

UCL

Université
catholique
de Louvain

Faculté de philosophie, arts et lettres (FIAL)

LUCIANUS LATINUS.

Analyse contrastive de deux versions latines du *De Luctu*

(Érasme et J. M. Matthias)

Mémoire réalisé par
Nicolas VANDENBOSCH

Promoteur(s)
Lambert ISEBAERT

Année académique 2018-2019
Master [120] en langues et lettres anciennes, orientation classiques à finalité didactique

La réalisation de ce mémoire est pour moi l'aboutissement d'un travail tout aussi fastidieux que passionnant. Je remercie avant tout mon promoteur M. L. Isebaert pour ses précieux conseils et sa disponibilité permanente. Grâce à lui et à son riche enseignement, cette production a gagné en profondeur. Ensuite, mes remerciements vont à mes parents et mes amis qui m'ont aidé et soutenu dans ce projet.

Préface :

Lucien de Samosate est un auteur un peu à part dans le paysage de la littérature antique. Vivant au sein de l'Empire romain mais d'origine syrienne, c'est en langue grecque qu'il compose ses écrits. Une telle situation est quasi unique dans l'ensemble de la littérature hellénistique. Né à une époque plutôt tardive, le corpus d'œuvres grecques était déjà conséquent et s'était exprimé dans une profusion de genres et de styles. Cela n'empêcha pas notre auteur de faire du neuf avec de l'ancien. Dans l'introduction de l'*Histoire vraie* par exemple, il avertit le lecteur qu'il a caché dans son texte de nombreuses références aux auteurs anciens. Le jeu fait partie intégrante de son œuvre : il jongle avec les sonorités et les mots grâce à une virtuosité qui lui est propre et se rit de certaines pensées de son temps qui, selon lui, n'ont aucun sens. Son ironie mordante est employée avec finesse pour mettre les gens face aux absurdités du monde dans lequel ils vivent.

De nos jours, Lucien se tient dans l'ombre des grands auteurs antiques tels que Homère, les tragiques, Démosthène ou encore Xénophon. L'enseignement secondaire, par exemple, fait fréquemment l'impasse sur ces textes. Pourtant, durant la Renaissance, il fit partie des auteurs les plus lus et les plus traduits de la littérature grecque. Nous avons donc tenté d'approcher quelque peu cette question de l'intérêt changeant pour les écrits de Lucien en examinant deux traductions latines d'une de ses œuvres d'époques différentes. Notre analyse portera sur le texte du Περὶ Πένθους (*De Luctu* en version latine) dont la longueur et le vocabulaire employé facilitent le travail de comparaison. Pour ce qui est du choix des traductions, nous avons retenu celle d'Érasme, « prince des humanistes », et celle de Johann Matthias Gesner, universitaire et néo-humaniste allemand du XVIII^e siècle. A partir des résultats de notre analyse contrastive, nous avons tenté de dresser le profil de traducteur pour chacun de ces érudits qui manifestèrent un grand intérêt pour l'écrivain de Samosate.

Le choix de ces deux noms de la traduction n'est pas anodin. Leur sympathie envers l'auteur antique était grande. Érasme appréciait sa virtuosité et son ton piquant qu'il adopta dans ses propres écrits. Quant à Gesner, il avoue dans ses écrits n'avoir jamais cessé de lire Lucien. Cependant, la comparaison des traductions latines avec le texte grec ne pouvait mobiliser la totalité des traits pertinents. Nous avons donc décidé de nous restreindre aux mots composés, qui, en effet, demandent une certaine habileté pour être rendus adéquatement en latin. Ce faisant, nous avons dû écarter d'autres angles d'approche, tels que les mots typiquement grecs, pour lesquels la langue latine n'a pas d'équivalent précis et qui donnent lieu à des choix de

traduction divergents : σοφιστής (§ 20) rendu par *artifex* et *Sophista*, ιδιώτης (§ 2) par *idiota*, δεινῶν τις (§ 2) par *quidam mire peritus* et *aliquis peritissimus*, πολιτεία (§ 2) par *Respublica* et *suae civitatis instituta*, πολιτεύω (§ 9) par *versari* et *vitam agere*, δρᾶμα (§ 13) par *actio fabulae* et *actus quasi fabulae*, etc¹. Il reste que la langue grecque emploie de manière fréquente les mots composés et que Lucien, particulièrement, sait se montrer créatif avec ce type de mots. Nous débiterons par une présentation rapide de la figure de Lucien de Samosate dont nous allons examiner plus en profondeur la fortune entre le XV^e et le XVIII^e siècle. Ensuite, nous exposerons en détail l'objet de ce travail et nous présenterons nos deux traducteurs latins. Enfin, viendra l'analyse contrastive des composés du Περὶ Πένθους traduits en latin.

¹ Le premier équivalent latin correspond au texte d'Érasme et le second à celui de Gesner.

I. Lucien de Samosate : vie et œuvre

Les informations concernant la vie de Lucien diffèrent quelque peu d'un ouvrage à l'autre. Malgré la distance plus courte qui nous sépare du Samosatois que d'autres auteurs antiques, très peu de sources nous éclairent sur sa vie. La plupart des faits proviennent en réalité d'informations autobiographiques éparpillées dans ses œuvres qu'il faut prendre avec précaution : rappelons que Lucien est un spécialiste de l'ironie et de la satire.

Quoi qu'il en soit, Lucien serait né entre 115 et 125 apr. J.-C., à Samosate en Syrie. Il apprend le grec (et peut-être même le latin ²) et voyage en Ionie où il étudie la rhétorique et prend le métier de sophiste. Avant de devenir le satiriste que nous connaissons, il parcourt la Gaule, l'Italie et la Grèce en tant que rhéteur itinérant. En 163, il se serait rapproché de Lucius Verus, le co-empereur avec Marc Aurèle. De cette période, dateraient *Les Portraits*, *La défense des Portraits* (qui seraient des éloges à Panthéia, la maîtresse de Lucius Verus), *Sur la danse* (peut-être pour s'attirer les faveurs de Lucius Verus qui appréciait cet art) et *Comment il faut écrire l'histoire* (célébrant la victoire des Parthes) ³. Lucien semble adhérer à l'Empire et en fut peut-être citoyen romain, comme pourrait l'indiquer la latinisation de son nom en Lucianus ⁴. Vers la fin de sa vie, il obtint une fonction administrative en Égypte qu'il est difficile d'identifier avec précision. On peut situer la date de son décès entre 180 et 190 apr. J.-C., puisqu'aucun de ses écrits n'a été rédigé après la fin des années 180 ⁵.

L'œuvre de Lucien est très étendue. On lui attribue 86 œuvres de tous genres : des récits narratifs à la première personne, des récits présentés comme autobiographiques, des discours fictifs, des discours censément prononcés par Lucien, des textes moralisateurs, des satires sur des personnes, des coutumes et des institutions et, finalement, des dialogues ⁶. Le point commun de tous ces textes est le ton satirique et parfois agressif avec lequel il exprime sa critique sociale, cela dans un grec très classique et se référant à de nombreux auteurs de l'Antiquité tels que Platon, Aristophane, Hérodote, Homère, etc. Ces références aux écrivains antérieurs ne l'empêchent pas de s'ancrer résolument dans le présent. En effet, il glisse dans ses écrits de nombreuses critiques du monde dans lequel il vit ⁷. La plus grande force de Lucien réside dans

² MARQUIS Émeline et BILLAULT Alain (éd.), *Mixis. Le mélange de genres chez Lucien de Samosate*, Paris, Demopolis, 2017, p. 13.

³ E. MARQUIS et A. BILLAULT (éd.), *Mixis...*, p. 14.

⁴ T. WHITMARSH, *Lucian of Samosata*, dans GAGARIN Michael et FANTHAM Elaine, *The Oxford encyclopedia of Ancient Greece and Rome*, t. 4, Oxford, Oxford University Press, 2010, p. 288.

⁵ T. WHITMARSH, *Lucian of Samosata*, p. 288

⁶ T. WHITMARSH, *Lucian of Samosata*, p. 288

⁷ T. WHITMARSH, *Lucian of Samosata*, p. 289.

sa capacité à « être à la fois dedans et dehors »⁸ : il a assimilé la culture dans laquelle il vit, tout en étant un étranger venant de l'extérieur, statut qui lui donne du recul sur ce monde et lui permet de maintenir une certaine distance. Grâce à cela, il force le lecteur à adopter un regard neuf sur des réalités parfois familières⁹.

⁸ SAÏD Suzanne, TRÉDÉ Monique et LE BOULLUEC Alain, *Histoire de la littérature grecque*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997 (Collection Premier cycle), p. 465.

⁹ S. SAÏD, M. TRÉDÉ et A. LE BOULLUEC, *Histoire de la littérature grecque*, p. 465.

II. Introduction : Présence de Lucien en Europe (XV^e - XVIII^e siècles) : manuscrits, éditions et traductions

Le mouvement humaniste, dont le développement s'étend sur une longue période, consiste avant tout en un courant littéraire d'étude et d'imitation des auteurs antiques¹⁰. Mais dans un premier temps, il fallut redécouvrir ces textes de l'Antiquité en procédant à une chasse aux manuscrits qui débuta en Italie vers 1300 et s'étendit ensuite à toute l'Europe occidentale. Cette recherche de textes latins et grecs fut encouragée par plusieurs événements majeurs. En effet, la chute de Constantinople et l'arrivée d'érudits byzantins en Italie augmentèrent considérablement le nombre de manuscrits disponibles sur le vieux continent. Une fois ces ouvrages collectés et recopiés, certains humanistes, s'inspirant de la démarche de Pétrarque, se penchèrent plus particulièrement sur le texte et entamèrent une démarche critique et philologique.

La fortune de Lucien de Samosate à la Renaissance est fortement liée à la redécouverte et l'expansion de la langue grecque en Occident. C'est ainsi que nous pourrions considérer que le premier pas du Samosatois en Europe fut l'arrivée de Chrysoloras (c. 1350-1415) à Venise en 1394. Ce diplomate byzantin était venu en Italie pour demander de l'aide face à la menace turque. De la même façon, Bessarion (1403-1472), patriarche latin de Constantinople puis cardinal, débarque en Italie en 1437 pour le concile de Ferrare. Ces deux Orientaux ont pour but de diffuser leur riche patrimoine en espérant engager contre les Turcs les « princes d'Europe », indifférents jusque-là¹¹. À cette époque, l'Europe ne connaissait pratiquement plus la langue grecque, excepté dans ses liens diplomatiques avec Byzance. Chrysoloras profita de son voyage pour rencontrer les érudits italiens et leur enseigna le grec. Après un séjour à Venise, il s'établit à Florence où il reçut une chaire de grec qu'il occupa trois ans. C'est en 1397 qu'il arrive dans cette ville italienne en possession d'un manuscrit quasi complet des œuvres de Lucien¹². De nombreux savants se réunirent pour suivre ses cours et inaugurèrent ainsi l'école humaniste florentine du quinzième siècle¹³. Parmi ses élèves, nous trouvons de grands noms

¹⁰ REYNOLDS Leighton Durham & WILSON Nigel Guy, *D'Homère à Érasme. La transmission des classiques grecs et latins*, nouvelle édition revue et augmentée traduite par BERTRAND C. et mise à jour par P. PETITMENGIN, Paris, CNRS, 1984, p 83.

¹¹ FOUCHÉ Pascal (éd.) e. a., *Dictionnaire encyclopédique du Livre*, 4 t., Paris, Editions du Cercle de la Librairie, 2002-2011, t. 2, p. 409.

¹² DELIGIANNIS Ioannis, *Production et diffusion des traductions latines de Lucien à la période de la fin du manuscrit et des débuts de l'imprimé (fin XVe siècle-fin XVIe siècle)*, traduit par FURNO Martine, dans *Astérion* [en ligne], 16, 2017, mis en ligne le 07 juin 2017, § 2.

¹³ CAMPBELL Gordon, *The Oxford Dictionary of The Renaissance*, Oxford, Oxford university press, 2003, p. 170.

tels que Leonardo Bruni, Niccolò Niccoli, Palla Strozzi et Vergerio qui donnèrent cours de grec à leur tour et devinrent des relais de cette redécouverte du grec. Dans ce contexte, Roberto Rossi et Giacomo Angeli de Scarpene, d'autres étudiants de Chrysoloras, furent peut-être les premiers traducteurs des œuvres de Lucien ¹⁴. Ce qui est certain, c'est qu'un de ses étudiants dont nous avons perdu le nom, annota le manuscrit ¹⁵ et produisit une traduction latine du *Charon* sans doute dans le cadre d'un exercice scolaire. Vers 1470, vingt-six autres œuvres de Lucien sont déjà traduites en latin, ce qui représente environ un tiers de son corpus total ¹⁶.

Vers 1400, Chrysoloras reprend sa carrière de diplomate dans le nord de l'Europe, mais trois ans après, il retourne à Constantinople accompagné de Guarino Veronèse envoyé comme ambassadeur. Chrysoloras revient plusieurs fois en Europe avant de faire un dernier voyage jusqu'à Byzance pour le Concile de Constance de 1414. Il meurt cinq mois après le début des débats, en laissant comme héritage intellectuel un humanisme italien initié à la langue grecque et les *Erotemata*, une grammaire grecque, abrégée et traduite par Guarino Véronèse. Ce manuel aura une grande postérité, car il sera encore imprimé en 1484 et utilisé par Érasme et Reuchlin ¹⁷.

La deuxième personnalité importante du mouvement de redécouverte du grec en Europe est Guarino Véronèse (1374-1460) déjà cité. Malgré son origine modeste, il reçut une bonne éducation à Padoue, puis à Venise. En 1403, il accompagna Chrysoloras à Constantinople et y resta cinq ans pour approfondir ses connaissances de la langue grecque qu'il enseigna ensuite en Italie. Guarino rapporta d'Orient une cinquantaine de manuscrits grecs et ne cessa d'en acquérir de nouveaux par la suite. C'est Lucien qui fut le premier auteur qu'il traduisit et sur lequel il fit ses armes de traducteur ¹⁸. Il donna ensuite cours dans toute l'Italie, mais se fixa à Ferrare les trente dernières années de sa vie, ville qui devint un centre d'instruction réputé en Europe ¹⁹. Son enseignement se basait sur une bonne connaissance de la grammaire accompagnée d'histoire et de mythologie, puis sur l'imitation d'auteurs antiques, aussi bien latins que grecs. C'est ainsi que Guarino fit connaître le Samosatois à ses étudiants hellénistes débutants aux côtés de Plutarque, Isocrate et Ésope ²⁰. La traduction et l'imitation des œuvres

¹⁴ LAUVERGNAT-GAGNIÈRE Christiane, *Lucien de Samosate et le lucianisme en France au XVIe siècle. Athéisme et polémique*, Genève, Droz, 1988 (Travaux d'humanisme et Renaissance, 227), p 25.

¹⁵ Contenant *Charon, De Calumnia, Piscator, Icaromenippus, Timon et Jupiter Tragoedus*.

¹⁶ I. DELIGIANNIS Ioannis, *Production et diffusion...*, § 2.

¹⁷ G. CAMPBELL, *The Oxford Dictionary...*, p 170.

¹⁸ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 26.

¹⁹ G. CAMPBELL, *The Oxford Dictionary...*, p 366.

²⁰ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 27.

de Lucien occupent donc une place de choix dans l'apprentissage du grec et en deviennent pratiquement une étape obligatoire.

Tout comme Guarino, Giovanni Aurispa (1376-1459), humaniste sicilien, fit le voyage jusqu'en Orient, au départ dans un but commercial. Mais il bénéficia de cette longue expédition pour apprendre le grec auprès du neveu de Chrysoloras²¹ et pour rapporter de nombreux manuscrits vers l'Italie. Il enseigne le grec à Rome et à Bologne, notamment à Lorenzo Valla qui jouera également un rôle important dans l'expansion de cette langue. Vers 1424, il revient d'Orient avec deux cent trente-huit manuscrits, tous d'auteurs profanes. L'année d'après, il obtient la chaire de grec à Florence, puis s'installe à Ferrare comme professeur privé et diplomate, avant de devenir secrétaire papal en 1438²². L'apport d'Aurispa à l'hellénisme encore tout jeune est considérable. En tout, il aura rassemblé une collection d'environ trois cents manuscrits. Parmi ceux-ci, nous retrouvons les œuvres complètes de Lucien²³ dont Aurispa fut un des premiers traducteurs en latin²⁴. En effet, il lança le mouvement des traductions de Lucien en langue latine²⁵ avec le *Toxaris* et le douzième *Dialogue des Morts* entre Alexandre, Hannibal et Scipion²⁶. Nous retrouvons cette traduction maintes fois revue et corrigée de ce *Dialogue des Morts* jusqu'en 1538. À cette époque, l'intérêt pour la littérature grecque était énorme, mais freiné par l'ignorance quasi générale de la langue. C'est pourquoi un besoin de traductions se faisait ressentir²⁷.

Il faut encore ajouter Rinucius d'Arezzo (c. 1395, post 1450) au nombre de ces premiers hellénistes qui firent connaître Lucien en Italie à la suite d'un voyage en Orient. Après un séjour à Constantinople et en Crète auprès de Jean Simeonachis, protopape de Crète et fournisseur de manuscrits, il retourna en Italie et principalement à Rome où il entra au service du futur pape Eugène IV²⁸. Rinucius consacra alors la plus grande partie de son temps à ses manuscrits. Pour ce qui est de Lucien, Rinucius travailla entre autres sur le *Charon*, le dixième *Dialogue des Morts*, le *Vitarum Auctio* et le *Plutus*. Ses traductions connurent un grand succès comme le

²¹ G. CAMPBELL, *The Oxford Dictionary...*, p 57.

²² G. CAMPBELL, *The Oxford Dictionary...*, p 57.

²³ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 29.

²⁴ VEENMAN René, *Van schoolvoorbeeld tot atheïst. Lucianus in de Nederlanden tot 1700*, dans *De zeventiende eeuw* [en ligne], 15, 1999, Hilversum, Uitgeverij Verloren, p. 177.

²⁵ R. VEENMAN, *Van schoolvoorbeeld tot atheïst*, p. 177.

²⁶ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 30. La version latine contient un ajout, attribué au rhéteur du 4^e siècle Libanius ou à Aurispa, dans lequel Scipion l'emporte sur Alexandre et Hannibal. Mais cette vision de l'histoire était fort répandue à cette époque.

²⁷ R. VEENMAN, *Van schoolvoorbeeld tot atheïst*, p. 177.

²⁸ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 31.

montrent les cinq réimpressions de son *Charon* à Deventer jusqu'en 1515²⁹ et celle d'Anvers de 1536³⁰. Les traductions des premiers hellénistes italiens comme Aurispa et Rinucius auront donc une grande fortune et se frayeront un chemin jusqu'au Nord, même si leur qualité n'est pas toujours au rendez-vous comme nous le prouvent les différentes corruptions du nom de Rinucius³¹.

Comme nous le constatons, le début du XV^e siècle voit arriver un nombre croissant de manuscrits antiques en Europe. Les érudits italiens principalement, se livrent à une vraie « chasse aux manuscrits ». Un des plus grands « chasseurs de manuscrits » fut Poggio Bracciolini (1380-1459), dit « le Pogge »³². Avec Rinucius comme professeur, il apprend le grec lentement, mais en 1443, il est capable de traduire le *Jupiter confutatus* de Lucien. Dans les années qui suivent, « le Pogge » propose une version latine de l'*Histoire vraie* et de l'*Ane*, traductions qui auront encore une fois, une grande postérité³³. Bracciolini se distingue sensiblement de ses contemporains par son choix des œuvres de Lucien qu'il décide de traduire. Alors que la tendance était au travail sur des opuscules courts et chargés d'un enseignement moral, « le Pogge » préféra des dialogues plus audacieux comme le *Jupiter confutatus* dans lequel la toute-puissance de Zeus est remise en doute, ou des récits plus longs qui se rapprochent du conte comme l'*Ane*, qu'il pensa être la source d'Apulée. Les lectures et traductions de Bracciolini sont donc guidées par un intérêt littéraire. Tout au long de sa vie, il se lança dans une « chasse aux manuscrits » et comme de nombreux humanistes, il profita du Concile de Constance pour élargir sa zone de recherche vers le nord de l'Europe³⁴. Il fait alors des expéditions à Cluny, à Saint-Gall et à Fulda, et parcourt la France et l'Allemagne pour dénicher des textes antiques encore inconnus jusque-là. En plus de ces nombreuses redécouvertes et de ses traductions de qualité, « le Pogge » est aussi l'inventeur de l'écriture humanistique, plus pratique que la minuscule caroline ressentie comme moins élégante³⁵. Grâce à des personnalités comme celle-ci, l'essentiel des textes latins que nous connaissons aujourd'hui a désormais revu le jour.

²⁹ R. VEENMAN, *Van schoolvoorbeeld tot atheïst*, p. 177.

³⁰ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p. 32.

³¹ Cf. R. VEENMAN, *Van schoolvoorbeeld tot atheïst*, p. 177 : nous trouvons Phinicius, Phynicius, Phenicius ou Rimicius.

³² L. D. REYNOLDS & N. G. WILSON, *D'Homère à Érasme*, p. 92.

³³ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p. 33.

³⁴ L. D. REYNOLDS & N. G. WILSON, *D'Homère à Érasme*, p. 94.

³⁵ L. D. REYNOLDS & N. G. WILSON, *D'Homère à Érasme*, p. 94.

Parmi les autres traducteurs de Lucien de cette époque, nous devons encore citer Lapo de Castiglioncho Jr. (1403-1438). Il fut surtout actif vers la fin de sa courte vie, lorsqu'il trouva un protecteur en la personne de Francesco Condulmier, camérier d'Eugène IV³⁶. Il eut des difficultés à apprendre la langue grecque étant donné que son étude débuta assez tardivement. Cependant, Sabbadini et Luiso le considéraient comme le meilleur traducteur de son temps. Entre 1434 et 1438, Lapo traduisit une dizaine d'œuvres de Lucien dont le *De Luctu*³⁷ qu'il dédia à des hommes illustres. Étrangement, la tradition ne retint pas ses traductions, excepté dans quelques manuscrits³⁸.

Malgré leur qualité, ces traductions manuscrites étaient pourtant vouées à disparaître. En effet, avec l'invention de l'imprimerie par Gutenberg en 1455, le monde de l'édition va subir de grandes transformations. Les livres imprimés remplacent peu à peu les manuscrits, qui deviennent alors de beaux objets que l'on offre à des personnalités importantes³⁹. C'est ainsi que le grec Athanase Chalkéopoulos offrit vers la fin de sa vie un superbe manuscrit contenant le *De Saltatione* en grec et en latin⁴⁰.

Grâce à cet aperçu de la tradition manuscrite des œuvres de Lucien au XV^e siècle, nous pouvons donc constater que la redécouverte du grec est due à certains pionniers de l'hellénisme italien, qui après avoir voyagé en Orient, revinrent dans la péninsule italique chargés de manuscrits et de connaissances acquises en la langue grecque. Dans un second temps, ces pionniers enseignèrent le grec à leurs compatriotes et produisirent des traductions de ces textes grecs afin d'en élargir la diffusion, notamment vers le Nord. Dans le paysage de cet hellénisme renaissant, Lucien tient une place modeste, mais certaine. En effet, le message moral contenu dans ses textes, la pureté de son grec ainsi que son ton humoristique en font un auteur de choix pour ceux qui souhaitent s'initier au grec et notamment les étudiants⁴¹. Au moins dès 1423, un manuscrit des œuvres complètes de Lucien arrive en Italie, et il ne faut pas attendre 1470 pour qu'une trentaine de ces opuscules aient été traduits en latin⁴². Ces traductions sont plus d'une fois offertes à des hommes d'Église, cadeaux qui se feront plus rares au siècle suivant. Pour ce qui est de la postérité de ces traductions, les unes seront vite oubliées, d'autres serviront pour les grandes éditions imprimées, quelques fois réutilisées jusqu'au XVII^e siècle. Nous pouvons

³⁶ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme*..., p 34.

³⁷ I. DELIGIANNIS Ioannis, *Production et diffusion*..., § 4.

³⁸ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme*..., p 35.

³⁹ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme*..., p 35.

⁴⁰ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme*..., p 35.

⁴¹ R. VEENMAN, *Van schoolvoorbeeld tot atheïst*, p. 177.

⁴² Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme*..., p 37.

donc admettre que les œuvres de Lucien ont servi d'exercices et d'initiation au grec pour les premiers humanistes italiens qui ont participé grandement à son futur succès.

Mais après l'invention de Gutenberg, les volumes imprimés prirent le pas sur les manuscrits. En effet, cette innovation facilita grandement la diffusion de tout type d'ouvrages. Cependant, elle eut des difficultés à reproduire les textes en écriture grecque⁴³. Les accents, les esprits et les iotas souscrits multipliaient le nombre de caractères mobiles nécessaires à l'élaboration des pages, ce qui coûtait très cher⁴⁴. De plus, les imprimeurs désiraient utiliser une police proche de l'écriture manuscrite, ce qui ne les aida pas à la tâche.

Quoi qu'il en soit, les imprimeurs prirent également en charge l'édition de textes grecs, parmi lesquels les œuvres de Lucien figurent en bonne place. Son irruption dans le monde des ouvrages imprimés eut lieu à Florence en 1496⁴⁵. Cette première édition des *Œuvres complètes* de Lucien serait sortie des ateliers de Janus Lascaris⁴⁶, fondateur du Collège grec, ou de son ami Lorenzo Francesco di Alopa⁴⁷ et est assez semblable, notamment par l'ordre des opuscules, à nos éditions modernes, à quelques exceptions près. Les deux derniers *Dialogues des dieux* sont placés après l'*Assemblée des dieux* et non à la suite des autres dialogues. Le volume ne se clôture pas sur la *Tragodopodagra* et l'*Ocypous*, qui se retrouvent ici après le *Navire ou les souhaits*. Enfin, le *Néron* est absent, et le *Philopatris* et le *Charidémus* sont accompagnés d'une note remettant en cause leur authenticité. On comprend cette hésitation, car ces deux opuscules n'ont été retrouvés que dans des manuscrits tardifs⁴⁸. La qualité de ce volume fera dire à Karl Mraz qu'il s'agit de loin de la meilleure édition imprimée avant celle de Fritzsche en 1860⁴⁹. De plus, s'agissant de l'édition *princeps* du texte grec, Janus Lascaris ouvre ainsi les vannes d'un flot continu d'imprimés de Lucien. En effet, entre 1496 et 1550, le texte grec est imprimé plus de soixante fois⁵⁰.

Par la suite, un second éditeur s'attela à la publication d'un recueil complet des œuvres de Lucien. Il s'agit d'Alde Manuce (c. 1450-1515), le père d'une famille d'imprimeurs renommés

⁴³ L. D. REYNOLDS & N. G. WILSON, *D'Homère à Érasme*, p. 104.

⁴⁴ P. FOUCHÉ, *Dictionnaire encyclopédique du Livre*, t. 2, p 410.

⁴⁵ Cependant, des recueils de traductions latines avaient déjà été imprimés auparavant. Entre 1470, date de la première édition imprimée en latin, et 1494, publication de la première édition collective entreprise par Benedictus Bordonne et éditée à Venise chez Simon Belivacqua, on dénombre 24 autres éditions des traductions de Lucien. Cf. DELIGIANNIS, § 5.

⁴⁶ P. FOUCHÉ, *Dictionnaire encyclopédique du Livre*, t. 2, p 410.

⁴⁷ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 37.

⁴⁸ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 38.

⁴⁹ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 37.

⁵⁰ I. DELIGIANNIS Ioannis, *Production et diffusion...*, § 14.

à Venise et à Rome entre 1496 et 1597. Dans un premier temps, Alde fut un homme de lettres qui apprit le grec avec Guarinus, le fils de Guarino de Vérone. Vers les années 1490, peut-être parce qu'il prévoyait un engouement pour l'étude du grec, il fonda à Venise un atelier d'impression de textes principalement en grec, mais aussi dans une moindre mesure en latin et en italien. Et en 1503, Alde publie un volume des *Œuvres complètes* de Lucien⁵¹. Ce livre paraît dans une période fructueuse de l'atelier durant laquelle pas moins de quarante-deux éditions furent produites entre 1501 et 1503⁵². Malheureusement, le volume se base principalement sur l'édition de 1496 tout en y apportant des corrections provenant d'une copie médiocre⁵³. D'ailleurs, Alde n'était pas satisfait de cette édition et retravailla le texte pour en retirer les fautes. Cependant, il faut attendre 1522 pour voir une nouvelle édition sortir des presses aldines, un volume posthume se basant sur les notes d'Alde lui-même⁵⁴.

Ces recueils complets étaient des ouvrages assez volumineux prenant la forme d'in-folio. Mais au début du XVI^e siècle, l'in-octavo s'impose notamment grâce à son format plus pratique. Parmi les éditions postérieures à celles de Francesco Di Apola et d'Alde Manuce, un grand nombre s'appuient sur ces deux modèles, mais pas toutes. Antonius Francinus notamment, élaborait une édition de Lucien parue en 1535 chez l'imprimeur L.-A. Junte. Il considérait que les volumes en circulation comportaient encore de nombreuses erreurs. De plus, il eut la chance de recevoir un manuscrit annoté du grand helléniste italien Jérôme Aléandre⁵⁵ (1480-1542) qui eut un rôle important dans la redécouverte du grec en France notamment grâce à son poste de professeur de latin, de grec et d'hébreu à Paris et par sa publication du *Lexicon Graeco-Latinum*⁵⁶. Armé de ses notes, il entreprit cette édition et y ajouta ses propres réflexions. Citons également l'édition d'Isengrinus parue en 1545 pour laquelle il demanda de l'aide à de nombreux amis hellénistes qui rassemblèrent des manuscrits et corrigèrent chacun le texte. Il est à noter qu'il s'agit de la première édition qui présente une liste de variantes⁵⁷. À travers toutes ces éditions depuis Alde, nous voyons s'élaborer peu à peu une méthode d'édition composée d'une collation de manuscrits, d'une comparaison des éditions existantes et de propositions de conjectures.

⁵¹ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 38.

⁵² P. FOUCHÉ, *Dictionnaire encyclopédique du Livre*, t. 2, p. 861.

⁵³ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 38.

⁵⁴ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 39.

⁵⁵ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 40.

⁵⁶ G. CAMPBELL, *The Oxford Dictionary...*, p. 20.

⁵⁷ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 40.

Comme nous pouvons le constater, aucune des éditions citées jusqu'à présent ne provient de France. Pourtant, cela ne signifie en rien que le nord de l'Europe ignorait les œuvres de Lucien. En effet, des éditions étrangères circulaient bien à Paris, sous la forme de livrets contenant plusieurs opuscules, mais jamais dans un volume unique rassemblant l'ensemble des œuvres de Lucien. Les éditions bon marché étaient souvent de mauvaise qualité et les livres italiens coûtaient très cher. L'impression et l'enseignement du grec en sont encore à leurs débuts en France. C'est pourquoi la présence d'un personnage comme Jérôme Aléandre fut un moteur pour la propagation de l'hellénisme. Il faisait venir d'Italie de bonnes éditions d'auteurs grecs, dont Lucien, et donnait des conférences à un public de plus en plus nombreux. Il forma des personnalités comme Charles Brachet qui édita vers 1512 un volume contenant les *Dialogues des dieux*, les *Dialogues marins* et les *Dialogues des morts*. Certaines œuvres de Lucien font donc leurs premiers pas à Paris en même temps que l'enseignement du grec. Dans les années qui suivirent, on vit apparaître une volonté de proposer les textes de Lucien à moindre prix. C'est ainsi que parut vers 1530 le premier tome des œuvres de Lucien contenant huit opuscules. L'imprimeur allemand Christian Wechel (1495-1554), spécialisé dans les éditions bilingues grecques-latines et d'écrits contemporains ⁵⁸, voulait publier l'ensemble des opuscules en plusieurs tomes à un prix plus abordable que les éditions en deux volumes, mais les suivants ne sortirent jamais. À partir des années 1520, un projet similaire vit le jour à Louvain. L'imprimeur louvaniste Thierry Martens (ou Dirk Martens 1446/7-1534), puis Rutger Rescius ⁵⁹, le premier professeur de grec au Collège Trilingue de Louvain ⁶⁰, publièrent également de petits volumes des textes de Lucien sans notes ⁶¹. Ces ouvrages plus pratiques touchèrent un public plus large, dont le milieu des étudiants qui pouvaient désormais lire dans le texte des œuvres de Lucien ⁶².

En plus de ce changement de format, la lecture des œuvres grecques se développa grâce aux traductions latines. En effet, au XVI^e siècle, la connaissance de la langue grecque était encore l'apanage d'une élite érudite, alors que la connaissance du latin était beaucoup plus répandue ⁶³. Lucien fait partie des auteurs souvent traduits et plusieurs de ces traductions furent réalisées

⁵⁸ G. CAMPBELL, *The Oxford Dictionary...*, p. 813.

⁵⁹ Rutger Rescius, un élève de Jérôme Aléandre, qui était correcteur dans l'imprimerie de Thierry Martens, fut choisi en dernier recours par Érasme pour donner cours au Collège Trilingue. Voir PAPY Jan (éd.), *Le Collège des Trois Langues de Louvain (1517-1797)*, éd. française préparée en collaboration avec ISEBAERT Lambert et NYNS Charles-Henri, Leuven, Peeters, 2017, p. 14.

⁶⁰ R. VEENMAN, *Van schoolvoorbeeld tot atheïst*, p. 178.

⁶¹ La sphère du Collège Trilingue était demandeur de ce type d'ouvrages. La lecture des auteurs classiques était le fondement de l'enseignement des textes grecs et latins. C'est ainsi qu'Érasme recommandait la lecture de certains auteurs en particuliers dont Lucien fit partie. Voir J. PAPY, *Le Collège des Trois Langues de Louvain*, p. 141.

⁶² Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 43.

⁶³ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 43.

avant l'apparition de l'imprimerie. Contrairement aux premières éditions grecques, les œuvres traduites furent éditées dans des recueils regroupant quelques opuscules. Les conditions d'élaboration des toutes premières éditions de ce type restent cependant assez floues et obscures ⁶⁴.

C'est notamment le cas du volume imprimé à Rome par Georges Lauer en 1470, soit avant la première édition imprimée en grec. Il contient le *Charon*, le *Scipion* (le XII^e dialogue des morts), le *Tyrannus*, la *Vitarum Auctio*, auxquels il faut ajouter le *Palinurus*, un texte écrit dans le style de Lucien par Maffeo Veggio ⁶⁵ (1407-1458), humaniste italien qui composa un treizième livre pour l'*Enéide* ⁶⁶. Les autres textes latins sont en réalité des traductions plus anciennes d'auteurs comme Rinucius d'Arezzo, Aurispa ou encore Christophorus Persona. Le travail sur le *Timon* serait dû à un certain Bertoldus dont nous ne savons pratiquement rien. Mgr. José Ruyschaert attribue la traduction du *Charon* à Pellegrino Zambecari et est d'avis que le *Tyrannus* et la *Vitarum Auctio* seraient l'œuvre de Persona ⁶⁷. Quoi qu'il en soit, ce volume pose question puisqu'il n'est ni signé, ni dédicacé et qu'il ne contient aucune introduction. Cependant, cette édition de 1470 est importante puisqu'elle marque la transition de support des traductions de Lucien. Notons que la traduction du *Cataplus* de Persona est à la fois la dernière traduction avant 1470, mais aussi la première à être imprimée ⁶⁸. Selon E. P. Goldschmidt ⁶⁹, ce volume aurait été édité par Pomponius Laetus et l'*Academia Romana* ; cette académie est un cercle de savants et d'hommes de lettres principalement composé de jeunes universitaires passionnés pour l'Antiquité, qui suivent les lectures et les cours de Pomponius. Les membres de cette *Academia Romana* s'étaient fait arrêter en 1468 sous prétexte de conspiration contre le gouvernement du Pape Paul II. C'était avant tout leur passion pour l'Antiquité qui leur fut reprochée. En effet, les élèves de Pomponius s'étaient attribués des surnoms antiques, donnaient des représentations des comédies de Plaute sur la Piazza Nova et voulaient célébrer l'antique fête des Parilia pour l'anniversaire de la fondation de Rome. On peut donc facilement imaginer que les écrits piquants de Lucien circulèrent dans ce cercle et que cette première édition latine est en réalité un travail clandestin d'étudiants de l'*Academia Romana*. Quoi qu'il en soit, Lucien était désormais entré dans le monde des imprimés. D'ailleurs, entre cette édition de 1470 et

⁶⁴ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 43.

⁶⁵ GOLDSCHMIDT Ernest Philip, « The First Edition of Lucian of Samosata », dans *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 14, 1951, p 11.

⁶⁶ G. CAMPBELL, *The Oxford Dictionary...*, p. 785.

⁶⁷ RUYSSCHAERT José, « A Note on the « First » Edition of the Latin Translation of Some of Lucian of Samosata's Dialogues », dans *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 15, 1953, p. 161- 162.

⁶⁸ I. DELIGIANNIS Ioannis, *Production et diffusion...*, § 4.

⁶⁹ E. P. GOLDSCHMIDT, *The First Edition of Lucian of Samosata*, p 7-20.

1494, date d'une édition collective de traductions latines de Lucien peut-être plus légitime, on compte environ vingt-quatre impressions de traductions anciennes ⁷⁰, ce qui prouve le succès de l'écrivain samosatois.

Si l'on met de côté ce volume un peu particulier, la première vraie édition d'opuscules traduits de Lucien nous vient de Venise. Le géographe et miniaturiste Benedetto Bordone (c. 1450-1530) rassembla des textes de Lucien, les fit traduire et les donna à Simon Bevilaqua en 1494 pour les imprimer. Le volume, agrémenté de nombreuses gravures qui sont peut-être l'œuvre de Bordone lui-même ⁷¹, présente seize opuscules. Le *Palinurus*, le *Virtus Dea*, un dialogue d'Alberti, et *In amorem* qui est en réalité une idylle de Moschos, sont faussement attribués à Lucien. Parmi les traducteurs non cités par Bordone, mais dont on peut déduire l'identité en comparant les traductions avec les manuscrits antérieurs, nous retrouvons des noms connus comme Rinucius (*Vitarum Auctio*), Poggio Bracciolini (*L'âne* et *l'Histoire vraie*), Guarino Véronèse (*l'Éloge de la mouche*), Bertoldus (*Le Timon*), Persona (*Le Tyrannus* et les *Philosophorum vitae*), Aurispa (*Le Scipion*) et Petro Balbi (le treizième *Dialogue des morts* entre Diogène et Alexandre). La version de la *Calomnie* n'est pas tout à fait semblable à celles que nous connaissions déjà, mais se rapproche plutôt de celle de Guarino. Deux *Dialogues des morts*, celui à propos de Terpsion et celui sur Hercule, proviennent sans doute de manuscrits qui nous sont actuellement inconnus ou que Bordone a fait réaliser par quelqu'un de son entourage. Ce volume connut un succès certain et fut réimprimé sept fois jusque 1520 avec l'ajout de quelques opuscules supplémentaires ⁷².

Les deux éditions latines citées plus haut eurent chacune un rôle important dans la tradition de Lucien. À la fin du XV^e siècle, les lecteurs de Lucien apprécient particulièrement les dialogues sur les enfers et l'au-delà (*Charon sive Contemplantes*, *Dialogui mortuorum*, *Cataplus*), les textes moraux (*Vitarum auctio*, *De Calumnia*, *Timon*), puis des opuscules humoristiques et satiriques (*Verae Historiae*, *Asinus*, *Muscae encomium*). Mais le succès de certaines traductions semble lié à la popularité de leur traducteur ⁷³ comme nous le montre le XVI^e siècle et la venue d'une édition qui s'imposera par la suite, celle d'Érasme et de Thomas More de 1506. Au tout début du XVI^e siècle, les hellénistes sont encore rares en Europe du Nord et les Italiens sont toujours les maîtres de cette discipline. Dans la seconde moitié du XV^e siècle, les humanistes du Nord voyageront en Italie pour se former à la langue grecque. C'est notamment le cas du

⁷⁰ I. DELIGIANNIS Ioannis, *Production et diffusion...*, § 5.

⁷¹ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 45.

⁷² Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 46.

⁷³ I. DELIGIANNIS Ioannis, *Production et diffusion...*, § 9-10.

Hollandais Rudolph Agricola (1444-1485) qui séjourna dans la péninsule italique entre 1468 et 1474 et introduisit Lucien dans le Nord ⁷⁴ en enseignant dans les universités d'Erfurt et de Louvain ⁷⁵. Concernant Érasme, il aurait entamé l'étude du grec vers 1500 dans le but de mettre fin au monopole du texte latin de la Vulgate pour commenter les Saintes Écritures ⁷⁶. Gardant sans cesse cet objectif en vue, il choisit de faire ses premières armes de traducteur avec des œuvres profanes comme des discours de Libanios et deux tragédies d'Euripide (*Hécube* et *Iphigénie à Aulis* ⁷⁷) choisies pour leurs difficultés. Commettre des erreurs de traductions pour des œuvres antiques était moins périlleux que de toucher au texte de la Bible. Il fit imprimer ces premières traductions à Paris en juin 1506 chez Josse Bade qui éditera au total une quarantaine d'œuvres d'Érasme. Dans la même année, plusieurs opuscules de Lucien traduits par Érasme et Thomas More durant les années précédentes sortirent des mêmes presses ⁷⁸.

Dans sa correspondance, Érasme fait référence à l'œuvre du Samosatois dès 1499, mais il est possible qu'il l'ait lu dans des traductions latines déjà existantes. Nous savons également par l'inventaire de sa bibliothèque qu'il possédait une édition grecque des œuvres de Lucien datant de 1469 ou de 1503 ⁷⁹. Parmi les dédicataires de la traduction de 1506 se trouvent de nombreuses personnalités anglaises. Érasme aurait donc effectué une partie de son travail de traducteur lors de ses voyages à Londres. Vers 1505, Érasme et Thomas More semblent avoir atteint une réelle maîtrise de la langue grecque et donnent chacun une traduction du *Tyrannicide* de Lucien, en y ajoutant un plaidoyer fictif. Cet exercice pourrait trouver son origine dans la découverte de Lucien par l'un des deux érudits ⁸⁰. Quoiqu'il en soit, More traduit également *Le Cynique, Ménippe ou la Nékyomancie* et *le Philopseudès* qu'il donne ensuite à Érasme pour les faire imprimer à Paris. Ce dernier les transmet à l'imprimeur Josse Bade et lui envoie au compte-goutte ses propres traductions. En 1506, une première édition des traductions des deux humanistes voit le jour. Dans les années qui suivent, Érasme continue de compléter et de corriger le volume. En plus d'apporter des corrections, il joint certains opuscules manquants tels que les *Saturnalia*, le *De Luctu*, l'*Abdicatus*, l'*Icaroménippe* et le *De Astrologia*. Bade imprime en 1514 un volume en retirant les dédicaces, ce qui ne plaît pas à Érasme. De plus,

⁷⁴ I. DELIGIANNIS Ioannis, *Production et diffusion...*, § 13.

⁷⁵ G. CAMPBELL, *The Oxford Dictionary...*, p. 10-11.

⁷⁶ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 46.

⁷⁷ CITTÌ Francesco, « Érasme traducteur d'épigrammes », dans BERNARD-PRADELLE Laurence & LECHEVALIER Claire (éd.), *Traduire les Anciens en Europe du Quattrocento à la fin du XVIII^e siècle. D'une renaissance à une révolution ?*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2012, p. 66.

⁷⁸ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 47.

⁷⁹ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 47.

⁸⁰ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 48.

l'impression dut faire face à des retards dans l'envoi des traductions et l'ordre des œuvres s'en trouva donc bousculé. Enfin, en 1517, l'imprimeur Froben, considéré comme le pendant d'Alde Manuce au nord des Alpes ⁸¹, publie avec les anciennes dédicaces, une version revue et corrigée des traductions d'Érasme et de Thomas More. Le recueil a alors trouvé sa forme définitive et sera réimprimé plusieurs fois un peu partout en Europe.

À partir de 1517, Érasme se détourne quelque peu de Lucien et s'attelle à d'autres projets. Il est convaincu que le succès de ses traductions ne durera pas et qu'il s'agit d'une mode. Pourtant, les traductions des *Dialogues des dieux* et des *Dialogues des morts* connurent encore un retentissement important, principalement dans les milieux universitaires. Que ce soit à Louvain, à Anvers ou encore à Paris, des professeurs comme Hadrien Barland (au Collège Trilingue de Louvain), Nicolas de Bois-le-Duc (Buscoducensis) ou encore Pierre Gilles éditèrent ces opuscules traduits dans des petits volumes commentés destinés aux étudiants ⁸². On retrouve une vingtaine d'éditions de ce type à Anvers, Paris et Londres, entre 1517 et 1548 ⁸³. Ce succès est dû à plusieurs caractéristiques de l'œuvre de Lucien. Ses textes écrits dans une langue pure et aisément compréhensible ont un contenu toujours intéressant ; de plus, il s'agit généralement de textes courts, propices à une étude dans les classes ⁸⁴.

Cet essor des traductions latines de Lucien dans l'éducation se comprend dans l'optique de promouvoir un apprentissage actif du latin autant oral qu'écrit, en plus de l'explication proprement dite d'auteurs antiques. C'est à cette fin qu'étaient enseignés les *colloquia*, des conversations ayant pour but d'apprendre des formules du langage parlé. Les traductions de Lucien, et particulièrement celles des *Dialogi Varii* de Barland, étaient donc tout à fait adaptées pour cet exercice très répandu ⁸⁵. Un second exercice pour lequel les dialogues de Lucien convenaient à merveille fut les pièces théâtrales scolaires, comme nous le prouvent les éditions de la *Vitarum Auctio*, complétées par des listes de *personae*, divisant le texte selon les différents

⁸¹ P. FOUCHÉ, *Dictionnaire encyclopédique du Livre*, t. 2, p 319.

⁸² Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 50 — Barland fit imprimer dans un volume à part la traduction érasmiennne de dix-huit courtes conversations rassemblées sous le titre de *Dialogi Varii*. Par la suite, l'Anversois Nicolas de Bois-le-Duc compléta le volume avec des commentaires et créa une édition scolaire extrêmement populaire qui fut éditée au moins treize fois entre 1517 et 1553 (cf. R. VEENMAN, *Van schoolvoorbeeld tot atheïst*, p. 180).

⁸³ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 50.

⁸⁴ R. VEENMAN, *Van schoolvoorbeeld tot atheïst*, p. 179.

⁸⁵ R. VEENMAN, *Van schoolvoorbeeld tot atheïst*, p. 181.

rôles⁸⁶. Enfin, les écrits du Samosatois ont servi pour apprendre à écrire de la poésie latine. Les élèves analysaient le grec et le traduisaient dans des vers élégiaques latins⁸⁷.

Même si quelques traducteurs des Pays-Bas élaborèrent encore des traductions partielles de Lucien, aucun traducteur n'osa plus, durant la première moitié du XVI^e siècle, rivaliser avec Érasme. En effet, les traductions qui suivirent le travail de l'humaniste de Rotterdam portèrent sur des opuscules qu'il n'avait pas intégrés à son recueil. C'est ainsi qu'en 1533, nous trouvons soixante-sept œuvres de Lucien traduites en latin sur les quatre-vingts de nos éditions modernes. Bref, les traductions d'Érasme connurent une fortune impressionnante s'étalant environ de 1510 à 1589⁸⁸.

Cependant, le volume publié par Érasme ne comportait pas tous les opuscules connus à cette époque. Le marché des traductions de Lucien manquait d'éditions des œuvres complètes. C'est pourquoi l'imprimeur allemand Christan Egenolff désirait publier une telle édition. Il confie le travail à Jacobus Micyllus (Jacob Moltzer de son vrai nom), un professeur de grec et de latin à Heidelberg et à Francfort. Ce dernier connaît l'auteur satirique depuis longtemps. Son surnom provient d'ailleurs d'un rôle qu'il avait tenu dans une représentation du *Coq* de Lucien⁸⁹. Cette édition des œuvres complètes fut imprimée en 1538, après un travail de longue haleine. En effet, Micyllus dut se confronter à des textes évités jusque-là à cause de passages compliqués ou obscurs⁹⁰. Toutefois, il ne s'efforça pas à donner une traduction personnelle pour chaque œuvre. Il reprit principalement les travaux d'Érasme, de Thomas More et de Mélanchon, mais utilisa également d'autres traductions d'auteurs moins connus comme Sinapius, Obsopoeus, Ottomarus Luscinus, Pirckheimer, Anastasius ou encore Martinus Bolerus. Micyllus reprend même des traductions du XIV^e siècle dont une d'Aurispa⁹¹. L'ensemble de l'œuvre de Lucien était donc désormais accessible aux non-hellénistes. Cet ouvrage servira même de référence pour les éditions postérieures, principalement bilingues.

En effet, les éditions plaçant une traduction latine en face du texte grec furent assez tardives, malgré les avantages qu'elles présentaient, notamment aux novices. Les premiers essais de tels volumes sont hésitants et peu nombreux. En 1515, Ottomarus Luscinus fit imprimer un petit volume avec un choix de *Dialogues des morts* et de *Dialogues des dieux* en version bilingue.

⁸⁶ R. VEENMAN, *Van schoolvoorbeeld tot atheïst*, p. 181.

⁸⁷ R. VEENMAN, *Van schoolvoorbeeld tot atheïst*, p. 181.

⁸⁸ I. DELIGIANNIS Ioannis, *Production et diffusion...*, § 15.

⁸⁹ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 51.

⁹⁰ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 51.

⁹¹ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 53.

Pour certains érudits ⁹², la traduction latine était peu élégante et se rapprochait d'une transposition mot à mot. Jean Chéradame, professeur de grec à Paris, apporta quelques corrections au travail de Luscinus et publia un volume en 1528 chez Gourmont. Il s'agit de la première édition bilingue imprimée en France.

Il faudra attendre 1550 pour voir apparaître des éditions bilingues qui connaîtront un succès certain. Brylin (ou Nicolas Brylinger) imprima un volume de ce type avec l'ensemble des dialogues de Lucien, le *Timon* et *Ménippe ou la Nékyomancie* ⁹³. Cet ouvrage fut réimprimé plusieurs fois dans les années qui suivirent. Une autre édition importante est celle de 1554, imprimée à Strasbourg. Elle contient les mêmes opuscules que celle de Brylin, à l'exception de certains, jugés indignes d'oreilles chrétiennes par son éditeur Köpfel ⁹⁴. Une quinzaine d'œuvres ont ainsi été écartées, des œuvres trop osées comme les amours de Vénus et de Mars ou encore le testament de Polystrate en faveur d'un bel esclave ⁹⁵. Ce recueil est réimprimé en 1556, puis en 1572. On peut donc imaginer qu'il a plu à un certain public. Toutes ces éditions d'après 1550 reprennent les traductions latines de Micyllus ⁹⁶ et ce sera encore le cas pour l'édition de 1563 de Gilbert Cousin, proche d'Érasme. Celle-ci est séparée en quatre volumes en in-folio, plus pratiques à transporter. L'ordre des opuscules a été bousculé. Le premier volume contient les textes avec la langue la plus pure, le second, des textes plus sérieux, et les derniers des opuscules plus légers et les apocryphes. Il s'agirait d'un argument publicitaire : à cette époque, on lisait avant tout les *Dialogues des morts* et les *Dialogues des dieux* qui sont ici répartis à travers les quatre volumes aux côtés d'autres œuvres que l'on invite ainsi à lire par la même occasion ⁹⁷.

À la fin du XVI^e siècle, la majorité des auteurs classiques est imprimée tant dans des éditions prestigieuses que dans des formats plus abordables pour les étudiants. Pour ce qui est de Lucien, tous les opuscules connus à ce jour ont été édités à cette époque. Notons également que la fin du XVI^e siècle marque une sorte de deuxième élan pour l'auteur samosatois. En effet, la plupart des traductions imprimées durant ce siècle ont été élaborées à cette époque ⁹⁸. Les traducteurs semblent vouloir rafraîchir les traductions de ces textes qui sont imprimés à un rythme élevé.

⁹² Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 53.

⁹³ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 54.

⁹⁴ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 54.

⁹⁵ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 54 : nous faisons ici référence au *Dialogue des dieux* 17 et le *Dialogue des Morts* 9.

⁹⁶ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 55.

⁹⁷ Ch. LAUVERGNAT-GAGNIÈRE, *Lucien de Samosate et le lucianisme...*, p 55.

⁹⁸ I. DELIGIANNIS Ioannis, *Production et diffusion...*, § 19.

Pourtant, Lucien va progressivement perdre sa place à la tête des lectures grecques. En effet, ses textes furent utilisés dans les querelles théologiques et devinrent l'exemple-même de la satire humaniste polémique. Vers 1560, on évite Lucien dans les écoles et au XVII^e siècle, les éditions de ses œuvres sont précédées d'un mot d'excuse de la part des éditeurs. En un siècle environ, les textes de Lucien perdent leur rôle prédominant dans l'enseignement⁹⁹. Vers la fin du XVII^e siècle, Lucien revient quelque peu sur la scène des auteurs grecs étudiés, mais l'intérêt est principalement littéraire et son œuvre suscite tout de même de nombreuses critiques du point de vue moral¹⁰⁰. Enfin, au XIX^e siècle, Lucien est au rang des auteurs de second plan que nous lui connaissons aujourd'hui et malgré le néo-humanisme qui tente de le réhabiliter, il garde une réputation entachée¹⁰¹.

Cet intérêt quasi constant pour Lucien peut être tout simplement démontré en dressant une liste des éditions bilingues gréco-latines parues à partir du XVII^e siècle. Cette énumération n'a pas pour but d'établir un relevé précis et exhaustif, mais bien de rendre compte de l'attrait continu pour les œuvres de Lucien, y compris dans sa version latine.

- 1602, Bâle : *ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ ΑΠΙΛΑΝΤΑ. Luciani Samosatensis Opera, quae auidem exstant, omnia, Graece et Latine...*
- 1615, Paris : *Luciani Samosatensis Philosophi Opera omnia quae exstant. Cum Latina doctiss. virorum interpretatione...* (Jean Bourdelot).
- 1619, Saumur : *Luciani Samosatensis Opera omnia...* (Jean Benoist).
- 1687, Amsterdam : *Luciani Samosatensis Opera, ex versione Joannis Benedicti...*
- 1745, Amsterdam : *Luciani Samosatensis Opera. Cum nova versione Tiber. Hemsterhusii et Jo. Matthiae Gesner...*
- 1776-1780, Mitau (Russie) : *Luciani Opera omnia Gr. et Lat. ...* (J. P. Schmid).
- 1789-1795, Zweibrücken : *Luciani opera gr. et lat. ad edit. Tib. Hemsterhusii et J. Fr. Reitzii accurate expressa...*
- 1800-1801, Halle : *Luciani opera omnia...* (Fr. Schmieder).
- 1842, Paris : *Luciani Samosatensis Opera...* (W. Dindorf).

⁹⁹ Voir R. VEENMAN, *Van schoolvoorbeeld tot atheïst*, p. 195 : l'enseignement du grec reculait également.

¹⁰⁰ R. VEENMAN, *Van schoolvoorbeeld tot atheïst*, p. 196.

¹⁰¹ R. VEENMAN, *Van schoolvoorbeeld tot atheïst*, p. 196.

III. Objet du mémoire :

Ce mémoire est avant tout un travail philologique et linguistique, ce qui explique que nous ne nous sommes pas attardé plus longuement sur la partie historique. L'objet de ces pages est de contribuer à l'étude des méthodes et techniques de la traduction latine à l'époque moderne ; plus particulièrement, nous avons examiné la manière dont les composés grecs présents dans une oeuvre de Lucien sont rendus dans deux traductions latines importantes et durablement influentes, l'une d'Érasme (1466-1536) et l'autre de Johann Matthias Gesner (1691-1761). Le fait de prendre comme cible les mots composés nous a permis de concentrer notre attention sur un phénomène linguistique typiquement grec. La composition nous est apparue comme un moyen efficace d'appréhender une différence caractéristique des deux langues classiques : alors qu'il s'agit d'un phénomène très vivant et productif en grec (Lucien, en particulier, n'a pas peur de forger de nouveaux mots grâce aux outils de la composition), la langue latine offre moins de liberté dans ce type de création lexicale. Les traducteurs latins doivent donc faire preuve d'une réelle habileté pour rendre certains de ces mots qui n'ont pas toujours d'équivalent exact en latin. Voilà pourquoi nous nous sommes penché sur les façons de rendre ces mots typiquement grecs dans une langue qui ne possède pas les mêmes outils. La réflexion sur la traduction des composés grecs est au centre de ce travail et ne concerne pas uniquement la traduction en latin, mais peut également s'étendre aux traductions en français ou même dans toute autre langue.

En ce qui concerne le choix dans notre corpus, le nom de Lucien de Samosate s'est imposé naturellement. La langue de cet auteur est tout à fait classique, malgré quelques originalités dans la création de mots, notamment quand il s'agit de parodier les poèmes épiques ou tout autre genre littéraire. De plus, comme nous l'avons montré dans le chapitre précédent, l'écrivain de Samosate acquit une fortune considérable au fil des siècles ; pendant toute la Renaissance, il fut un des auteurs les plus lus et traduits. Nous avons opéré, dans un second temps, une deuxième sélection, en limitant notre recherche à un texte en particulier, le *De Luctu*.

Il existe de nombreuses traductions latines, parfois très différentes, de ses oeuvres. Pour des raisons pratiques, nous en avons écartées plusieurs de notre travail, comme celle, inédite, du Florentin Lapo de Castiglioncho (1403-1438) qui mériterait une étude à part entière, ou celle de l'humaniste français Johannes Benedictus (Jehan Benoist), de 1619, qui est en réalité une compilation. Nous avons arrêté notre choix sur les versions latines de deux traducteurs d'époque et de sensibilité différentes : Érasme, fondateur de l'humanisme dans nos pays au début du XVI^e

siècle ; et Johann Matthias Gesner, représentant majeur du courant néo-humaniste allemand du XVIII^e siècle.

Erasmus Desiderius naît à Rotterdam en 1466 et s'instruit à Deventer auprès des Frères de la Vie Commune, comme l'ont fait aussi d'autres grands noms de l'humanisme, comme Nicolas de Cuse et Rudolphe Agricola. Cette communauté accorde une grande importance à l'enseignement critique et à la collecte de manuscrits, que les Frères copient ou impriment ensuite. Par ailleurs, cet ordre religieux prône la *devotio moderna*, qui encourage à intérioriser la spiritualité chrétienne ¹⁰². Après ces années d'étude, Érasme devient chanoine en 1487 et prêtre cinq ans plus tard ¹⁰³. Cependant, il poursuit sa formation et parcourt de nombreuses universités européennes pour suivre ou donner des cours. Il passe par Paris, Louvain, l'Italie, l'Angleterre, Bâle et Fribourg. Durant ses voyages, Érasme se rapproche des imprimeurs Alde Manuce à Venise et Froben à Bâle, chez qui il fera imprimer la plupart de ses œuvres ¹⁰⁴. Durant son voyage en Angleterre, il se lie d'amitié avec Thomas More et son cercle d'amis.

L'ensemble de l'oeuvre d'Érasme est varié, mais montre une grande cohérence. En effet, à travers ses travaux tantôt didactiques, tantôt satiriques, l'humaniste de Rotterdam garde l'idée que l'Église doit être réformée, toutefois sans changement brutal. En 1503, il rédige l'*Enchiridion militis Christiani*, un « Manuel du soldat chrétien », qui insiste sur la piété et l'enseignement. Avec son *Éloge de la Folie* (ou *Moriae Encomium*) écrit en 1511, il critique les abus des représentants de l'Église. De 1522 à 1533, Érasme compose les *Colloquia familiares*, dialogues satiriques brefs et mordants. Le *Ciceronianus* est également un dialogue, mais portant cette fois, sur le débat de la forme correcte de la langue latine ; en effet, Érasme s'oppose au cicéronianisme, courant « puriste » qui ne permet d'imiter que la langue du seul Cicéron. Enfin, ses *Adagia* rassemblent une grande quantité de proverbes antiques.

Érasme occupe une place importante dans les débats religieux du XVI^e siècle. Il a attaqué Luther avec son *Essai sur le libre arbitre* (*Diatrise de libero arbitrio*) en 1524. Mais son travail le plus important du point de vue théologique est son édition critique de la Bible grecque, accompagnée d'une traduction latine.

Érasme a aussi traduit un grand nombre d'autres textes grecs, patristiques ou profanes ¹⁰⁵, en particulier Lucien de Samosate. En effet, il devait éprouver une profonde « sympathie » pour

¹⁰² G. CAMPBELL, *The Oxford Dictionary...*, p. 122.

¹⁰³ G. CAMPBELL, *The Oxford Dictionary...*, p. 254.

¹⁰⁴ G. CAMPBELL, *The Oxford Dictionary...*, p. 254.

¹⁰⁵ Entre autres : Aristote, Arnobe, Basile, Chrysostome, Irénée, Lucien, Ptolémée.

Lucien duquel il se sentait très proche, bien plus que vis-à-vis de Plutarque par exemple, un autre écrivain qui eut un succès énorme à cette époque. Nous pouvons supposer que les récits d'hommes de guerre ne l'intéressaient pas ¹⁰⁶. Les affinités qui liaient nos deux auteurs sont multiples. Tous deux écrivirent dans une langue qui n'était pas la leur, mais qu'ils choisirent et maîtrisèrent avec une grande aisance et finesse. La virtuosité de leur style est une caractéristique commune ¹⁰⁷. L'un et l'autre sont nés dans un milieu modeste, information qui peut être nuancée à propos de Lucien puisque la plupart des éléments que nous connaissons de sa vie proviennent de ses écrits. Malgré ces humbles origines, ils ont consacré une partie de leur vie aux lettres ¹⁰⁸. Enfin et surtout, c'est le ton moqueur des deux auteurs qui les rapproche le plus. Érasme a actualisé les critiques de Lucien et s'est amusé à faire correspondre les cibles antiques à des figures contemporaines ¹⁰⁹. Ce n'est pas à dire qu'il n'y a pas de différences entre les deux écrivains : chez Érasme, la critique est plus dense et plus profonde, alors que Lucien reste plus souvent à la surface des choses ¹¹⁰. D'ailleurs, après la publication de l'*Éloge de la Folie* et les premières esquisses des *Colloques* ¹¹¹, Érasme se détournera de Lucien qui, semble-t-il, n'a plus rien à lui apprendre. Si l'humaniste de Rotterdam a aiguisé son esprit avec la lecture de ces écrits piquants et mordants, il a su finalement s'émanciper de son modèle grec et associer, au ton critique, un fond moral et pédagogique.

Le lien qui unit Érasme à Lucien ressemble à celui qu'un élève a par rapport à son professeur. C'est expressément Lucien qu'Érasme a choisi pour faire ses premières armes de traducteur : cet écrivain lui semblait idéal pour parfaire sa maîtrise de la langue grecque jusqu'à atteindre une certaine virtuosité et offrait en outre, comme nous l'avons déjà dit, des textes attractifs et instructifs du point de vue éthique ¹¹².

L'origine du projet des traductions latines des œuvres de Lucien est une collaboration entre les deux amis Érasme et Thomas More. Dans un premier temps, Érasme avait décidé de traduire la Tragédie de la *Goutte*, mais il mit ce texte de côté à cause de la difficulté de langue et l'abondance d'épithètes composées ¹¹³. Il va alors chercher un soutien dans la personne de

¹⁰⁶ DELCOURT Marie, « Érasme traducteur de Lucien », *Hommages à Marcel Renard*, t. I, Bruxelles, 1969, p. 303.

¹⁰⁷ M. DELCOURT, *Érasme traducteur de Lucien*, p. 305.

¹⁰⁸ M. DELCOURT, *Érasme traducteur de Lucien*, p. 306.

¹⁰⁹ M. DELCOURT, *Érasme traducteur de Lucien*, p. 307.

¹¹⁰ M. DELCOURT, *Érasme traducteur de Lucien*, p. 308.

¹¹¹ M. DELCOURT, *Érasme traducteur de Lucien*, p. 307.

¹¹² ROBINSON Christopher, « Introduction » aux *Luciani Opera*, dans les *Opera Omnia Desiderii Erasmi Roterodami*, t. 1, Amsterdam 1969, p. 365-366.

¹¹³ RUMMEL Erika, *Erasmus as a Translator of the Classics*, Toronto, University of Toronto Press, 1985, p. 49.

Thomas More et c'est ensemble qu'ils se lancent dans la réalisation de deux versions différentes du *Tyrannicide* dans le but de comparer leurs travaux respectifs. A partir de ce moment, ils continueront à travailler les textes de Lucien et fourniront plusieurs éditions de traductions. Contrairement à More, qui tend à garder la structure des phrases grecques, Érasme recourt souvent à des amplifications et à toutes sortes d'adaptations. Malgré quelques erreurs de jeunesse et certaines mauvaises compréhensions du texte, le travail d'Érasme reste un modèle d'efficacité et de justesse, notamment quand il s'agit de rendre la variété des adjectifs et des noms composés ¹¹⁴. Parmi ses différentes façons de procéder, la plus fréquente est de rendre le vocabulaire théâtral et dramatique par des équivalents latins, tantôt bien attestés dans la langue latine, tantôt créés par Érasme sur le modèle des poètes romains. C'est ainsi qu'il forge le néologisme *nubicogus* d'après *nubifugus* ou encore *gravifremus* sur *gravisonus* ¹¹⁵. Érasme utilise également le procédé de simplification (*contentio* pour τὸ φιλόκαινον), ou au contraire d'amplification. Des composés grecs se voient séparés selon leurs éléments constitutifs et sont traduits par un nom accompagné d'un complément, d'une conjonction et de son complément, etc. (par exemple : *cuncta necantis* pour πανδαμάτωρ) ¹¹⁶. Pour certains termes typiquement grecs, Érasme « latinise » ceux-ci, qu'il complète parfois d'une explication. L'humaniste de Rotterdam a un talent particulier pour rendre les interjections et les exclamations ¹¹⁷. Certaines traductions sont plus libres ou d'autres rendent un participe grec par une relative latine. Notons également que, de manière semblable à Cicéron, Érasme se sert, de temps à autre, de deux mots latins pour rendre un seul mot grec (*impia nefariaque* pour ἀσεβής) ¹¹⁸, technique de traduction qu'il n'utilisera pas pour sa version du Nouveau Testament ¹¹⁹. Enfin, il lui arrive aussi d'ajouter une nuance absente du texte grec. Bref, Érasme est un traducteur qui entre le plus possible dans le texte d'origine et tente de le traduire dans un latin classique et juste. S'il ne craint pas d'ajouter de nombreux ornements au texte, afin de trouver en latin une même force expressive et émotive (effets comique, pathétique, etc.) ¹²⁰, c'est qu'il est parvenu à « sentir » le texte grec, mais sans se croire prisonnier de la « lettre ».

¹¹⁴ E. RUMMEL, *Erasmus as a Translator of the Classics*, p. 58.

¹¹⁵ E. RUMMEL, *Erasmus as a Translator of the Classics*, p. 58.

¹¹⁶ E. RUMMEL, *Erasmus as a Translator of the Classics*, p. 59.

¹¹⁷ E. RUMMEL, *Erasmus as a Translator of the Classics*, p. 59.

¹¹⁸ E. RUMMEL, *Erasmus as a Translator of the Classics*, p. 60.

¹¹⁹ Cf. BOTLEY Paul, *Latin Translation in the Renaissance. The Theory and Practice of Leonardo Bruni, Giannozzo Manetti and Desiderius Erasmus*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 141 : une traduction *ad verbum* dans laquelle un mot grec est rendu par un seul mot latin, permet à Érasme de ne pas trop interpréter le texte biblique et ainsi, de se préserver de certaines critiques qui pourraient lui être faites.

¹²⁰ E. RUMMEL, *Erasmus as a Translator of the Classics*, p. 68.

À présent, il convient de nous tourner vers le XVIII^e siècle allemand pour contextualiser notre deuxième traducteur. Johann Matthias Gesner (1691-1761) naît à Roth dans une famille modeste ¹²¹. Après la mort de son père, le pasteur Johann Samuel Gesner, en 1701, sa mère épouse Johann Zuckerman, qui permettra au jeune Johann Matthias d'être scolarisé au Gymnase d'Ansbach, dont il sortira en 1710. Pendant ses études, il est remarqué par le recteur Georg Nikolaus Köhler, qui voit en lui un élève prometteur et qui lui prête à lire des textes grecs et hébreux ¹²². À partir de 1710, Johann Matthias étudie la théologie à Iéna, où il se lie d'amitié avec son professeur, Buddeus, un orthodoxe piétiste imprégné par les auteurs antiques et prônant un humanisme chrétien facile à vivre. Ce lointain descendant de Guillaume Budé prendra Gesner sous son aile ¹²³.

Vers 1715, Buddeus lui demande de rédiger des statuts pour un nouveau séminaire à Iéna, les *Institutiones rei scholasticae*. Le projet de ce séminaire ne se concrétisera pourtant jamais. Entre 1715 et 1734, il devient recteur ou co-recteur à Weimar (1715-1729), à Ansbach (1729-1730) et à Leipzig (1730-1734) ; au fil du temps, il se forge une réputation de réformateur innovant, d'érudit accompli et d'humaniste enthousiaste ¹²⁴. Il écrit plusieurs ouvrages sur les langues et les lettres classiques ainsi que des *Chrestomathies* (recueils de morceaux choisis) et des *Handkommentare* (manuels d'apprentissage) pour les étudiants. Durant sa période à Weimar, le duc William Ernst lui propose de devenir libraire dans sa bibliothèque, ce qui lui fournit un accès aisé aux livres et un moyen de nouer des contacts avec les érudits qui viennent y travailler. Pour son plus grand malheur, il est contraint, en 1729, à la démission par le successeur de William Ernst (1729) et doit quitter Weimar. Il se rend ensuite à la *Thomasschule* de Leipzig qu'il s'efforce de réorganiser et de remettre sur pied, avec l'aide de ses amis Johann Sebastian Bach et Joann August Ernesti ¹²⁵.

En 1734, Gesner est appelé à Göttingen par le curateur de l'Université nouvellement fondée, Gerlach Adolph von Münchhausen. Tout au long des vingt-sept années qu'il passera à l'Université Georg-August, il exercera les fonctions de professeur d'éloquence et de poésie, de bibliothécaire et d'administrateur de la *Deutsche Gesellschaft* et de l'Académie des sciences. En réalité, Gesner n'était pas vraiment professeur des sciences philologies ; il occupait plutôt

¹²¹ LEGASPI Michael, « The Quest for Classical Antiquity at Eighteenth-Century Göttingen », dans *History of universities*, 24, 2009, p. 148.

¹²² M. LEGASPI, *The Quest for Classical Antiquity...*, p. 149.

¹²³ M. LEGASPI, *The Quest for Classical Antiquity...*, p. 149.

¹²⁴ M. LEGASPI, *The Quest for Classical Antiquity...*, p. 149.

¹²⁵ M. LEGASPI, *The Quest for Classical Antiquity...*, p. 150.

un poste d' « érudit-poète », puisqu'il avait dans ses attributions académiques non seulement l'enseignement de la littérature ancienne, mais aussi la composition de poésies néolatines ¹²⁶.

Gesner est une figure importante pour le développement, au sein du milieu universitaire, de ce qu'on appelle le « néo-humaniste ». L'héritage antique devient entre ses mains une force vivante permettant une transformation culturelle ¹²⁷. Son enseignement n'est pas centré sur une maîtrise parfaite du latin ; il vise une compétence suffisante pour permettre la lecture des textes anciens et modernes, qui offriront au lecteur les qualités nécessaires à la vie civique ¹²⁸. Pour Gesner, la lecture des auteurs antiques n'est rien d'autre que la rencontre avec les grands maîtres de la pensée morale de l'Occident ¹²⁹. Les *Chrestomathies* et les *Handkommentare* publiés par Gesner veulent mettre à la disposition de tous les textes fondateurs de l'éthique, de la poétique et de l'esthétique ¹³⁰, sans que l'auteur se sente contraint d'appliquer les normes scientifiques de l'époque. Sa méthode de prédilection est la *kursorische Lektur*, dont l'objectif est de comprendre le texte et d'intérioriser ce que l'auteur voulait dire, par opposition à la *statarische Lektur*, suivant laquelle une petite quantité de texte est examinée de manière approfondie. Gesner préférerait avancer dans le texte tant qu'il était compris par les étudiants, en ne s'arrêtant que sur les passages obscurs ou sur les éléments remarquables ¹³¹.

En plus d'être un réformateur, Gesner fit également preuve d'un grand souci didactique et pédagogique. En 1738 par exemple, il créa un séminaire de philologie destiné aux enseignants ¹³².

Dans la *Lettre* dédicatoire à l'édition gréco-latine de Lucien (1743), Johann-Matthias Gesner s'exprime de manière intéressante sur sa conception de la traduction littéraire et, en l'occurrence, sur la méthode qu'il a suivie pour traduire Lucien. Dans cette entreprise, Gesner a pris la relève de Tiberius Hemsterhuis, qui, fatigué et désireux de passer le flambeau, n'avait traduit qu'un sixième de l'œuvre de Lucien, jusqu'au *De Sacrificiis*. Gesner a eu l'ambition de donner une traduction « à nouveaux frais » (*interpretationem plane novam*), c'est-à-dire qu'il a travaillé le texte original, sans s'inspirer *a priori* d'aucune autre traduction (*non inspecta prius alia interpretatione*), sauf lorsque le grec de Lucien offrait une difficulté. La traduction qu'il consultait en ce cas est celle de Jehan Benoist (Johannes Benedictus), professeur de grec à

¹²⁶ M. LEGASPI, *The Quest for Classical Antiquity*..., p. 150.

¹²⁷ M. LEGASPI, *The Quest for Classical Antiquity*..., p. 151.

¹²⁸ M. LEGASPI, *The Quest for Classical Antiquity*..., p. 152.

¹²⁹ M. LEGASPI, *The Quest for Classical Antiquity*..., p. 154.

¹³⁰ M. LEGASPI, *The Quest for Classical Antiquity*..., p. 153.

¹³¹ M. LEGASPI, *The Quest for Classical Antiquity*..., p. 153.

¹³² M. LEGASPI, *The Quest for Classical Antiquity*..., p. 154.

l'Académie protestante de Saumur, entre 1611 et 1637, et qui a fait paraître une édition bilingue en 1619. Or la traduction de Benoist est en réalité une compilation à partir de plusieurs versions latines existantes ; elle est qualifiée de « *vulgata* » par Gesner et depuis longtemps déjà celui-ci pensait pouvoir l'améliorer, en raison de ses nombreux défauts.

Gesner veut éviter deux écueils : la traduction servile, comme celle qui est pratiquée dans les écoles, faite davantage pour corrompre les enfants (*ad pueros corrumpendos*) que pour aider de vrais hommes (*ad sublevandos juvandosque viros*) ; — et d'autre part, la traduction libre, « belle et infidèle », qui est le propre de beaucoup de Français : ainsi, sous la plume de Nicolas Perrot d'Ablancourt (1606-1664), Gesner ne lit pas ce que Lucien a voulu exprimer, mais une prose qui plaît « aux demoiselles et aux têtes bouclées » (*quid a mulierculis et cirratis facile capi et probari adeo posset*).

Bien conscient des différences structurelles entre le grec et le latin (*utriusque linguae rationes*), Gesner s'efforcera, nous dit-il, de rendre autant que possible le sens de chaque mot (*singulorum verborum significatio*), l'ordre des mots (*ordo verborum*) et les figures (*figurae dictionis*). Mais il lui importe avant tout de respecter le genre stylistique et le caractère littéraire propre à Lucien (*genus dicendi eumque quem charactera vocant*) ; au lieu de « lisser » sa version latine, il imitera par endroit les rudesses, voire les fautes de langue délibérées, quand Lucien veut se moquer d'un personnage. En tout cas, le respect du « caractère » l'emporte sur la littéralité, en particulier lorsqu'il s'agit de traduire des passages poétiques (y compris naturellement des citations d'Homère) ou des textes parodiés. Bref, l'idéal auquel Gesner aspire c'est un texte spirituel (*salsa oratio*), non pas fade et affecté (*fatuus, putidus sermo*), et qui se rapproche autant que possible de la langue de Lucien : *Voluimus ergo interpretationem nostram Lucianae orationi, quantum ejus consequi potuimus, esse simillimam.*

Dans l'édition de Lucien qu'il a fait paraître en 1842, chez F. Didot, à Paris, l'helléniste Karl W. Dindorf a choisi de reproduire la traduction de Gesner qu'il juge en général excellente, même s'il reconnaît avoir, en plusieurs endroits, modifié le texte, afin d'être « plus fidèle à l'esprit et à la lettre de Lucien » (*propius ad mentem et verba Luciani accessisse opinantes*).

Il n'y a pas eu, à notre connaissance, d'étude publiée sur l'affinité ressentie par Gesner pour Lucien. Toujours est-il que le tout premier ouvrage qu'il a publié, en 1715, montre une très grande admiration pour les qualités littéraires de l'écrivain de Samosate ; ce livre visait à prouver le caractère apocryphe du *Philopatris* attribué à Lucien ¹³³, avec un argumentaire fondé

¹³³ *Philopatris dialogus Lucianus*, Iéna, 1715.

en bonne partie sur le style médiocre de cette œuvre, dépourvu, selon Gesner, de l'élégance et de la finesse caractéristiques de Lucien. Près de trente ans plus tard, il accepte de poursuivre le projet de traduction de Lucien lancé par le grand philologue et helléniste hollandais Tiberius Hemsterhuis (1685-1766), après que celui-ci, découragé, l'eut abandonné en même temps que l'édition proprement dite. Dans l'*Epistola* dédicatoire de l'édition bilingue qui sortira en 1743, Gesner rappelle sa « longue accointance » (*vetus familiaritas*) avec Lucien, en qui il reconnaît un *sophista doctissimus, amoenissimus* et, ajoute-t-il, *ad variam eruditionem, quam adamavi a puero, adcommodatissimus* : tant et si bien qu'il admet n'avoir jamais cessé de le lire et de l'avoir sous la main.

Par ces brèves esquisses biographiques, nous avons voulu cerner de façon plus nette les deux érudits qui décidèrent à un moment de leur vie de traduire le *De Luctu* de Lucien en latin. Ces deux humanistes, bien que très différents l'un de l'autre, ont tout de même des affinités : Érasme et Gesner semblent être passionnés par l'Antiquité et ses textes qu'ils essayent de comprendre au mieux. De plus, un souci pédagogique et quasi culturel les anime dans leurs efforts de faire revivre les œuvres du passé et d'influer ainsi sur la société contemporaine.

IV. Traduction latine des composés : analyse contrastive

L'analyse des composés suivra un canevas précis. Avant tout, nous évoquerons le contexte dans lequel nous rencontrons le terme et donnerons la traduction française, ainsi que les traductions latines d'Érasme et de Gesner. Ensuite, nous citerons le mot dans son environnement textuel. Pour Lucien, nous avons repris le texte de l'édition Loeb d'A. M. Harmon¹³⁴ en indiquant le numéro de la page, du paragraphe et de la ligne concernée. Le texte d'Érasme provient de l'édition de Robinson¹³⁵ pour laquelle nous précisons le numéro de la page et la ligne concernée. Enfin, la traduction de Gesner est celle éditée à Iéna en 1715¹³⁶. Le texte grec ainsi que les deux traductions latines ont été repris dans un tableau dans les annexes. Pour l'analyse, nous comparerons le composé grec avec ses traductions latines en exploitant principalement les dictionnaires étymologiques de Chantraine¹³⁷ et d'Ernout & Meillet¹³⁸. Les composés ne seront pas abordés dans l'ordre d'apparition dans le texte, mais nous avons décidé de les regrouper par type de composés : déterminatifs, à rection verbale ou adjectivale et finalement les composés possessifs.

¹³⁴ LUCIEN, *Sur le deuil*, traduit par HARMON A. M. en 8 t., Londres, Heinemann, 1953, vol. 4 (The Loeb Classical Library), p. 112-130.

¹³⁵ ERASME, *Opera Omnia*, vol. I, texte édité par ROBINSON Christopher, Amsterdam, North-Holland Publishing Compagny, 1969.

¹³⁶ HEMSTERHUIS Tiberius et GESNER Johann Matthias, *ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ ΣΑΜΟΑΤΕΩΣ ΑΠΙΛΑΝΤΑ. Luciani Samosatensis opera*, t. 2, Amsterdam, Jacob Wetsten, 1743, p. 922-934.

¹³⁷ CHANTRAINE Pierre, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, 2 t., Paris, Klincksieck, 1968.

¹³⁸ ERNOUT Alfred & MEILLET Antoine, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, 4^e éd., Paris, Klincksieck, 1979.

1. La traduction des composés déterminatifs

On appelle « déterminatifs » les composés dont le dernier membre garde sa forme et son statut propres (substantif, adjectif, adverbe, verbe) et où le premier terme vient apporter une simple détermination sémantique, ainsi par ex. οἰκο-δεσπότης, « maître de maison » (formé sur δεσπότης), δύσ-βατος, « difficile à franchir » (formé sur βατός), περί-πικρος, « très amer » (formé sur πικρός), κατα-βαίνω, « descendre » (formé sur βαίνω), etc. Nous commencerons cette partie par l'étude des adjectifs, avant de passer aux substantifs que sont les noms d'agent et les noms abstraits, pour terminer avec une sélection de verbes.

ἄφυκτος

Dans son royaume, Pluton retient les morts avec des chaînes et personne ne peut s'en échapper pour revenir parmi les vivants. Lucien qualifie ces liens au moyen de l'adjectif ἄφυκτος, « que l'on ne peut pas fuir, d'où l'on ne peut s'échapper ». Érasme rend ce mot par *ineffugibilis* « inévitable » et Gesner par une subordonnée relative qualificative *quae effugere nemo possit* « dont personne ne peut s'échapper » :

Lucien p. 114, § 2, 14-16 : κεκληρῶσθαι μὲν γὰρ αὐτὸν ἄρχειν τῶν ἀποθανόντων, καταδεξάμενον δὲ αὐτοὺς καὶ παραλαβόντα κατέχειν δεσμοῖς ἄφύκτοις ...

Érasme p. 395, 15-16 : Quos vbi demissos receperit, arreptos vinculis **ineffugibilibus** coerceset ...

Gesner p. 923, § 2 : Nam forte ipsi obtigisse mortuorum imperium, quos ille receptos atque assumptos vinculis contineat, **quae effugere nemo possit** ...

ἄφυκτος est la forme niée de l'adjectif verbal du verbe φεύγω (φυκτός, « qui est à fuir ») et présente un sens actif « incapable de prendre la fuite » à côté du sens passif plus courant « inévitable, imparable ». Remarquons qu'il existe une forme plus récente et plus répandue au degré *e*, ἄφευκτος (construite sur φευκτός)¹³⁹, mais Lucien emploie la variante plus ancienne. Pour rappel, les adjectifs verbaux grecs en -τός expriment fondamentalement l'action « à réaliser » (valeur non actualisée) ; ils se trouvent très souvent utilisés en composition avec un préfixe, spécialement négatif (type ἀνίκητος, « invincible », ἀκίνητος, « immobile, etc.)¹⁴⁰.

¹³⁹ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 1193.

¹⁴⁰ En proto-indo-européen, l'adjectif verbal en *-to-s, d'après une théorie célèbre d'A. Meillet, se rencontrait essentiellement (bien que non exclusivement) avec un préfixe (cf. MEILLET Antoine, « Les adjectifs grecs en -τος », dans *Donum Natalicium Schrijnen. Verzameling van opstellen door oud-leerlingen en bevriende*

En latin, les adjectifs en *-bilis* ont une valeur assez similaire à celle des adjectifs verbaux grecs ; ils ont tantôt une valeur instrumentale (*terribilis*, « par qui/par quoi on est terrifié »), passive-éventuelle (*invincibilis*, « qui ne peut -être vaincu », *implacabilis*, « qui ne peut être apaisé »)¹⁴¹ ou, plus rarement, active (*stabilis*, « qui se tient bien »)¹⁴². C'est pourquoi Érasme peut recourir, assez logiquement, à la traduction directe *ineffugibilis* « inévitable », très proche de ἄφυκτος jusqu'à l'identité étymologique de la racine, même si l'adjectif latin n'est pratiquement pas attesté¹⁴³ et qu'on ne peut exclure qu'il l'ait recréé à son tour.

C'est peut-être pour éviter un mot rarissime (sinon d'existence seulement virtuelle) que Gesner opte pour une traduction analytique (c'est-à-dire une paraphrase par une proposition relative), qui reprend tous les éléments sémantiques de l'adjectif grec : le sujet *nemo* exprime la négation ; l'auxiliaire *posse* rend l'idée de l'action virtuelle ; le subjonctif propre à la relative qualificative donne à la subordonnée une valeur d'adjectif. Notons que, comme Érasme, il emploie le verbe *effugio*, où le préfixe est perfectivant.

Les traductions latines sont donc toutes les deux très proches du sens du mot grec ; mais Gesner a sans doute fait preuve d'un souci plus grand de la latinité classique.

Ἀφόρητος

À travers le *De Luctu*, Lucien expose les coutumes et les habitudes manifestées lors d'un deuil et cherche à comprendre pourquoi les personnes qui ont perdu un être cher considèrent comme insupportable leur situation. La description de cette douleur nous précise qu'elle est ἀφόρητος « insupportable, intolérable », adjectif traduit en latin par *non ferendus* chez Érasme et *intolerabilis* chez Gesner :

Lucien p. 112, § 1, 4 : καὶ ὡς ἀφόρητα ἡγοῦνται τὰ συμβαίνοντα

Érasme p. 394, 39-40 : quamque **non ferenda** putent lugentes ea quae sibi acciderunt

Gesner p. 922, § 1 : et ut **intolerabilia** lamentantes putant, cum quae sibi eveniunt ipsis

vakgenooten, Nijmegen : Dekker en Van de Vegt, 1929, p. 635-639) ; on peut mentionner ainsi le contraste remarquable ἀκίνητος : κερνημένος dans un passage bien connu de Platon (*Sophiste*, 249 d : ὅσα ἀκίνητα καὶ κερνημένα).

¹⁴¹ On remarque la propension de ces adjectifs à être niés par le préfixe *in-* ; dans ce cas, ces formations correspondent à l'adjectif verbal en *-ndus*, apparaissant souvent lui aussi avec une négation (type *haud ferendus*, *vix credendus*, etc.)

¹⁴² Voir par ex. KIRCHER-DURAND Chantal, *Création lexicale : la formation des noms par dérivation suffixale*, Grammaire fondamentale du latin, t. IX, Leuven : Peeters, 2002, p. 206-207.

¹⁴³ Nous retrouvons *ineffugibilis* chez Apulée (APUL. *Mund.*38) et dans la Vulgate (VULG. *Sap.* 17, 16).

Nous sommes face à un cas tout à fait semblable au précédent. Ἀφόρητος est l'adjectif verbal nié issu du verbe φέρω « porter »¹⁴⁴ et signifie « qu'on peut porter », d'où « tolérable, supportable »¹⁴⁵. De nouveau, nous remarquons que les adjectifs verbaux en -τός expriment une action « à réaliser » et ce deuxième exemple confirme la préfixation fréquente des adjectifs verbaux en -τός en composition¹⁴⁶.

Érasme reste très proche du texte grec en traduisant ἀφόρητος par *non ferenda*, tous deux étant des adjectifs verbaux niés, étymologiquement apparentés. Cette littéralité ne s'écarte pourtant pas du latin classique. En effet, la négation d'un adjectif verbal par un adverbe est très courante dans la littérature latine.

Contrairement à l'exemple précédent avec ἄφοκτος, c'est ici Gesner et non Érasme qui propose un adjectif en *-bilis*¹⁴⁷. *Tolerabilis* « supportable » dérive du verbe *tolero* (dérivé de *tollo*¹⁴⁸) et est tout à fait classique¹⁴⁹.

Les deux solutions de traduction sont très proches du sens du texte grec. La comparaison de cet exemple-ci avec le précédent montre deux logiques de traductions distinctes. En effet, Érasme préfère coller au texte grec tout en employant des mots un peu moins courants, quoique présents chez les grands auteurs. Gesner, quant à lui, recourt à des mots plus usuels en latin classique. Dans le premier exemple, il rejette l'emploi d'un adjectif en *-bilis* rarissime, alors que dans le second cas, il accepte d'en employer un qui est bien attesté dans la langue classique.

Ἄκρατος

Les libations de vin sont très courantes dans la Grèce antique, notamment lors des sacrifices. Pour parler de ce vin, mais à l'état pur (c'est-à-dire avant le mélange avec de l'eau), les auteurs grecs utilisent le terme ἄκρατος, ancien adjectif « pur, non mélangé », mais substantivé par l'ellipse du nom régent οἶνος¹⁵⁰. De façon semblable, le latin présente le nom *merum* « le vin pur », reposant également sur un adjectif, en l'occurrence *merus* « pur » ; ici aussi, il faut admettre une expression elliptique pour *vinum merum*. C'est ce mot qu'ont choisi Érasme et Gesner pour rendre le grec :

¹⁴⁴ Forme itérative-intensive à vocalisme *o* tiré de φέρω.

¹⁴⁵ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 1190.

¹⁴⁶ Cf. note 2.

¹⁴⁷ Pour la valeur des adjectifs en *-bilis* voir l'exemple précédent et la note 3.

¹⁴⁸ *Tollo* a un premier sens de « porter » vu son lien étroit avec *tolero* et *fero* (pour lequel il sert de parfait et de supin). Ensuite, son sens se spécialisera en « lever, soulever ». Cf. A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 694.

¹⁴⁹ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 693.

¹⁵⁰ Nous rencontrons l'expression ἄκρατος οἶνος dans l'*Odyssee* (XXIV, 73).

Lucien p. 124, § 19, 5-6 : ἢ τί ὑμῖν δύναται τὸν ἄκρατον ἐπιχεῖν ;

Érasme p. 397, 30-31 : Aut quid valet quod **merum** infunditis ?

Gesner p. 931, § 19 : Aut quid apud vos valet infundere illi **merum** ?

Ἄκρατος est formé exactement comme ἄφυκτος que nous venons d’analyser. Il s’agit d’un adjectif verbal nié, tiré du verbe κεράννυμι. Le sens fondamental de ce verbe est « mélanger dans un certain équilibre », action appliquée spécialement pour l’eau et le vin, les caractères ou encore les climats ; il se distingue du verbe μείγνυμι « mêler », qui s’emploie de manière plus particulière pour désigner des mêlées de combattants ou l’union sexuelle¹⁵¹. Du verbe κεράννυμι, il existe de nombreux composés en -κρᾶτος dont justement ἄκρατος¹⁵².

On peut supposer qu’avec le temps le nom ἄκρατος s’est émancipé du verbe κεράννυμι, de sorte que la traduction latine par *merum* ne rappelle en rien la structure étymologique de son modèle puisqu’aucune expression formelle de la négation ou de l’idée de mélange ne s’y retrouve. *Merus* est un adjectif qui signifie « pur », puis par suite « authentique, véritable », ou encore « seul, sans addition » (peut-être « clair » à l’origine)¹⁵³.

Ἀβέλτερος (dans l’abstrait dérivé ἀβελτερία)

De forme assez semblable à l’expression χορηγὸς τῆς ἀνοίας « chorège de la folie » que Lucien utilise au § 20, nous retrouvons au paragraphe suivant la formule νόμος τῆς ἀβελτερίας « loi/usage de la sottise », mettant en œuvre un synonyme pour désigner la « déraison ». Il est à noter que nos deux traducteurs recourent à des mots apparentés, l’un et l’autre dérivés de *ineptus*, forme niée d’*aptus*. Érasme se sert du verbe *ineptire* « être fou, perdre la tête », alors que Gesner utilise le substantif *ineptiae*, « sottises, niaiseries, impertinences » :

Lucien p. 126, § 21, 1-2 : Καὶ μέχρι μὲν θρήνων ὁ αὐτὸς ἅπασιν νόμος τῆς ἀβελτερίας

Érasme p. 398, 5-6 : Verum quantum ad lamentationes attinet, omnibus eadem est **ineptiendi** consuetudo.

Gesner p. 932, § 21 : Et quantum ad lamentationes, eadem omnibus lex **ineptiarum**.

¹⁵¹ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 517.

¹⁵² P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 516-517.

¹⁵³ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 400.

Ἀβελτερία, « sottise, ignorance » est un abstrait dérivé de l'adjectif ἀβέλτερος, « sot, stupide » qui est attesté chez les comiques, Platon et les orateurs. Cet adjectif est une création humoristique et familière, construite à partir du comparatif βέλτερος. Le préfixe déterminatif ἀ- correspond soit à un ἀ- privatif (d'où « qui n'a pas la bonne part »), soit à un élément intensif-augmentatif produisant le sens « vraiment trop bon »¹⁵⁴. Ce mot est peu fréquent sauf chez Plutarque qui l'emploie de nombreuses fois¹⁵⁵.

Ineptire et *ineptiae* reposent tous deux, en définitive, sur l'adjectif *aptus*, ancien participe du verbe *apio* « lier, attacher ». Signifiant dans un premier temps « attaché » (au sens propre et figuré), *aptus* prendra une nuance laudative « bien attaché, bien ajusté, bien adapté » et de là : « approprié, apte, bon ». Son contraire est *ineptus*, « mal adapté, impropre », d'où « gauche, maladroit, déplacé » et, en particulier : « qui déraisonne, sot » ; c'est ce dernier sens qui, seul, transparait dans le dérivé verbal *ineptire*, « être fou »¹⁵⁶ et l'abstrait *ineptia*, principalement employé au pluriel *ineptiae*, « sottises, inepties »¹⁵⁷. Le nom abstrait se retrouve chez de nombreux auteurs de manière ponctuelle, excepté chez Cicéron et Sénèque¹⁵⁸.

Ἀναπόμπιμος

Lucien trouve ridicule la coutume qui consiste à donner des pièces au mort pour payer son entrée au monde souterrain. En effet, si le mort n'a pas de pièce à donner à Charon, il n'a pas d'autre choix que d'être « renvoyé » (ἀναπόμπιμος) par le batelier et de revenir vers le monde des vivants. Érasme traduit ce terme par l'ablatif du neutre *postliminium* « retour, rentrée dans la patrie » et Gesner par le participe *rejectus* « repoussé ».

¹⁵⁴ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique*..., p. 4.

¹⁵⁵ Chez Plutarque : PLUT. *Popl.* 3, 5 ; PLUT. *Lyc.* 15, 8 ; PLUT. *Per.* 38, 3 ; PLUT. *Fab.* 1, 5 ; PLUT. *Tim.* 14, 4 ; PLUT. *Nic.* 20, 5 ; PLUT. *Crass.* 5,2 ; PLUT. *Pomp.* 11, 4 ; PLUT. *Alex.* 75, 2 ; PLUT. *Artax.* 14, 8 ; PLUT. *Artax.* 15, 1 ; PLUT. *Dem.* 1, 4 ; PLUT. *Ant.* 10, 4 ; PLUT. *M.* 46f ; PLUT. *M.* 66c ; PLUT. *M.* 73c ; PLUT. *M.* 75c ; PLUT. *M.* 75e ; PLUT. *M.* 82e ; PLUT. *M.* 145c ; PLUT. *M.* 200c ; PLUT. *M.* 277d ; PLUT. *M.* 337b ; PLUT. *M.* 379e ; PLUT. *M.* 471a ; PLUT. *M.* 471d ; PLUT. *M.* 503f ; PLUT. *M.* 507c ; PLUT. *M.* 533c ; PLUT. *M.* 557e ; PLUT. *M.* 601c ; PLUT. *M.* 606d ; PLUT. *M.* 607a ; PLUT. *M.* 856f ; PLUT. *M.* 859d ; PLUT. *M.* 962d ; PLUT. *M.* 985e ; PLUT. *M.* 992d ; PLUT. *M.* 1051b ; PLUT. *M.* 1067f ; alors que chez d'autres auteurs : ARSTT. *Oec.* 1352b ; ARSTT. *Pol.* 1315a ; ARSTT. *Rhet.* 1390b ; CALLISTH. frg. 8, 44 ; CTÉS. frg. 26 ; DÉM. *Phil.* 33 ; DÉM. *Leg.* 100 ; DÉM. *Leg.* 98 ; DÉM. *Leg.* 119 ; DÉM. *Leg.* 265 ; ESCHN. *Tim.* 71 ; DS. 26, 1 ; LUC. *Char.* 11 ; LUC. *Luct.* 21 ; LUC. *Per.* 2 ; LUC. *Sacr.* 1 ; PLAT. *Theaet.* 174c ; PLAT. *Conv.* 198d.

¹⁵⁶ Il s'agit d'un verbe très rare : CATUL. *Carm.* 8, 1 ; APUL. *Plat.* 2, 11.

¹⁵⁷ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique*..., p. 39.

¹⁵⁸ Ce mot est présent quelques fois chez de nombreux auteurs et particulièrement chez Cicéron et Sénèque : CIC. *Pis.* 65 ; CIC. *Mur.* 26 ; CIC. *Cael.* 67 ; CIC. *Amer.* 47 ; CIC. *Brut.* 236 ; CIC. *Brut.* 315 ; CIC. *de Or.* 1, 111 ; CIC. *de Or.* 1, 112 ; CIC. *de Or.* 2, 18 ; CIC. *de Or.* 3, 187 ; CIC. *de Or.* 3, 222 ; CIC. *Or.* 39 ; CIC. *Off.* 1, 36 ; CIC. *Par.* 5 ; CIC. *Tusc.* 1, 39 ; CIC. *Tusc.* 1, 40 ; CIC. *Tusc.* 2, 12 ; CIC. *Att.* 12, 24 ; CIC. *Att.* 12, 36 ; CIC. *Fam.* 2, 9 ; CIC. *Fam.* 3, 7 ; CIC. *Fam.* 7, 6 ; CIC. *Fam.* 9, 22 ; CIC. *Fam.* 13, 1 ; SEN. *Ben.* 1, 3 ; SEN. *Ben.* 1, 4 ; SEN. *Ben.* 6, 5 ; SEN. *Const.* 5, 2 ; SEN. *Vit.* 26, 6 ; SEN. *Tranq.* 11, 8 ; SEN. *Tranq.* 15, 2 ; SEN. *Ep.* 13 ; SEN. *Ep.* 48 ; SEN. *Ep.* 49 ; SEN. *Ep.* 82 ; SEN. *Ep.* 88 ; SEN. *Ep.* 99 ; SEN. *Ep.* 113 ; SEN. *Nat.* 3, 27 ; SEN. *Nat.* 4b, 6 ; SEN. *Nat.* 4b, 13.

Lucien p. 118, § 10, 10-11 : οὕτω γὰρ ἂν οὐ παραδεξαμένου τοῦ πορθμέως ἀναπόμπιμοι πάλιν εἰς τὸν βίον ἀφικνοῦντο

Érasme p. 396, 13-14 : Sic enim fiat vt non recipiente portitore **postliminio** redeant in vitam.

Gesner p. 926, § 10 : sic enim portitore non admittente **rejecti** in vitam rursus redeant

Lucien emploie ici un mot très rare. En effet, l'adjectif de sens passif ἀναπόμπιμος « renvoyé » est formé sur πόμπιμος qui possède un sens passif « envoyé, venu », à côté d'un sens actif « qui conduit, qui guide »¹⁵⁹. Ce couple de mots reflète le rapport entre ἀναπομπή « renvoi » et πομπή « envoi », dont ils sont des dérivés, et en dernière analyse, entre les verbes ἀναπέμπω « renvoyer » et πέμπω « envoyer ». Le préfixe ἀνα- a ici le sens « en arrière » ou « de nouveau », marquant un retour à la situation initiale.

Érasme se sert de l'ablatif d'un mot assez rare, *postliminium*, qui provient de *limen* « le pas, le linteau, le seuil » et qui est un terme juridique désignant « le retour dans la patrie avec réintégration dans les droits de citoyens »¹⁶⁰, d'où aussi simplement « le retour dans la patrie ». Attesté plusieurs fois chez Cicéron¹⁶¹, il semble cependant qu'Érasme se soit inspiré d'Apulée¹⁶² chez qui nous retrouvons la tournure à l'ablatif *postliminio mortis*, « par le fait de revenir de la mort », « par un retour à la vie ».

Gesner propose une traduction plus banale avec *rejectus*, le participe parfait passif de *reicere* « rejeter »¹⁶³. Notons qu'une traduction plus proche du grec eût été *remittere* « renvoyer » ; mais le participe *remissus* ne convient pas très bien, puisqu'il signifie généralement « relâché, détendu, adouci, calmé ».

Συμπότης

Pour parler d'un mort invité à un banquet, Lucien utilise le mot σύνδειπνος « convive pour le repas », un composé possessif dont nous reparlerons plus loin, à côté de συμπότης « compagnon

¹⁵⁹ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 879. Pour les adjectifs en -ιμος, cf. BALLEs Irene, *Nominale Wortbildung des Indogermanischen in Grundzügen. Die Wortbildungsmuster ausgewählter indogermanischer Einzelsprachen* (éd. LÜHR Rosemarie), Bd I : Latein, Altgriechisch, Hamburg, Kovač, 2008, p. 283-284 et CHANTRAINE Pierre, *La formation des noms en grec ancien* [réimpression], Paris, Klincksieck, 1979, p. 151 et s., 441.

¹⁶⁰ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 359.

¹⁶¹ CIC. *Balb.* 28 ; CIC. *Balb.* 29 ; CIC. *Balb.* 30 ; CIC. *De Or.* 1, 181 ; CIC. *De Or.* 1, 182 ; CIC. *De Or.* 2, 137 ; CIC. *Top.* 36 ; CIC. *Top.* 37.

¹⁶² APUL. *M.* 2, 28 ; APUL. *M.* 10, 12.

¹⁶³ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 304.

de boisson », qu'il s'agit d'analyser ici parmi les composés déterminatifs. Nos deux traducteurs ont traduit συμπίτης par le même mot latin, à savoir *compotor* :

Lucien p. 126, § 21, 6-7 : οὔτος μὲν γε — λέγω δὲ ἰδῶν — ζηράνας τὸν νεκρὸν σύνδειπνον καὶ συμπίτην ἐποιήσατο.

Érasme p. 398, 8-10 : Atque hic quidem (rem a me visam narro) desiccatum cadauer conuiuam et *compotorem* adhibet.

Gesner p. 932, § 21 : Hic vero, quae vidi narro, siccatum cadaver convivam suum et *compotorem* solet facere.

Le substantif συμπίτης « qui boit avec d'autres, convive » est un composé formé sur le nom d'agent πότης provenant du verbe πίνω « boire » complété par le préfixe d'accompagnement (ou d'association) συν-¹⁶⁴. On retrouve le même rapport sémantique entre le verbe simple πίνω et le déterminé συμπίνω, « boire ensemble, banqueter, festoyer ». Συμπότης a donné à son tour le dérivé συμπόσιον « banquet, festin ».

De façon toute parallèle, le latin *compōtor* « compagnon de bouteille » est constitué du préfixe d'accompagnement *cum-* et du nom d'agent *pōtor* dérivé du verbe *bibere*, *pōtum* « boire », correspondant étymologique du grec πίνω¹⁶⁵. Le composé latin *compōtor*¹⁶⁶ est rarement attesté, comme d'ailleurs aussi la base *pōtor*¹⁶⁷. Il nous semble que les traducteurs ont opté pour cette traduction littérale, par souhait délibéré de rester proches du texte grec qui fait la distinction en effet entre le repas proprement dit (δείπνον) et la boisson. Par ailleurs, comme *convivium* est la traduction attitrée du grec συμπόσιον, on aurait pu s'attendre au latin *conviva* pour traduire συμπίτης, mais ce terme, mobilisé déjà par Érasme et Gesner pour rendre σύνδειπνος, n'était plus disponible.

Le substantif συμπίτης a également servi de base à l'abstrait dérivé συμπόσιον, que Lucien utilise dans le passage suivant :

¹⁶⁴ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 904-905.

¹⁶⁵ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p 529. — Pour ce composé, voir BADER Française, *La formation des composés nominaux en latin*, Paris, 1962, p. 388.

¹⁶⁶ Nous ne retrouvons *compotor* que peu de fois dans la littérature latine : CIC. *Phil.* II, 42, 6 ; CIC. *Phil.* V, 22, 21 ; SUET. *Rhet.* XXIX, 2, 2.

¹⁶⁷ Ce mot est attesté une douzaine de fois : PROP. *El.* I, 16, 1 ; HOR. *O.* II, 20, 17 ; HOR. *Ep.* I, 18, 89 ; HOR. *Ep.* I, 19, 1 ; HOR. *S.* II, 4, 58 ; HOR. *S.* II, 8, 35 ; MART. *Ep.* VI, 78, 1 | PLIN. *Nat. Hist.* X, 153, 10 ; PLIN. *Nat. Hist.* XX, 263, 12 ; PLIN. *Nat. Hist.* XXIII, 96, 15 ; PLIN. *Hist. Nat.* XXIII, 145, 1 ; PLIN. *Nat. Hist.* XXXVI, 156, 6.

Lucien p. 120, § 13, 13-14 : οὐδὲ ἐν συμποσίοις μετὰ τῶν ἡλικιωτῶν μεθυσθήση.

Érasme p. 396, 31 : neque cum aequalibus **in computatione** inebriaberis.

Gesner p. 928, § 13 : non inebriaberis **in convivio** cum aequalibus.

Érasme opte dans sa traduction pour un mot extrêmement rare *compotatio* « action de boire ensemble »¹⁶⁸, qui est cependant attesté depuis Cicéron¹⁶⁹. L'humaniste n'a pas voulu se démarquer de son choix de traduction *compotor* pour συμπότης.

Convivium désigne « le repas, le festin » ou encore « une réunion de convives ». Le choix de Gesner se rapproche plutôt de la seconde traduction, même si ce mot reste plutôt attaché à la nourriture et n'est pas spécifique à la boisson¹⁷⁰.

Συναγωνιστής

Pour honorer son fils décédé, le père mis en scène par Lucien fait appel à un chanteur de thrènes qui a pour but de chanter les malheurs du défunt. Ce dernier est qualifié de συναγωνιστής « qui lutte avec, auxiliaire ». Érasme traduit par *certaminis adiutor* « assistant du concours » et Gesner par *adiutor* seul.

Lucien p. 126, § 20, 4-9 : τούτῳ συναγωνιστῆ καὶ χορηγῷ τῆς ἀνοίας καταχρῶνται

Érasme p. 398, 2-5 : *certaminis adiutore* et amentiae chorigo abutuntur

Gesner p. 932, § 20 : hoc **adjutore** et praecentore quasi suae amentiae utuntur.

Le nom συναγωνιστής moyennant le préfixe d'association συν- « avec »¹⁷¹, est formé sur le nom d'agent ἀγωνιστής qui désigne toute personne prenant part à des concours ou à des jeux, d'où « concurrent aux jeux, plaideur, acteur ». De la même manière, le verbe ἀγωνίζω « chercher à gagner dans les jeux, combattre »¹⁷² a donné lieu à συναγωνίζομαι « soutenir dans une lutte » et de manière plus générale « secourir, assister ». Comprendons donc συναγωνιστής comme « toute personne qui assiste dans une lutte ou dans un concours ». En réalité, toute cette famille étymologique dérive du terme ἀγών qui désigne le résultat d'un ἄγειν et a le sens propre

¹⁶⁸ Noter d'ailleurs qu'Érasme se sert également de *compotatio* pour traduire le mot simple πότος (*De Luctu*, § 16 : par opposition à δειπνον), alors que Gesner propose ici *potatio*.

¹⁶⁹ CIC. *C. M.* 45 ; CIC. *Fam.* 9, 24.

¹⁷⁰ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 743.

¹⁷¹ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 768.

¹⁷² P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 17.

« d’assemblée, rassemblement ». Homère s’en sert premièrement pour parler de l’assemblée des dieux ¹⁷³ ou d’un rassemblement de navires, mais il emploie également ce terme pour une « assemblée des jeux » d’où « la lutte, le combat, le procès » ¹⁷⁴.

Les deux traductions latines présentent la même solution *adjutor* « assistant », nom d’agent dérivé à partir du verbe perfectif à valeur intensive *adjuvo* ¹⁷⁵, issu lui-même du verbe simple *juvo* dont le sens premier est « faire plaisir à », d’où « aider » ¹⁷⁶. D’ailleurs Érasme augmente l’expression avec un complément du nom *certaminis*. Dérivé du verbe itératif à valeur intensive *certo* qui signifie dans le droit « chercher à obtenir une décision, débattre », puis de manière plus générale « rivaliser, combattre », le terme *certamen* « débat, lutte au sujet de quelque chose » rapproche encore plus l’expression latine du mot grec ¹⁷⁷. Par ce complément du nom, Érasme précise que cette assistance prend place dans une lutte ou un débat, ce que nous retrouvons dans le mot grec.

Μετάστασις

Durant la Grèce antique, la mort était perçue comme le passage d’une vie à une autre. De nos jours, cette vision persiste comme nous le montre l’emploi du mot *trépasser* qui signifie littéralement « passer au-delà ». Le mot dont se sert Lucien pour rendre cette notion est μετάστασις, qui désigne un « changement de place », une « migration », et en particulier le passage de la vie à la mort ¹⁷⁸. Érasme emploie *demigrasse*, infinitif du verbe *demigro* « déloger, se transporter ailleurs », alors que Gesner écrit *transitus* « le passage ».

Lucien p. 122, § 15, 11-12 : οὐ γὰρ ἂν τὴν ἐξ αὐτοῦ **μετάστασιν** ὡς τι τῶν δεινῶν ἐδυσχέραιεν.

Érasme p. 397, 2-3 : Neque enim alioqui ceu rem acerbam grauiter ferret illum ex hac **demigrasse**.

Gesner p. 929, § 15 : alioquin enim ipsius inde **transitum** non tanquam malum quiddam graviter ferret.

¹⁷³ Entre autres HOM. *Il.* 7, 298.

¹⁷⁴ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 17.

¹⁷⁵ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 331.

¹⁷⁶ Pour ce sens, le dérivé *adjuvo* a tendance à le remplacer. Cf. A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 331.

¹⁷⁷ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 116.

¹⁷⁸ Par exemple : POL. *Hist.* XXX, 2, 5 ; POL. *Hist.* XXXVII, 3, 9 ; PLAT. *Tim.* 82a ; PLAT. *Leg.* 877a.

Μετάστασις est formé à partir de l'abstrait verbal στάσις qui désigne « le fait de se tenir debout », de là la « place où l'on se tient ». Il existe également un sens courant de « sédition, opposition », fondé sur l'idée de « se dresser contre »¹⁷⁹. Le préfixe μετα- indique le changement d'état¹⁸⁰. Nous retrouvons le même rapport dans μεθίστημι « déplacer, changer » et ἴστημι « dresser, placer ».

Érasme préfère une expression plus concrète et a recourt à la forme verbale *demigrare*, « changer de séjour », « s'établir ailleurs, déménager » provenant de *migrare* « changer de résidence, sortir »¹⁸¹; le verbe *migrare* s'utilise également pour le passage dans l'au-delà, tout comme son composé¹⁸². Notons que l'idée de « changement » exprimée en grec par le préfixe μετα- est ici incluse dans la racine verbale elle-même.

Gesner a opté pour un rendu plus littéral : *transitus* « passage » est un nom abstrait formé sur *transire* que l'on décompose en *trans-*, préverbe qui indique le franchissement, et le verbe *ire* « aller ».

Κάθοδος

Lorsque Lucien veut parler de l'entrée des enfers, il utilise le mot κάθοδος « descente, chemin qui descend », composé construit sur la base substantivale ὁδός. Érasme et Gesner traduisent cela par le même mot *descensus*, « action de descendre, descente, chemin qui descend » :

Lucien p. 114, § 4, 1-3 : Πρὸς δὲ αὐτῇ τῇ καθόδῳ καὶ πύλῃ οὕσῃ ἀδαμαντίνη ἀδελφιδοῦς τοῦ βασιλέως Αἰακὸς ἔστηκε...

Érasme p. 395, 23-24 : In ipso vero **descensu** portaque quae quidem est adamantina, Aeacus est, regis patruelis...

Gesner p. 924, § 4 : Ad ipsum porro **descensum** et portam, quae adamantina est, Aeacus est fratre regis genitus...

¹⁷⁹ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 471.

¹⁸⁰ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 689-690.

¹⁸¹ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 402.

¹⁸² *Demigrare* : CIC. *Tusc.* I, 74 ; *migrare* : (*in caelum*) ; CIC. *Tusc.* I, 82, (*ex vita*) CIC. *Rep.* VI, 9, (*de vita*) CIC. *Fin.* I, 62.

Κάθοδος est un des nombreux composés formés à partir du mot ὁδός « chemin, voie » au moyen de préfixes indiquant le mouvement. En l'occurrence, la base ὁδός est ici déterminée par l'adverbe-préposition κατά, signifiant « vers le bas »¹⁸³.

L'équivalent latin *descensus* est un nom verbal tiré de *descendere*, où l'on reconnaît le préfixe *de-* qui exprime, comme κατά, l'idée d'un mouvement du haut vers le bas. Les deux traducteurs ont préféré *descensus* (thème en *-tu-*) à *descensio* (thème en *-tio*).

Συμφορά

Dans le *De luctu*, Lucien procède à un renversement des valeurs. Ce que le père du défunt pense être un malheur se trouve en réalité être un bonheur pour le fils. Pour désigner ce supposé malheur, il utilise le mot συμφορά, qu'Érasme et Gesner traduisent pareillement par *calamitas* :

Lucien p. 126, § 20, 4-7 : ἀλλ' ὅμως οἱ μάταιοι καὶ βοᾶσι καὶ μεταστειλόμενοι τινα θρήνων σοφιστὴν πολλὰς συνειλοχότα παλαιὰς συμφορὰς τούτῳ συναγωνιστῆ ...

Érasme p. 398, 2-4 : Attamen vecordes isti vociferantur et accersito quopiam lamentorum artifice, qui multas antiquas **calamitates** in vnum congerat, ...

Gesner p. 932, § 20 : Sed tamen stolidi homines et vociferantur, et arcessito quodam lamentationum Sophista, qui veteres multas **calamitates** collegerit, ...

Συμφορά est formé sur l'abstrait verbal φορά « action de porter ; ce qui est porté », dont le sens est précisé ici par le préfixe ξυν-/συν- « ensemble »¹⁸⁴ ; le rapport est le même qu'entre le verbe simple φέρω et le composé συμφέρω. Le mot συμφορά signifie au départ « concours de circonstances, conjoncture », « événement, hasard », d'où en particulier : « événement malheureux, accident, malheur »¹⁸⁵.

Contrairement à συμφορά qui, de soi, revêt une signification neutre, la traduction choisie par Érasme et Gesner, *calamitas*, ne présente que la seule valeur négative, à savoir « calamité, fléau, désastre »¹⁸⁶. C'est un mot usuel et classique en latin, mais qui ne rappelle en rien la formation du grec συμφορά.

¹⁸³ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 504.

¹⁸⁴ Il existe une trentaine de composés en -φορά.

¹⁸⁵ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 1189-1190.

¹⁸⁶ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 85.

Dans un autre passage de Lucien, le mot συμφορά apparaît au génitif exclamatif. Érasme rend l'exclamation par l'accusatif *calamitatem*, alors que Gesner opte cette fois-ci pour *miseriam* « malheur ! » :

Lucien p. 124, § 17, 6-9 : οὐκ ἔρωσ σε ἀνιάσει οὐδὲ συνουσία διαστρέψει, οὐδὲ σπαθήσεις ἐπὶ τούτῳ δις ἢ τρίς τῆς ἡμέρας, ὦ τῆς συμφορᾶς.

Érasme p. 397, 19-20 : Non amor discruciat te, non auocabit coitus, neque huius rei causa bis aut ter quotidie perdes impensam. Heu **calamitatem** !

Gesner p. 930, § 17 : Non amor tibi facesset negotium, non coitus te atteret, neque insuper infercies te bis aut ter in die : o **miseriam** !

L'exclamation ὦ τῆς συμφορᾶς est employée pour exprimer une affliction¹⁸⁷. En latin, l'exclamation est logiquement rendue par l'accusatif exclamatif. Au plan lexical, Gesner a choisi le mot *miseria*, abstrait dérivé de l'adjectif *miser* ; ce nom a toujours une valeur négative et signifie « malheur, misère » et se dote d'un sens plus concret « d'infortunes » au pluriel¹⁸⁸.

Ὑπερβολή

Le nom ὑπερβολή est un composé déterminatif de « action de lancer », abstrait verbal de βάλλω « lancer » ; grâce au préfixe ὑπερ- « au-delà de, en dépassant », il obtient le sens de « action de passer au-dessus, de franchir, de dépasser », d'où finalement « excès, démesure »¹⁸⁹ ; ainsi, le rapport βολή : ὑπερβολή reproduit-il celui des verbes βάλλω : ὑπερβάλλω.

Dans notre texte de Lucien, nous retrouvons ce terme dans l'expression adverbiale καθ' ὑπερβολήν¹⁹⁰ qui a le sens de « au plus haut point, à l'excès »¹⁹¹. Aucun de nos traducteurs n'offre un pendant littéral de cette formule : Érasme utilise l'adverbe *diligentissime*, « avec grande attention, de manière très zélée », alors que Gesner choisit de traduire par une périphrase *ultra quam fas est*, « plus qu'il n'est permis ».

¹⁸⁷ Entre autres : EUR. *Hel.* 240 ; EUR. *Or.* 447.

¹⁸⁸ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 407.

¹⁸⁹ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 162 ; il existe par ailleurs une cinquantaine de composés basés sur ce nom d'action.

¹⁹⁰ Cette expression existe également avec la préposition εἰς.

¹⁹¹ BAILLY Anatole, *Dictionnaire grec-français*, éd. revue par SÉCHAN Louis et CHANTRAINE Pierre, Paris, Hachette, 2000, p. 2002.

Lucien p. 118-119, § 12, 8-11 : ὁ δ' εὐσχήμων καὶ καλὸς καὶ καθ' ὑπερβολὴν ἐστεφανωμένος ὑψηλὸς πρόκειται καὶ μετέωρος ὥσπερ εἰς πομπὴν κεκοσμημένος.

Érasme p. 396, 21-23 : Hic vero decorus ac formosus ac **diligentissime** coronatus, sublimis propositus est et excelsus, velut ad pompam adornatus.

Gesner p. 927, § 12 : ... at iste decorus et pulcher, et **ultra quam fas est** coronatus, sublimis jacet et elatus, ornatus quasi ad pompam.

En donnant *diligentissime*, Érasme choisit une traduction compacte de la formule grecque. L'adverbe latin *diligenter* provient, en dernière analyse, d'un verbe *legere* (parfait *lexi*) « se soucier, s'occuper attentivement » (distinct de *legere, legi* « recueillir, rassembler, choisir, lire »), qui a donné notamment les composés *diligere* « estimer, honorer, faire grand cas de ; (d'où très généralement) aimer » et son opposé *neglegere* « négliger, faire fi de ». Il est remarquable, en effet, que, par rapport à *diligere*, l'adverbe dérivé a gardé un sens plus ancien, à savoir « attentivement, scrupuleusement, de manière appliquée ». Or, même si Érasme a mis cette forme au superlatif, il nous semble qu'elle ne rend pas particulièrement bien la notion d'« excès » présente dans le substantif ὑπερβολή. D'autres adverbes latins comme *immoderate, immodice, nimium*, voire *supra modum* ou *praeter modum* étaient pourtant disponibles.

C'est pourquoi la périphrase *ultra quam fas est*, fournie par Gesner, nous paraît plus heureuse. *Ultra*, adverbe-préposition signifiant « au-delà », fait naturellement écho au préfixe ὑπερ-¹⁹² ; le second terme de la comparaison introduite par *quam* comporte l'expression impersonnelle *fas est* « il est permis », où l'indéclinable *fas* renvoie à « une permission ou un ordre divin » ou encore au « droit divin », par opposition à *ius*, « droit humain »¹⁹³ ; mais en tout état de cause, le mot *fas* a ici une valeur affaiblie et n'indique plus qu'une « norme morale » sans idée religieuse.

L'ensemble des mots analysés dans cette partie dédiée aux composés déterminatifs fait partie de la classe nominale ou adjectivale. Or, la majorité des composés de ce type, en grec comme en latin, sont en réalité les verbes préfixés. Cependant, ces derniers ne posent généralement pas de problème particulier pour les traducteurs et seraient trop nombreux pour être analysés en totalité dans ce mémoire. C'est pourquoi nous nous limitons à quelques cas remarquables, parmi lesquels nous insisterons plus spécialement sur les verbes qui présentent une double préfixation.

¹⁹² A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 744.

¹⁹³ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 217.

***Περιδειπνέω (dans le nom dérivé περιδειπνον)**

Dans le déroulement normal d'une cérémonie funéraire, survient à un moment donné le repas en l'honneur du mort, qui rassemble tous les proches. Lucien désigne ce banquet avec le mot περιδειπνον, « le repas funéraire ». Nos deux traducteurs ont été forcés de recourir à une amplification pour rester fidèles au texte grec. Sans doute n'existe-t-il pas d'équivalent strict dans la langue latine. Érasme propose *exequialis coena* littéralement « un dîner de funérailles » et Gesner *parentales epulae* « repas qui concerne les parents morts ».

Lucien p. 128, § 24, 1-3 : Ἐπὶ πᾶσι τούτοις τὸ περιδειπνον, καὶ πάρεσιν οἱ προσήκοντες καὶ τοὺς γονέας παραμυθοῦνται τοῦ τετελευτηκότος καὶ πείθουσι γεύσασθαι...

Érasme p. 398, 15-17 : Post haec omnia superest **exequialis coena**. Iamque adsunt necessarii, vt defuncti parentes consolentur, suadentque vti cibum capiant...

Gesner p. 933, § 24 : Post haec omnia sunt **parentales epulae** : Adsunt cognati, et parentes consolantur defuncti, et gustare illos cogunt...

Περιδειπνον ne peut pas avoir été formé directement sur le nom δεῖπνον¹⁹⁴, car l'ajout du préfixe περι- à valeur intensive que l'on serait tenté d'admettre (et qui donnerait dès lors un sens comme « repas par excellence » ou « repas qui achève tout ») est seulement attestée pour la formation d'adjectifs élatifs (par ex. περίπικρος, « très amer », formé sur πικρός, « amer, piquant »). Il semble préférable dès lors d'accorder à περι- sa valeur locale habituelle¹⁹⁵ et de considérer περιδειπνον comme un dérivé postverbal fait sur *περιδειπνέω, formé exactement comme σύνδειπνον « repas en commun » à partir de συνδειπνέω, « partager un repas » ; le sens premier de *περιδειπνέω aurait donc été « prendre un repas autour (du défunt) ». Il faut cependant observer qu'un verbe περιδειπνέω est effectivement attesté à une date tardive, mais seulement avec le sens de « donner/assister à un repas funéraire »¹⁹⁶ et qui n'est donc pas à l'origine de notre substantif περιδειπνον.

Les deux traducteurs se sont abstenus, à juste titre, de donner une traduction littérale du préfixe περι-. La traduction d'Érasme part du nom *coena (cena)* « le dîner » ou « le souper » qui est la traduction appropriée pour le simple δεῖπνον, amplifié par l'épithète *exsequialis (exequialis)*.

¹⁹⁴ Contrairement à ce qui propose P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 258.

¹⁹⁵ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 886.

¹⁹⁶ ARTEM. 4, 81 ; SPT. 3, 35, 3.

Cet adjectif, formé sur *exsequiae*, « obsèques, funérailles », est excessivement rare ¹⁹⁷, mais il existe aussi un neutre pluriel *exsequialia*, « cérémonie funèbre ».

Gesner a également recours à une tournure amplifiée mais qui, cette fois, se fonde sur le nom *epulae*, qui est plus spécifique que *cena*. En effet, ce terme peut être utilisé dans un contexte rituel pour désigner « un repas de sacrifice » ou « un festin d'ordre religieux », d'où souvent le sens de « repas de funérailles » ¹⁹⁸. Le mot est aussi passé dans la langue commune en prenant le sens général de « repas, festin » ¹⁹⁹. *Epulae* est déterminé par l'adjectif *parentalis*, d'emploi très rare ²⁰⁰, signifiant « relatifs aux funérailles », « funèbre » ²⁰¹ ; ce sens particulier est manifestement lié au verbe *parentare*, « faire un sacrifice en l'honneur d'un mort », « rendre les derniers devoirs » ²⁰². Le neutre pluriel *parentalia* indique une « fête annuelle en l'honneur des morts ».

Συλλέγω

Le chanteur de thrènes convoqué par le père lors des funérailles doit produire un recueil des « malheurs anciens », destinés à nourrir ses lamentations lors de la cérémonie funèbre. Cette collecte de faits est exprimée par le verbe συλλέγω « rassembler ». Alors que Gesner se satisfait de l'exact équivalent latin *colligere*, la traduction d'Érasme apparaît plus sophistiquée puisqu'elle ajoute au verbe *congerere* l'expression *in unum*, « ensemble ». L'un et l'autre rendent le participe grec par une relative qualificative au subjonctif.

Lucien p. 126, § 20, 4-6 : καὶ μεταστειλάμενοί τινα θρήνων σοφιστὴν πολλὰς συνειλοχότα παλαιὰς συμφορὰς

Érasme p. 398, 2-3 : accersito quopiam lamentorum artifice, qui multas antiquas calamitates in vnum congerat

Gesner p. 932, § 20 : arcessito quodam lamentationum Sophista, qui veteres multas calamitates collegerit

¹⁹⁷ OV. *M.* 4, 430 ; STAT. *Th.* 7, 90 ; STAT. *Th.* 11, 610 ; PRUD. *Perist.* 14, 51.

¹⁹⁸ CIC. *Vat.* 3.

¹⁹⁹ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 199.

²⁰⁰ OV. *F.* 2, 548 ; OV. *M.* XIII, 619 ; OV. *Tr.* IV, 10, 87 ; CIC. *Phil.* 1, 13 ; CIC. *Scaur.* 11 ; PETR. *Sat.* 78, 4.

²⁰¹ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 482.

²⁰² Ce verbe est une formation « délocutive », telle que définie par BENVÉNISTE Émile, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard 1966, p. 276-285 ; il signifiait au départ « invoquer les parentes » dans le cadre d'un rite funéraire.

Le verbe simple λέγω a le sens originel de « rassembler, cueillir, choisir », puis « dire ». Le premier sens est nettement visible dans les composés à préfixe, tels que συλλέγω « rassembler »²⁰³, où le préfixe συν- insiste sur l'association, l'union²⁰⁴ et confère ainsi au verbe une valeur plus intensive.

Érasme semble avoir bien cerné les nuances du texte grec. S'il choisit un verbe proche de l'original, à savoir *congerere*, il cherche à renforcer l'idée de la « réunion » en ajoutant l'expression adverbiale *in unum* « en un seul lieu », d'où « ensemble » ; cette insistance prend tout son sens, si on considère la nature de l'objet direct *πολλὰς ... συμφορὰς (multas ... calamitates)* : pour mettre ensemble un « grand nombre » de faits, il faut toute l'habileté technique d'un *artifex* (d'où le présent *congerat*, « qui puisse rassembler », face au parfait du verbe grec). Notons par ailleurs, que l'expression *in unum congerere* n'est pas si rare²⁰⁵.

Gesner a pour sa part traduit le grec συλλέγω par un verbe en tout point équivalent : préfixe *cum-/con-* de même fonction, et base verbale même racine étymologique **leg-* ; contrairement à Érasme, il n'ajoute pas de locution adverbiale et met son verbe au parfait (*qui collegerit = συνειλοχότα*).

Συνδιαπράττω

Dans sa description des enfers, Lucien dresse une liste des divinités qui y demeurent et qui y exercent une charge, après Pluton et Perséphone. Pour désigner la manière dont elles s'acquittent de leur autorité, Lucien se sert du verbe συνδιαπράττω « exercer une charge de concert (avec quelqu'un) ». Érasme traduit par *in administrando principatu adiuuant*, « dans l'exercice (du pouvoir) ils apportent leur aide » alors que Gesner dit : *imperium una exercent* « exercent le pouvoir ensemble ».

Lucien p. 116, § 6, 3-4 : ὑπηρετοῦσι δ' αὐτοῖς καὶ τὴν ἀρχὴν συνδιαπράττουσιν ὄχλος πολὺς

Érasme p. 395, 34-35 : Sed inseruiunt his et in administrando principatu adiuuant ingens turba

Gesner p. 925, § 6 : ministrant vero illis, et imperium una exercent, turba multa

²⁰³ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 625.

²⁰⁴ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 768.

²⁰⁵ CIC. *Tusc.* 5, 40 ; COL. 2, 10 ; COL. 2, 14 ; LIV. 27, 2 ; LUC. 8, 788 ; OV. *M.* 8, 111 ; PLIN. *Nat. Hist.* 11, 25 ; SEN. *Ben.* 3, 32 ; SEN. *Ep.* 31 ; SEN. *Ep.* 76 ; SEN. *Ep.* 94 ; SEN. *Nat.* 6, 20 ; SEN. *Nat.* 7, 9 ; SEN. *Thy.* 43 ; QUINT. 9, 3.

Συνδιαπράττω est un verbe très rare que nous ne retrouvons que chez quelques auteurs seulement²⁰⁶, dont quatre fois chez Lucien²⁰⁷. Διαπράττω est bien plus courant et signifie « accomplir jusqu’au bout », d’où aussi « achever, réaliser »²⁰⁸ et, avec un complément comme ἀρχήν, « exercer, s’acquitter de ». Observons que δια- est accolé à la base lexicale πράττω pour indiquer l’accomplissement du procès (fonction perfectivante)²⁰⁹, alors que le préfixe συν- ajoute l’idée d’accompagnement ou d’association²¹⁰ : la fonction de ces divinités dans l’Hadès est donc de participer au pouvoir de Pluton et de Perséphone.

Érasme, en traduisant *in administrando ... adiuvant* procède à une sorte d’inversion de la hiérarchie initiale : le préfixe συν- du composé grec est devenu un élément lexical à part entière (*adiuvant*) et occupe la position de prédicat ; quant à l’idée contenue dans le verbe διαπράττω, elle est exprimée par le complément prépositionnel *in administrando (imperio)*, syntaxiquement subordonné. La traduction d’Érasme rend donc bien compte de chaque élément significatif de l’original grec.

Dans la traduction de Gesner, nous remarquons facilement qu’*una* répond au préfixe grec συν-, puisqu’il s’agit d’un adverbe d’association signifiant « ensemble, en même temps » ; pour ce qui est du verbe *exercere*, qui signifie « poursuivre, ne pas laisser en repos », puis par affaiblissement sémantique « travailler » et « pratiquer, exercer »²¹¹, il correspond parfaitement à son modèle διαπράττω.

Συμπεριφέρω

Les impies subissent dans l’Hadès des supplices proportionnés aux mauvaises actions perpétrées de leur vivant. Lucien cite plusieurs de ces tourments, dont celui de la roue, instrument de torture très répandu dans l’Antiquité qui consistait à attacher le supplicé au rayon d’une roue que l’on faisait tourner jusqu’à obtenir un aveu ou la mort de la victime²¹². Pour désigner ce mouvement de rotation, Lucien se sert du verbe composé συμπεριφέρω, au passif « se mouvoir ensemble autour/avec quelque chose » ; Érasme et Gesner traduisent tous deux par *circumagi* « faire le tour, faire tourner ».

²⁰⁶ ISOCR. *Pan.* 38 ; XÉN. *An.* IV, 8, 24.

²⁰⁷ LUC. *D. deor.* 4, 1 ; LUC. *Bis acc.* 2 ; LUC. *M. cond.* 12 ; et ici (LUC. *Luct.* 6).

²⁰⁸ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 934.

²⁰⁹ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 276.

²¹⁰ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 768.

²¹¹ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 205.

²¹² CANCIK Hubert & SCHNEIDER Helmuth, *Brill’s New Pauly. Encyclopedia of the Ancient World : Classical Tradition.*, Leiden, Brill, 2002- 2010, t. 14, p. 794-795.

Lucien p. 116, § 8, 5-6 : ἔνθα δὴ τί κακῶν οὐ πάσχουσι ... καὶ τροχῷ συμπεριφερόμενοι

Érasme p. 396, 2 : Quo quidem in loco, quid tandem mali non patiuntur ... rota circumacti

Gesner p. 925, § 8 : Ibi vero quid non malorum patiuntur ? ... a rota circumacti

Φέρω est un verbe extrêmement présent dans les textes grecs à toutes les époques et nous le retrouvons dans un nombre très élevé de composés. Il existe de multiples formes avec préverbes : une vingtaine de composés avec un seul préverbe (ἀνα-, ἀντι-, ἀπο-, etc.), une cinquantaine avec deux préverbes (ἀν-απο-, ἀντ-ανα-, etc.) et même certains avec trois préverbes (προσ-επ-εισ- et συν-επ-εισ-) ²¹³. Le verbe de base a le sens de « porter, supporter » et, avec le préfixe περι-, le verbe acquiert de nombreux sens comme « porter autour, faire circuler », au passif « être porté tout autour ; accomplir sa révolution [en parlant d'astres] », etc. ²¹⁴ À partir du sens général contenu dans περιφέρωμαι, l'addition du préfixe συν- exprime l'association, en l'occurrence ici le fait d'« accomplir un mouvement circulaire en étant attaché à une roue » (dans d'autres contextes, le même verbe peut signifier « accompagner quelqu'un partout, ne pas lâcher quelqu'un », se disant par exemple de clients qui ne cessent de suivre leur patron). Ce verbe à double préfixation est plutôt fréquent, mais présente des sens assez divers ; notons en tout cas qu'il est rarement employé pour parler du supplice de la roue : on ne le retrouve que quelques fois en lien avec le nom τροχός chez des auteurs tardifs ²¹⁵. De manière générale, d'autres verbes sont préférés pour décrire ce supplice : στρεβλόω « tordre » (que Lucien utilise plus haut dans la même phrase), ἔλκω « tirer », προσηλόω « fixer avec des clous », ἐνδέω « attacher », προσδέω « attacher » ou ἀναβιβάζω « faire monter » ; et ceux-ci sont plus courants que συμπεριφέρωμαι qu'utilise Lucien ici ²¹⁶.

Pour rendre ce verbe, nos deux traducteurs recourent au passif de *circumagere*, dont le préfixe rend fidèlement le sens de περι- (d'où *circumagi*, « être conduit autour ; se porter autour, faire le tour », mais aussi « se retourner, faire demi-tour »). Il est notable que *circumagi* se dit en particulier, en astronomie ou dans le compte du temps, pour l'accomplissement d'une révolution. Pas plus que le verbe grec qu'il traduit, *circumago* n'est pas spécifique pour le

²¹³ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 1189.

²¹⁴ Ce sens semble lié à la sensation de tournis, due au mouvement circulaire exprimé par le préfixe. Le dictionnaire Liddell-Scott, p. 1392, propose ainsi la traduction « donner le vertige, étourdir » (« make dizzy, turn mad »).

²¹⁵ AÉT. *Iatr.* VI, 7 ; MAXIMOS *The Confessor Scholia in Ecclesiasten* 12, 77 ; LUC. *Luct.* 8.

²¹⁶ Dans d'autres de ses textes, Lucien décrit le supplice avec, par exemple, le verbe στρεβλόω : LUC. *Tox.* 28 ; LUC. *Nec.* 14.

supplice de la roue ; l'expression *in rotam escendere* « monter sur la roue » semble plus courante ²¹⁷. Par contre, ni Érasme ni Gesner n'ont traduit le préverbe συν-.

Ἐπικατασφάττω

Les sacrifices d'animaux étaient courants lors de la mort d'un proche. Le verbe ἐπικατασφάττω (ou ἐπικατασφάζω) désigne le fait « d'égorger ou d'immoler » un être (ou une chose) sur la tombe d'un mort. Les deux traducteurs latins ont eu recours à une amplification : *in funere mactare* (Érasme) et *jugulare in funere* (Gesner).

Lucien p. 120, § 14, 5-7 : οἱ δὲ καὶ οἰνοχόους ἐπικατέσφαζαν καὶ ἐσθῆτα καὶ τὸν ἄλλον κόσμον συγκατέφλεξαν ἢ συγκατόρυξαν

Érasme p. 396, 34-36 : rursum alii qui pincernas etiam in funere mactarunt qui vestem reliquumque mundum pariter in rogam iniectum exusserunt, aut vna cum cadauere sepelierunt

Gesner p. 928, § 14 : alii vero etiam pocillatores jugularunt in funere, vestemque et alium mundum una combusserunt, defoderuntve

Ἐπικατασφάττω provient en dernière analyse du verbe simple σφάζω (ou σφάττω) qui signifie « égorger » (notamment chez Homère) ²¹⁸ et concerne uniquement le bétail, en particulier dans le cadre de sacrifices ; ensuite, il sera également utilisé dans le contexte de victimes humaines, telles qu'Iphigénie ²¹⁹, par exemple, ou toute autre personne égorgée ²²⁰. Muni du préverbe κατα-, le verbe devient perfectif (marquant l'achèvement du procès). Quant au préfixe ἐπι-, il a une valeur directive et implique que l'égorgement ou l'immolation se fait « sur » la tombe ou « en l'honneur » des morts ²²¹. Le verbe ἐπικατασφάττω est tout à fait rare ; il semble avoir été choisi par Lucien à cause de sa force intensive, d'autant plus qu'il prépare la séquence συγκατέφλεξαν ἢ συγκατόρυξαν dont il sera question ci-dessous.

Les traductions d'Érasme et de Gesner ont en commun l'ajout du complément circonstanciel *in funere* « pour les funérailles », qui est un moyen judicieux d'exprimer la fonction sémantique du préfixe ἐπι- du composé grec.

²¹⁷ CIC. *Tusc.* 5, 24 ; SEN. *Ep.* 70, 23.

²¹⁸ Par exemple HOM. *Il.* 9, 467 ou HOM. *Od.* 1, 92.

²¹⁹ Par exemple ESCHL. *Ag.* 1433 ou PD. *P.* 11, 23.

²²⁰ Par exemple XÉN. *Cyr.* 8, 3, 24.

²²¹ Pour cette famille lexicale, cf. P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 1073.

Cependant, les deux traducteurs s'écartent l'un de l'autre par le choix du verbe de base. Érasme a opté pour *mactare* « honorer [les dieux ou quelqu'un] ; sacrifier, immoler », d'où « mettre à mort ». Ce verbe dénomiatif est à rattacher à *mactus* « honoré », un adjectif ancien du langage religieux (d'origine obscure), qui s'emploie dans la prière et accompagne une offrande ou un sacrifice ²²².

Contrairement à Érasme qui par son choix insiste sur l'aspect religieux ou rituel, Gesner veut exprimer davantage l'action sanglante : en effet, le verbe *iugulare* « couper la gorge, égorger » provient du nom *jugulum* « gorge » ²²³, qu'on trouve également dans les locutions *jugulum perfodere*, « couper la gorge, égorger » ou *jugulum dare*, « tendre la gorge ».

Συγκαταφλέγω et συγκατορύσσω

En plus des êtres vivants à sacrifier et à enfouir avec le défunt ou à brûler, Lucien parle aussi d'offrandes de vêtements et d'objets. Pour désigner ces deux actions rituelles, Lucien utilise les verbes *συγκαταφλέγω* « brûler ensemble » et *συγκατορύσσω* « enfouir ensemble ». Érasme traduit le premier par *pariter ... exurere* et le second par *una ... sepelire*, tandis que Gesner écrit *una comburere* et *defodere*. Nous nous permettons d'unir l'analyse de ces deux composés en une seule entrée, puisque les deux cas sont très proches par leur juxtaposition dans le texte et par les préverbes accumulés (*συν-* et *κατα-*). La séquence de deux verbes formés semblablement avec *συγκατα-* n'est pas le fruit du hasard : par cette répétition expressive, Lucien veut donner une image emphatique des deux actions funéraires.

Lucien p. 120, § 14, 5-7 : οἱ δὲ καὶ οἰνοχόους ἐπικατέσφαζαν καὶ ἐσθῆτα καὶ τὸν ἄλλον κόσμον συγκατέφλεξαν ἢ συγκατόρυζαν

Érasme p. 396, 34-36 : rursum alii qui pincernas etiam in funere mactarunt qui vestem reliquumque mundum pariter in rogum iniectum exusserunt, aut vna cum cadauere sepelierunt

Gesner p. 928, § 14 : alii vero etiam pocillatores jugularunt in funere, vestemque et alium mundum una combusserunt, defoderuntve

Il existe de nombreux composés de *φλέγω* « allumer, enflammer » dont plusieurs avec deux préverbes : *προσ-ανα-φλέγω*, *ὕπ-ανα-φλέγω*, etc. Le verbe simple, ainsi que ses composés, est poétique et rare en prose classique. Dans le cas qui nous intéresse, nous retrouvons le verbe

²²² A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 376.

²²³ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 326-327.

συγκαταφλέγω « brûler avec » non seulement chez Lucien ²²⁴, mais également chez Plutarque ²²⁵ et quelques auteurs secondaires ²²⁶, ainsi que dans une inscription du I^{er} siècle av. J.-C. ²²⁷. Le préverbe συν- marque nettement l'association, dans la mesure où les offrandes sont brûlées ensemble avec le défunt et l'accompagneront chez Hadès pour lui être utile là-bas. Quant au préfixe κατα-, il a clairement une valeur « perfective », c'est-à-dire qu'il marque l'achèvement de l'action (« brûler complètement »).

La traduction d'Érasme est centrée sur le verbe *exuro* « brûler », où le préfixe *ex-* apporte lui aussi l'idée d'achèvement (il en va de même pour les autres composés, tels que *adurere* ou *perurere*, où le sens local du préfixe s'est affaibli) ²²⁸. Pour rendre le préfixe συν-, Érasme a utilisé l'adverbe *pariter* « ensemble, en même temps », adverbe qui exprime l'accompagnement ²²⁹ ; mais il faut noter que l'humaniste a fait porter cet adverbe sur l'apposition *in rogam iniectum* « jeté sur le bûcher », qui se rapporte aux mots *vestem reliquumque mundum*. Or il s'agit là d'une précision absente dans l'original grec.

La traduction de Gesner est semblable à celle d'Érasme : *comburo* est un synonyme d'*exuro*, où le préfixe a également une fonction « perfectivante » (le *b* inséré entre *com-* et *-urere* provient analogiquement de *am-burere*, mécoupure de *amb-urere*) ²³⁰ ; l'emploi de l'adverbe *una* « ensemble » vise évidemment à correspondre au préfixe συν- du grec. La divergence la plus notable entre les deux traductions est la présence, chez Érasme, de l'addition *in rogam iniectum*.

Le second cas est très proche du précédent :

Lucien p. 120, § 14, 5-7 : οἱ δὲ καὶ οἰνοχόους ἐπικατέσφαξαν καὶ ἐσθῆτα καὶ τὸν ἄλλον κόσμον συγκατέφλεξαν ἢ **συγκατόρουξαν**

Érasme p. 396, 34-36 : rursum alii qui pincernas etiam in funere mactarunt qui vestem reliquumque mundum pariter in rogam iniectum exusserunt, aut **yna cum cadauere sepelierunt**

Gesner p. 928, § 14 : alii vero etiam pocillatores jugularunt in funere, vestemque et alium mundum una combusserunt **defoderuntve**

²²⁴ LUC. *Nigr.* 30 ; LUC. *Luct.* 14.

²²⁵ PLUT. *M.* 499c.

²²⁶ DH 14, 2 ; CHRYSIPP. 75 ; POSID. frg. 247, 146 ; POSID. frg. 36, 172.

²²⁷ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 1208.

²²⁸ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 755.

²²⁹ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 481.

²³⁰ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 755.

Les deux préfixes dans le verbe plutôt rare ²³¹ συγκατορύσσω « enfouir ensemble » apportent à première vue les mêmes modifications sémantiques et grammaticales au verbe simple ὀρύσσω que l'exemple précédent. Le préfixe συν- marque en tout cas l'accompagnement ; mais il nous semble, dans le cas présent, que l'élément perfectivant κατα- a gardé sa valeur locale, indiquant en l'occurrence le mouvement vers le bas, ce que montre sa traduction « enfouir, enterrer, enfoncer » par rapport à ὀρύσσω « creuser, fouiller ». Notons que le sens de ce dernier verbe est plus générique que celui de θάπτω, verbe qui s'est spécialisé dans un emploi funéraire ²³². Dans sa traduction, Érasme n'a pas tenu à maintenir le parallélisme formel de la séquence συγκατ-έφλεξαν ἢ συγκατ-ώρυξαν ; pour la base verbale, il a opté pour le simple *sepelire* (de sens nettement plus précis que κατορύσσω), alors que l'idée d'accompagnement est ici exprimée par l'adverbe *una* ; mais cette fois-ci encore, l'humaniste place, sous la dépendance de cet adverbe, une formule absente du texte grec, à savoir *cum cadauere* ; cette augmentation vient ainsi rééquilibrer ainsi les deux membres de la phrase.

Quant à lui, la traduction de Gesner *una combusserunt defoderuntve* à la fois le parallélisme du texte grec original et son allure compacte ; elle présente aussi un verbe morphologiquement plus proche de κατορύσσω, à savoir *confodio*, verbe préfixé signifiant « bêcher », « creuser, fouiller » (à côté de « percer de coups »), d'aspect perfectif ²³³.

Συμπάριμι

Dans le monde infernal, on rencontre de nombreuses divinités qui aident Pluton et Perséphone dans son gouvernement. Parmi ces intendants, nous retrouvons les Érinyes, les Peines, les Peurs ainsi qu'Hermès, à propos duquel Lucien précise qu'il n'est pas présent continuellement. Le satiriste grec emploie le participe à double suffixe (οὐκ ἀεὶ) συμπαρών, ce qu'Érasme traduit par *is (non ... perpetuo) adest* et Gesner par *(non semper) praesens* :

Lucien p. 116, § 6, 5- 6 : καὶ ὁ Ἑρμῆς, οὗτος μὲν γε οὐκ ἀεὶ **συμπαρών**.

Érasme p. 395, 35-36 : ac Mercurius, quanquam is sane non **adest** perpetuo.

Gesner p. 925, § 6 : et Mercurius : hic quidem non semper **praesens**.

²³¹ DH 4, 9 ; DS 22, 12 ; ES. 253, 3 ; LUC. *Luct.* 14 ; LUC. *Nigr.* 30 ; MÉN. *Dys.* 814 ; PLUT. *Lys.* 30, 4 ; PLUT. *Agges.* 20, 3 ; PLUT. *M.* 212d ; PLUT. *M.* 230a ; PLUT. *M.* 1113 ; PLUT. *Adversus Colotem* 113e ; SATYR. (ATH. 249a) ; STR. 11, 4.

²³² P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 829.

²³³ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 243.

Dans la langue grecque, il existe un grand nombre de verbes composés construits à partir du verbe εἶμι « être », notamment avec le préfixe παρα-, qui produit le sens « être auprès de, être là, être présent » et de là aussi « assister, prêter secours »²³⁴. Comme pour les cas précédents, nous avons ici une composition en deux temps, dans la mesure où le préfixe συν- (avec une valeur d'association²³⁵) est venu s'ajouter au verbe déjà constitué πάρειμι. Le nouveau verbe συμπάρειμι signifie dès lors proprement « être présent avec [les autres] », voire « assister, être là pour aider [au même titre que les autres] » ; en recourant à ce verbe, d'ailleurs assez usuel dans la langue, Lucien montre bien qu'Hermès collabore avec d'autres dans le gouvernement des enfers.

La traduction d'Érasme est proche du modèle grec, en ce sens que le composé *adesse* « être auprès de, assister » correspond parfaitement à πάρειμι²³⁶, y compris dans le sens de « assister, coopérer, prendre part » ; cependant, la valeur comitative du second préfixe συν- n'est pas du tout présente dans sa version.

Il en va de même pour la solution offerte par Gesner (*non semper praesens*), dans laquelle la notion d'association est absente. Par ailleurs, l'adjectif *praesens* (qui s'est différencié de celui du verbe *praesum*, « être à la tête de »)²³⁷, convient bien au contexte : car *praesens esse* ne signifie pas seulement « être présent », mais aussi « être prêt, disposé à aider », « être disponible ».

Les deux traductions latines sont donc tout à fait classiques et attendues. Pourtant, aucun des deux traducteurs n'a réussi à rendre la valeur d'accompagnement du préfixe συν-.

²³⁴ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 856.

²³⁵ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 767-768.

²³⁶ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 665.

²³⁷ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 532.

2. La traduction des composés à rection verbale ou adjectivale

On appelle quelquefois « agentifs » les composés qui condensent un groupe constitué d'un verbe avec son régime ; or, d'un point de vue fonctionnel, ces formations sont proches des composés, plus rares, qui transposent un ensemble adjectif + régime. L'un et l'autre de ces composés servent en quelque sorte de prédicat auprès d'un sujet, à savoir le nom régent.

En grec, les formations de ce genre se laissent subdiviser en deux types : a) le type **régressif**, où le terme verbal apparaît en fin de composé (par ex. *κακο-ποιός*, « qui fait le mal, malfaisant », *ψυχο-πομπός*, « qui conduit les âmes (des morts) », etc.) et qui est de loin le plus fréquent dans la langue ; — b) le type **progressif**, qui présente en tête de composé, soit un terme verbal (par ex. *φερé-οικος*, « qui porte sa maison », *ἀρχέ-κακος*, « qui est à l'origine du mal », *φιλό-λογος*, « qui aime les discours », *τερψί-μβροτος*, « qui réjouit les mortels », comme le français *porte-manteau*), soit un terme adjectival (par ex. *ισό-θεος*, « qui est semblable à un dieu », « qui ressemble à un dieu »)²³⁸.

Dans ce qui suit, nous traiterons d'abord des composés progressifs (limités à deux occurrences), puis des composés régressifs, plus nombreux.

Composés progressifs (verbe/adjectif + régime)

Ῥαψωδός (dans le verbe dérivé ῥαψωδέω)

Le fils défunt conclut son discours en conseillant de laisser tranquilles les morts et de ne pas céder au dégoût de la vie en jeûnant. Cela rappelle à Lucien deux vers célèbres d'Homère à propos de la privation de nourriture comme signe de chagrin. Il exprime cette citation avec le verbe ῥαψωδέω, « réciter, chanter sur le mode épique », utilisé ici au passif par Lucien, et rapporté au sujet « vers homériques ». Nos traducteurs traduisent respectivement par *contexi*, « être assemblés, ajustés », voire « adaptés dans un texte plus vaste » (Érasme) et *in ore esse*, « être prononcés, récités » (Gesner) :

²³⁸ Sur ce type de composés, voir TRIBULATO Olga, *Ancient Greek Verb-Initial Compounds. Their Diachronic Development Within the Greek Compound System*, Berlin, De Gruyter, 2015, p. 112-113.

Lucien p. 128, § 24, 11-12 : τότε δὴ τότε **ῥαψωδοῦνται** πρὸς ἀπάντων δύο τοῦ Ὁμήρου
στίχοι

Érasme p. 398, 20-21 : Tum denique, tum ex omnibus **contexuntur** duo versus Homerici

Gesner p. 934, § 24 : Tunc sane, tunc **in** omnium **ore sunt** duo Homeri versus

Le verbe ῥαψωδέω est un dénomiatif du nom ῥαψωδός, littéralement « qui coud ou ajuste des chants », ce qui se dit des chanteurs itinérants qui allaient de ville en ville en récitant des poèmes épiques ; il s'agit d'un composé agentif du type τερψί-μβροτος, « qui réjouit les mortels », avec un premier terme ῥαψί- « celui qui coud » (de ῥάπτω) régissant le complément ᾠδή « chant »²³⁹.

La traduction d'Érasme par le verbe *contexere* est particulièrement intéressante : non seulement elle est fidèle au sens du premier terme grec ῥάπτω, mais surtout elle s'inscrit dans un emploi particulier du verbe, qu'on retrouve chez Cicéron²⁴⁰ lorsque celui-ci utilise l'expression *carmen contexere* pour signifier qu'il « entrelace ou enchaîne une citation », qu'il « cite des vers dans son propre discours », ce qui est très exactement le sens qui convient au passage de Lucien.

Par comparaison à la trouvaille lexicale d'Érasme, la traduction de Gesner paraît banale, qui dit simplement que les vers d'Homère étaient récités par tous ; l'expression latine se retrouve d'ailleurs aussi chez Cicéron (*in ore omnium cottidie versabatur*)²⁴¹.

Ἀξιόπιστος

Lucien emploie l'adjectif ἀξιόπιστος pour assurer, à propos des grands héros témoins de ce qui se passe dans les enfers, qu'ils sont « dignes de foi, dignes de confiance ». Aucun des deux traducteurs latins n'a rendu ce composé par un seul terme, mais ils recourent à une construction analytique *dignus* + complément, soit : *dignique quibus habeatur fides* « qui méritent qu'on leur fasse confiance » (Érasme) et *digni fide* « dignes de foi » (Gesner).

Lucien p. 116, § 5, 8-9 : ... μάλα σεμνοὶ καὶ **ἀξιόπιστοι** μάρτυρες, ἐμοὶ δοκεῖν οὐ πίνοντες τῆς
πηγῆς

Érasme p. 395, 31-32 : ... testes admodum graues **dignique quibus habeatur fides**, qui mihi
non videntur e fonte illo bibisse

Gesner p. 924, § 5 : ... graves et **digni fide** testes, ut mihi videtur, qui de fonte illo non biberunt

²³⁹ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 969.

²⁴⁰ CIC. *Cael.* 18.

²⁴¹ CIC. *Amer.* 16.

L'adjectif ἀξιόπιστος semble à première vue être formé comme ἀξιάγαστος, ἀξιάκουστος, ἀξιακρόατος, ἀξιέραστος, ἀξιοβίωτος, ἀξιοθαύμαστος, ἀξιοκτήτος, ἀξιοσκεπτος, ἀξιοσπούδαστος, ἀξιοτέκμαρτος, ἀξιοφίλητος, etc., c'est-à-dire des composés formés sur la base d'un adjectif verbal en -τος, relevant d'un type qui devient productif à partir de Xénophon ²⁴² ; dans ce cas, ἀξιόπιστος serait construit sur πιστός « fiable » comme par exemple ἀξιοφίλητος « digne d'être aimé » sur φιλητός « aimable » et il constituerait un composé déterminatif.

Or dans son travail sur les composés grecs à rection adjectivale ²⁴³, O. Tribulato assimile notre adjectif ἀξιόπιστος (attesté à partir de Platon) au type des formations ἀξιόλογος « digne de mention ou de mémoire », ἀξιώτιμος « digne d'honneur », qui représentent l'hypostase d'un groupe ἄξιος λόγου ou ἄξιος τιμῆς. Nous nous rangerons à son avis en considérant que ἀξιόπιστος constitue un composé progressif, avec comme second terme πίστις, nom d'action tiré du verbe πείθομαι et signifiant ici « foi (inspirée à d'autres), confiance (qu'on fait à autrui), crédit » ²⁴⁴ ; au besoin, on pourrait également admettre un second terme πιστόν (neutre), « garantie, confiance » ²⁴⁵.

Face à l'impossibilité d'une traduction de même nature morphologique, Érasme rend le composé grec par une construction un peu lourde, à savoir une subordonnée relative qualificative, complément de l'adjectif *dignus* ²⁴⁶. Bien entendu, les mots *dignus* et *fides* qu'il mobilise correspondent parfaitement au sens du modèle grec.

Tout en utilisant les mêmes vocables, Gesner propose une solution plus simple qu'Érasme, en faisant simplement dépendre *fides* « foi, confiance » comme complément de *dignus*.

Relevons pour terminer les traductions de l'adjectif ἄξιος ailleurs dans le texte de Lucien : la phrase d'ouverture ἄξιόν γε παρατηρεῖν (§1) est rendue par *operae pretium sane fuerit observare* (Érasme) et *operae pretium sane fuerit observare* (Gesner) ; pour le syntagme λύπης ἄξια (§ 1) on trouve la traduction *dolenda* (Érasme) à côté de *dolore digna* (Gesner).

²⁴² Cf. DEBRUNNER Albert, *Griechische Wortbildungslehre*, Heidelberg, Winter, 1917, p. 43.

²⁴³ TRIBULATO Olga, « Greek Compounds of the Type ἰσόθεος 'Equal to a God', ἀξιόλογος 'Worthy of Note', ἀπειρομάχας 'Ignorant of War', etc. », *Mnemosyne* 60, 2007, p. 535.

²⁴⁴ Pour toute la famille de πείθομαι « faire confiance », cf. P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 868-869.

²⁴⁵ Cf. pour ce terme P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 868.

²⁴⁶ Pour cette construction, fréquente en latin, cf. ERNOUT Alfred et THOMAS François, *Syntaxe latine*, 2^e éd. revue et corrigée, Paris, Klincksieck, 1953, p. 341.

Composés régressifs (régime + verbe)

Μυθοποιός

L'adjectif grec μυθοποιός qui signifie « qui imagine des fables, des fictions » a été substantivé par Lucien pour désigner des auteurs de récits fabuleux et inventés, tels qu'Homère ou Hésiode. Nos deux traducteurs latins ont rendu ce mot par l'expression *fabularum auctor*, « auteur de fables, de récits mythiques » :

Lucien p. 112, § 2, 1-4 : Ὁ μὲν δὴ πολλὸς ὄμιλος, οὗς ιδιώτας οἱ σοφοὶ καλοῦσιν, Ὀμήρω τε καὶ Ἡσιόδῳ καὶ τοῖς ἄλλοις **μυθοποιοῖς** περὶ τούτων πειθόμενοι καὶ νόμον θέμενοι τὴν ποίησιν αὐτῶν...

Érasme p. 395, 5-7 : Vulgi quidem hominum multitudo quos sapientes isti vocant idiotas, Homero, Hesiodo, reliquisque **fabularum auctoribus** super his fidem habentes et illorum poesim pro lege ducentes...

Gesner p. 923, § 2 : Vulgus igitur promiscuum, quos idiotas appellant docti, Homero atque Hesiodo, et **fabularum auctoribus** caeteris, fidem qui habeant, et legem sibi statuant illorum fictionem...

Le composé μυθοποιός a comme second terme un nom d'agent tiré du verbe ποιέω « faire, fabriquer »²⁴⁷ ; associé au terme régi μυθο-, il a vu sa signification devenir plus générale et l'ensemble peut se traduire comme « qui raconte des fables »²⁴⁸. Le premier élément μυθο- signifie au départ « une suite de paroles qui ont un sens, un propos, un discours »²⁴⁹ ; après Homère, le sens des mots de cette famille a évolué et désigne un récit plus fictif comme « une histoire, un mythe, une fable ». À travers ce mot, Lucien se moque des auteurs de récits fabuleux tels qu'Homère ou Hésiode, tout en sachant évidemment que ses propres écrits sont en réalité du même ordre. L'écrivain samosatois fait donc preuve d'une ironie presque avouée.

Face à ce composé, nos traducteurs latins ont opté pour l'expression analytique *fabularum auctor*, qui correspond exactement aux deux termes réunis en grec.

Le mot *fabula* est un dérivé du verbe *fari* « dire, parler ». Comme μῦθος, *fabula* désigne dans un premier temps un « sujet de conversation, récit », d'où en particulier un « récit dialogué,

²⁴⁷ Avec le temps -ποιός est devenu un « suffixoïde » (comparable au latin *-ficus*), cf I. BALLEs, *Nominale Wortbildung...*, p. 283 et 311.

²⁴⁸ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 922-923.

²⁴⁹ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 718-719.

pièce de théâtre », puis un « récit mensonger ou fictif »²⁵⁰. Quant à *auctor*, il s'agit d'un nom d'agent basé sur le verbe *augere* « faire croître, augmenter ; s'accroître ». L'*auctor* est donc « celui qui fait croître », puis « celui qui fonde, le fondateur » ou encore « l'auteur », mais également « l'instigateur, le conseiller »²⁵¹.

Tout comme le mot *μυθοποιός*, l'expression *auctor fabularum* est peu fréquente chez les auteurs antiques. Notons que Cicéron utilise une seule fois cette tournure pour opposer les philosophes et les poètes²⁵².

Παιδοποιός (dans le verbe dérivé παιδοποιέω)

Παιδοποιέω est un verbe construit sur *παιδοποιός* « qui engendre des enfants », bel exemple de composé agentif. Lucien recourt à ce verbe dans le discours qu'un père prononce pour son fils défunt, ce fils enlevé trop tôt, qui aura manqué tant de bonheurs, dont celui d'avoir des enfants et d'avoir ainsi assuré une descendance familiale. Érasme traduit le participe apposé *οὐ παιδοποιησάμενος* par une principale *non parasti liberos*, alors que Gesner, plus fidèle à l'organisation syntaxique du modèle grec, opte pour un ablatif absolu *non susceptis liberis* :

Lucien p. 120, § 13, 8-12 : Τέκνον ἥδιστον, οἴχη μοι καὶ τέθνηκας καὶ πρὸ ὄρας ἀνηπάσθης, μόνον ἐμὲ τὸν ἄθλιον καταλιπών, οὐ γαμήσας, οὐ **παιδοποιησάμενος**, οὐ στρατευσάμενος, οὐ γεωργήσας, οὐκ εἰς γῆρας ἐλθών.

Érasme p. 396, 28-30 : Fili iucundissime, peristi mihi, mortuus es, ante diem praereptus es, me super haec misero solo relicto. Non duxisti vxorem, non **parasti liberos**, non militasti, non coluisti agros, non ad senectam peruenisti ...

Gesner p. 928, § 13 : Fili dulcissime, sic ne abis mihi, et mortuus es, et ante maturam aetatem abreptus es, solo me relicto infelici, non uxore ducta, non **susceptis liberis**, non attigisti militiam, agrum non coluisti, non pervenisti ad senectutem !

²⁵⁰ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 245

²⁵¹ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p 56 Cf. sur la famille de *augere*, *auctor* BENVÉNISTE Émile, *Vocabulaire des institutions indo-européennes. Pouvoir, droit, religion*, t. II, Paris, Éd. de Minuit, 1969, p. 148-151.

²⁵² CIC. *Nat.* 333, 76 : *Poetarum ista sunt, nos autem pilosophi esse volumus, rerum auctores, non fabularum.* (texte tiré de CICÉRON, *De natura deorum, academica*, traduit par H. Rackham, Harvard University, Londres, 1961, p. 362.)

Le participe aoriste moyen παιδοποιησάμενος provient du verbe composé παιδοποιέω basé sur le nom παιδοποιός, formé comme μυθοποιός (cf. ci-dessus). Il existe de nombreux composés synthétiques en -ποιός, comme des noms de fabricants et d'artisans ²⁵³.

En latin, l'emploi de ce type de composé est moins fréquent. C'est pourquoi nos traducteurs latins ont dû recourir à des périphrases pour traduire ce verbe. Ils ont décidé de rendre le premier terme παιδο- par *liberi* « les enfants » ; ce nom désigne les enfants par rapport aux parents et a souvent une valeur juridique et technique ²⁵⁴ : dans ce contexte-ci où le père regrette que son fils n'ait pas vécu les grandes étapes qui jalonnent la vie, le choix de *liberi* n'a donc rien de surprenant. Cependant, les traductions d'Érasme et de Gesner se distinguent par le choix du verbe. Du point de vue stylistique, Érasme enchaîne les propositions principales et choisit, pour rendre le dernier prédicat, le verbe *parare*, qui signifie d'abord « fournir, préparer, procurer », mais de là également « produire, amener à l'existence, engendrer » ²⁵⁵. De fait, pour ce qui est de son étymologie, le verbe *parare* est un intensif-duratif de *parere* « enfanter » ²⁵⁶. Cependant, l'expression *liberos parere* (ou *liberos parare*) ne semble par courante, même si nous la retrouvons entre autres chez Varron ²⁵⁷.

Contrairement à celle d'Érasme, la traduction de Gesner *susceptis liberis* (ablatif absolu) garde l'expression participiale du modèle grec παιδοποιησάμενος. Le verbe *suscipio* signifie « prendre par-dessous, soulever en l'air », d'où « reconnaître » et « engendrer », puisqu'un enfant venant de naître devait être soulevé pour être reconnu et accepté par ses parents ²⁵⁸. La tournure *liberos suscipere* est plutôt courante et se retrouve à quelques endroits dans les textes de Cicéron ²⁵⁹.

Γεωργός (dans le verbe dérivé γεωργέω)

Un second regret du père pour son fils disparu est qu'il n'a pas pu contribuer à l'enrichissement de la maison par le travail de la terre. Lucien exprime cette notion grâce au verbe synthétique γεωργέω « travailler la terre, être cultivateur », que nos traducteurs latins ont rendu par une périphrase analytique, bien qu'il existe en latin un verbe *agricolari*, « cultiver la terre » (dérivé

²⁵³ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 923 et I. BALLEs, *Nominale Wortbildung...*, p. 283 et 311.

²⁵⁴ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 355.

²⁵⁵ GLARE P. G. W., *Oxford Latin Dictionary*, 2^e éd., Oxford, Clarendon, p. 1298.

²⁵⁶ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 484.

²⁵⁷ VARR. *Men.* 552.

²⁵⁸ GAFFIOT Félix, *Dictionnaire latin-français*, éd. revue et augmentée sous la dir. de FLOBERT Pierre, Paris, Hachette, 2000, p. 1527. Cf. à ce propos CAPOGROSSI COLOGNESI Luigi, « Tollere libros », dans les *Mélanges de l'école française de Rome* 102, 1990, p. 107-127.

²⁵⁹ CIC. *Dom.* 34 ; CIC. *Fam.* 5, 16 ; CIC. *Phil.* 3, 17 ; CIC. *Verr.* 3, 161 ;

du composé *agricola*), mais qui est rare et tardif ²⁶⁰. Érasme et Gesner recourent à une même expression, avec comme seules différences la place du nom du « champ » et son nombre (*coluisti agros* pour Érasme et *agrum coluisti* pour Gesner) :

Lucien p. 120, § 13, 8-12 : Τέκνον ἥδιστον, οἴχη μοι καὶ τέθνηκας καὶ πρὸ ὄρας ἀνηπάσθης, μόνον ἐμὲ τὸν ἄθλιον καταλιπὼν, οὐ γαμήσας, οὐ παιδοποιησάμενος, οὐ στρατευσάμενος, οὐ γεωργήσας, οὐκ εἰς γῆρας ἐλθὼν·

Érasme p. 396, 28-30 : Fili iucundissime, peristi mihi, mortuus es, ante diem praereptus es, me super haec misero solo relicto. Non duxisti vxorem, non parasti liberos, non militasti, non **coluisti agros**, non ad senectam peruenisti, ...

Gesner p. 928, § 13 : Fili dulcissime, sic ne abis mihi, et mortuus es, et ante maturam aetatem abreptus es, solo me relicto infelici, non uxore ducta, non susceptis liberis, non attigisti militiam, **agrum non coluisti**, non pervenisti ad senectutem !

Γεωργέω est un verbe tiré du composé agentif γεωργός, où l'on reconnaît le nom γῆ « terre » (d'origine obscure, comme son doublet γαῖα), qui désigne d'abord la « terre » par opposition au « ciel » ou à la « mer », puis le « pays, campagne » par opposition à la « ville » et dès lors aussi la « terre à labourer », le « champ » ²⁶¹ ; le terme verbal provient de la racine *φεργ- « travailler, faire un effort » ²⁶², qui a la particularité d'apparaître en cette position tantôt avec un vocalisme fléchi *φοργ-, tantôt avec un vocalisme plein *φεργ- ²⁶³. Dans le cas qui nous occupe, le composé γεωργός a eu comme forme primitive *γη-οργός (Fr. Bader) ²⁶⁴ plutôt que *γηο-εργός (E. Schwyzer) ²⁶⁵.

Nos traducteurs ont opté judicieusement pour les mots latins *ager* « champ » et *colere* « cultiver » qui se trouvent d'ailleurs réunis dans le vieux composé *agricola* ²⁶⁶.

²⁶⁰ Notamment chez les auteurs chrétiens : AUG. *Gen. litt.* 8, 8, 2 ; AUG. *Gen. litt.* 9, 16, 1 ; SALV. *Eccl.* 2, 46.

²⁶¹ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique* ..., p. 218-219.

²⁶² P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique* ..., p. 364-366.

²⁶³ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique* ..., p. 364-366.

²⁶⁴ BADER Françoise, *Les composés grecs du type de demiourgos*, Paris, Klincksieck, 1965, p. 156.

²⁶⁵ SCHWYZER Eduard, *Griechische Grammatik auf der Grundlage von Karl Brugmanns Griechischer Grammatik*, vol. I, München, Beck, p. 447.

²⁶⁶ Pour *ager*, cf. A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique* ..., p. 14 ; pour le verbe *colere*, cf. A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique* ..., p. 132.

Οἰνοχόος

Les sacrifices en l'honneur des morts sont chose courante durant l'Antiquité. Dans l'*Illiade* par exemple, les funérailles sont un moment important et le mort y reçoit de nombreux sacrifices qui lui permettent d'avoir le nécessaire dans les enfers. Parmi les êtres vivants sacrifiés pour accompagner le mort, Lucien cite, à côté des chevaux et des concubines, également les οἰνοχόοι, les « échansons ». Érasme traduit ce mot par *pincerna* et Gesner par *pocillator* ; ce sont là deux termes très typés en latin et presque étrangers à la langue usuelle, par lesquels d'ailleurs les traducteurs ne cherchent pas à rendre la littéralité du composé grec :

Lucien p. 120, § 14, 4-6 : πόσοι γὰρ καὶ ἵππους καὶ παλλακίδας, οἱ δὲ καὶ οἰνοχόους ἐπικατέσφαζαν ...

Érasme p. 396, 33-35 : Quot enim sunt qui equos ac concubinas, rursum alii qui **pincernas** etiam in funere mactarunt, ...

Gesner p. 928, § 14 : Quot enim etiam equos, et pellices, alii vero etiam **pocillatores** jugularunt in funere, ...

Οἰνοχόος est un composé agentif construit sur le nom οἶνος « le vin » et le verbe χέω « verser, répandre »²⁶⁷. Comme l'indique l'étymologie transparente, l'οἰνοχόος est celui qui « verse le vin » dans les coupes. Le mot, tout à fait courant, se retrouve déjà dans l'*Illiade*²⁶⁸ et l'*Odyssée*²⁶⁹, puis chez d'autres auteurs comme Xénophon²⁷⁰.

Érasme traduit ce terme par *pincerna* « l'échanson », mot vulgaire et tardif emprunté au grec πγκέρνης, lui-même composé de πίνω « boire » et κεράννυμι « mêler l'eau au vin, mélanger » et créé pour correspondre au terme hébreu *masech*²⁷¹.

Gesner emploie *pocillator*, hapax fourni par Apulée²⁷². Il s'agit d'un nom d'agent dérivé, de manière notable, non pas d'un verbe, mais d'une base nominale *pocillum* « petite coupe »²⁷³, lui-même diminutif de *poculum*, la « coupe »²⁷⁴.

²⁶⁷ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 1255.

²⁶⁸ HOM., *Il.* 2, 128.

²⁶⁹ HOM., *Od.* 18, 417.

²⁷⁰ XÉN. *Hell.* 7, 38.

²⁷¹ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 507-508.

²⁷² APUL. *M.* 6, 15 ; APUL. *M.* 6, 24 ; APUL. *M.* 10, 17.

²⁷³ CAT. *Agr.* 156

²⁷⁴ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 518 et p. 529. Pour la dérivation de *pocillum* > *pocillator*, cf. SERBAT Guy, « Les dérivés latins non déverbaux en -tor / -trix », dans *Opera disiecta. Travaux de linguistique générale, de langue et littérature latines*, Louvain-Paris, Peeters, 2001, p 518.

Τραγωδός (dans le verbe dérivé τραγωδέω)

Lucien se moque du père du défunt qui, selon lui, réagit face au deuil de manière excessive. À travers le verbe τραγωδέω qui signifie littéralement « chanter pendant l'immolation du bouc aux fêtes de Bacchus », d'où « jouer une tragédie », Lucien explique, sur un ton moqueur, que ce personnage exagère et « parle à la façon des acteurs tragiques », c'est-à-dire de manière pompeuse et avec emphase. Érasme traduit ce verbe par *jactare* « gesticuler, proclamer avec pathos » et Gesner par *tragica voce proclamasse* « déclamer avec une voix pathétique » :

Lucien p. 120, § 15, 1-7 : Ὁ δ' οὖν πρεσβύτης ὁ πενθῶν οὕτως ταῦτα πάντα [...] οὔτε τοῦ παιδὸς ἕνεκα **τραγωδεῖν** ἔοικεν (οἶδε γὰρ οὐκ ἀκουσόμενον οὐδ' ἂν μείζον ἐμβοήσῃ τοῦ Στέντορος) οὔτε μὴν αὐτοῦ φρονεῖν γὰρ οὔτω καὶ γινώσκειν ἱκανὸν ἦν καὶ ἄνευ τῆς βοῆς· οὐδεὶς γὰρ δὴ πρὸς ἑαυτὸν δεῖται βοᾶν.

Érasme p. 396, 37-41 : At senex iste luctum agens haec omnia [...] neque filii causa **iactare** videtur (vt quem sciat non auditurum etiam si Stentorem clamore vincat) neque rursum sua ipsius gratia. Satis enim erat illi cogitare et cognoscere, vel sine voce. Nihil enim opus est ut quis apud sese clamet.

Gesner p. 928, § 15 : Senex igitur iste lugens [...] neque filii caussa **tragica voce proclamasse** videtur (novit enim non auditurum, etsi plusquam Stentorea voce inclamet), neque sua ipsius, cum sic sentire et arbitrari etiam sine clamore sufficiat : nemo quippe, ut ad se ipse clamet, opus habet.

Le verbe τραγωδεῖν est un dérivé de τραγωδός, composé agentif devenu plus ou moins opaque, dont le sens étymologique était « qui fait entendre le chant (ᾠδός) du bouc (τράγος) », le bouc étant le prix du concours²⁷⁵ ; mais le mot en est venu, à l'époque classique, à désigner simplement l'« acteur tragique, tragédien » ou aussi le « membre d'un chœur tragique ». Le verbe dérivé τραγωδεῖν signifie « jouer la tragédie », mais a également été utilisé avec le sens de « parler de manière théâtrale ou pathétique (à la façon des acteurs) », « déclamer avec emphase », « traiter de manière pompeuse »²⁷⁶.

²⁷⁵ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, 1255.

²⁷⁶ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 1128.

C'est cette valeur qu'Érasme rend fort à propos par le verbe latin *jactare*, signifiant au départ « balloter, agiter » (dérivé intensif de *iacere*)²⁷⁷, mais de là très souvent « annoncer pompeusement », « proclamer avec emphase » à côté de « se rengorger », « se vanter »²⁷⁸.

Gesner a manifestement voulu faire écho au verbe grec τραγωδεῖν en ajoutant le complément de manière *tragica voce* « avec une voix pathétique » au verbe *declamasse*, qui aurait pu suffire à lui seul²⁷⁹. Avec l'ensemble *tragica voce* + *declamasse*, notre traducteur a rendu très exactement les deux éléments du composé τραγ-ῳδός.

Χορηγός

Le *De Luctu* veut juger de l'habituelle tristesse qui est de mise lors de la mort d'un proche. Si le fils défunt pouvait parler, il expliquerait que son sort est plus enviable que celui des vivants. Pourtant ces derniers, ignorants, continuent de faire appel à des chanteurs de thrènes pour rappeler des malheurs anciens lors de cette cérémonie funèbre. Lucien compare ce poète à un χορηγός, terme typiquement grec qui désigne « celui qui conduit le chœur ». Érasme s'est résigné à transcrire le mot grec, car la littérature latine n'offre pas d'équivalent pour désigner ce personnage ; Gesner a opté pour *praecentor* « celui qui entonne, celui qui dirige les chants » :

Lucien p. 126, § 20, 4-9 : ἀλλ' ὁμως οἱ μάταιοι καὶ βοῶσι καὶ μεταστειλόμενοι τινα θρήνων σοφιστὴν πολλὰς συνειλοχότα παλαιὰς συμφορὰς τούτω συναγωνιστῆ καὶ χορηγῷ τῆς ἀνοίας καταχρῶνται, ὅπη ἂν ἐκεῖνος ἐξάρχη πρὸς τὸ μέλος ἐπαιάζοντες.

Érasme p. 398, 2-5 : Attamen vecordes isti vociferantur et accersito quopiam lamentorum artifice, qui multas antiquas calamitates in vnum congerat, certaminis adiutore et amentiae **chorago** abutuntur, vbicunque coeperit ille, ipsi ad melos eiulatu respondententes.

Gesner p. 932, § 20 : Sed tamen stolidi homines et vociferantur, et arcessito quodam lamentationum Sophista, qui veteres multas calamitates collegerit, hoc adiutore et **praecentore quasi** suae amentiae utuntur, et ubi ille incepit, suas querelas illius cantui subjiciunt.

Χορός « chœur » apparaît à l'initiale d'une vingtaine de composés et chaque fois avec la notion de « groupe de chanteurs », bien que le mot simple présente également les sens de « danse » et

²⁷⁷ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 303.

²⁷⁸ GAFFIOT Félix, *Dictionnaire...*, p. 866.

²⁷⁹ Il n'est d'ailleurs pas clair pourquoi ce verbe apparaît au temps du parfait.

« endroit où l'on danse »²⁸⁰. Le second terme provient du verbe ἄγω au sens de « mener, diriger » ; en effet, le nom d'agent ἄγός désigne chez Homère un « chef » et se retrouve dans de nombreux composés comme στρατηγός ou encore λοχᾶγός avec un allongement vocalique²⁸¹. Χορηγός est un mot courant en grec qui désigne le « chef de chœur, le coryphée », mais qui, dans le vocabulaire institutionnel d'Athènes, s'est spécialisé pour s'appliquer à celui qui a la charge d'assurer les frais d'un chœur (χορηγία) ou d'une autre liturgie²⁸². Pour ce qui concerne notre passage, il est évident que Lucien fait référence au chef de chœur.

Dans sa traduction de ce passage, Érasme emploie le mot *choragus* qui est un emprunt lexical au grec (sous la forme dorienne χορᾶγός) ; faute d'un correspondant précis dans la culture latine, ce terme donne une « couleur grecque » au texte érasmien. Le terme *choragus* est peu attesté dans la littérature latine classique, mais uniquement chez Plaute²⁸³ et Suétone²⁸⁴ (alors que le dérivé *choragium* « matériel scénique, décors ; appareil somptueux ; ressort » est légèrement plus fréquent). Cependant, il est à noter que malgré la rareté de ce mot, Érasme l'emploie une trentaine de fois dans sa correspondance.

Gesner quant à lui traduit χορηγός par *praecentor*, « celui qui entonne, celui qui dirige les chants », un nom d'agent en *-tor* dérivé du verbe *praecino*, littéralement « chanter avant les autres, donner le ton ». Rarement attesté, ce terme ne se trouve que chez des auteurs tardifs comme Apulée²⁸⁵, Ammien Marcellin²⁸⁶ et saint Augustin²⁸⁷ ou d'autres moins connus²⁸⁸. Par contre, le verbe *praecinere* est nettement plus fréquent, avec des sens variés comme « jouer d'un instrument devant (un public) » ou « prédire, prophétiser » ; mais nous noterons l'acception particulière « entonner un chant funèbre »²⁸⁹. Si à première vue, Gesner a choisi la traduction *praecentor* pour faire correspondre le préfixe *prae-* à l'élément verbal *-ἄγός* du composé grec, on peut également lui faire le crédit d'avoir songé à cette connotation funèbre spécifique du verbe *praecinere*, qui convient très bien au contexte.

²⁸⁰ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 1269-1270.

²⁸¹ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 17 ; l'auteur n'exclut pas que les composés en *-ᾶγός/-ηγός* aient pu être contaminés par le verbe ἡγέομαι « marcher devant, conduire » (cf. aussi CHANTRAINE Pierre, *Etudes sur le vocabulaire grec*, Paris, Klincksieck, 1956, p. 88-96) ; à côté de χορηγός, il existe d'ailleurs un mot χορᾶγέτᾱς retrouvé dans des inscriptions d'Epidaure (P. CHANTRAINE, *Etudes...*, p. 88).

²⁸² P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 1269-1270.

²⁸³ PL. *Pers.* 159 ; PL. *Trin.* 858.

²⁸⁴ SUET. *Aug.* 69, 2.

²⁸⁵ APUL. *Mund.* 35, 20 : le terme désigne « celui qui guide un chœur à la manière d'un pilote qui dirige son vaisseau ».

²⁸⁶ AMM. 14, 7.

²⁸⁷ AUG. *Psalm.* 87, 1 : l'auteur précise qu'il s'agit d'un mot savant pour parler de celui qui dirige le chant et qui donne la première réplique.

²⁸⁸ SOLIN. 5, 19 ; ISID. 7, 12 ; ISID. 7, 12.

²⁸⁹ Notamment STAT. *S.*, 5, 59.

Στερνοτυπής (dans l'abstrait dérivé στερνοτυπία)

L'usage antique de se frapper la poitrine lors d'un deuil est tout à fait courant. Pour en parler, Lucien a recours au composé στερνοτυπία qui désigne « l'action de se frapper la poitrine ». Un tel mot complexe n'existe pas dans la langue latine, ce qui contraint Érasme et Gesner à utiliser un syntagme nominal, avec les noms *percussio* (Érasme) et *planctus* (Gesner) déterminés par le complément *pectorum* :

Lucien p. 124, § 19, 1-4 : τί δέ με ὁ κωκυτὸς ὑμῶν ὀνίνησι καὶ ἡ πρὸς τὸν αὐτὸν αὐτὴ στερνοτυπία καὶ ἡ τῶν γυναικῶν περὶ τὸν θρήνον ἀμετρία ;

Érasme p. 397, 28-29 : Aut quid ista **pectorum** ad tibiae modos **percussio** ? Aut quid mulierum immodica lamentatio ?

Gesner p. 932, § 19 : Quid vero [...] ille ad tibiam **planctus pectorum**, et mulierum illa immoderata lamentatio ?

Le nom στερνοτυπία est tout à fait rare dans la littérature grecque et nous pourrions même penser qu'il s'agit d'un hapax de la part de Lucien²⁹⁰. Il s'agit d'un abstrait dérivé du composé agentif στερνοτυπής, « qui se frappe la poitrine », formé à partir d'un élément verbal τύπτω « frapper » qui régit le premier terme στέρνων « poitrine »²⁹¹. L'adjectif composé στερνοτυπής, proprement « qui se frappe la poitrine », est attesté chez Euripide²⁹², mais avec le sens guerrier de « coup qui atteint la poitrine ».

Comme équivalent de l'abstrait verbal -τυπία, Érasme emploie le nom d'action *percussio*, « action de frapper, coup », formé sur le verbe *percutio* « frapper » (à côté de « traverser en frappant »). De manière intéressante, on note un nombre assez important d'occurrences chez les auteurs classiques où *pectus* et *percutere* sont unis dans une même expression, par exemple *percussae pectora*, « s'étant frappé la poitrine »²⁹³ ou *pectus percussum*, « la poitrine (fut) percée »²⁹⁴. Par contre, le groupe *pectoris (pectorum) percussio* ne semble pas attesté dans la littérature classique.

²⁹⁰ LUC. *Luct.* 19 ; PHIL. 2, 579.

²⁹¹ Sur les composés agentifs à second terme en -ής, voir l'ouvrage récent d'BLANC Alain, *Les adjectifs sigmatiques du grec ancien. Un cas de métamorphisme dérivationnel*, Innsbruck, Institut für Sprachen und Literaturen der Universität Innsbruck, 2018.

²⁹² EUR. *Suppl.* 604.

²⁹³ Nous retrouvons cette expression chez : OV. *M.* 3, 178 ; OV. *M.* 3, 481 ; OV. *M.* 3, 482 ; OV. *M.* 5, 473 ; OV. *M.* 10, 23 ; OV. *Tr.* 3, 9 ; SEN. *Herc. f.* 1100 ; SEN. *Thye.* 829 ; VIRG. *En.* 11, 877.

²⁹⁴ OV. *M.* 9, 161 ; OV. *M.* 15, 803 ; VIRG. *En.* 4, 586 ; VIRG. *En.* 12, 155 ; LIV. 2, 19, 8.

Le choix de traduction de Gesner est assez proche de celui d'Érasme, mais à *percussio* il préfère le nom d'action *planctus*, « fait de frapper, coup », issu du verbe *plango*, « frapper », et plus particulièrement « se frapper (une partie du corps) en signe de deuil », d'où à l'époque impériale « se lamenter, plaindre » voire « pleurer »²⁹⁵. Étant donné cette connotation funèbre, on peut dire que le choix de *planctus* est également remarquable, d'autant plus que l'on trouve des expressions littéraires comme *pectora plangere*, « se frapper la poitrine »²⁹⁶, *nudatum pectus plangere*²⁹⁷, etc.

Il est intéressant d'observer par ailleurs que nos deux traducteurs, à un autre endroit du texte, ont rendu semblablement la tournure *στέρνα τυπτόμενα* (§ 12) par *pectorum planctus* (Érasme) et *planctus pectorum* (Gesner).

²⁹⁵ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 512.

²⁹⁶ Ov. *M.* 4, 554 ; Ov. *M.* 6, 248 ; Ov. *M.* 13, 491 ; Ov. *Am.* 2, 6, 3 ; Ov. *H.* 11, 91.

²⁹⁷ PETR. *Sat.* 111, 2.

3. La traduction des composés possessifs

On appelle « exocentriques » ou, plus communément, « possessifs » les composés dont les termes réunis désignent une qualité possédée par un être extérieur (en français *barbe-bleue*, *rouge-gorge* ; en latin *magnanimus*, etc.). Très nombreux dans la langue grecque, ils comportent notamment des sous-types privatifs (premier terme en ἀ-), appréciatifs (premier terme en εὖ-, δυσ-, κακο-, καλλι-, etc.), quantitatifs (premier terme en πολυ- ou représenté par un adverbe numéral) ou plus généralement descriptifs (premier terme représenté par un adjectif qualificatif, notamment un adjectif de couleur, etc.)

Voici quelques exemples : ἄπαις, « qui n'a pas d'enfant » ; ἄφρων, « privé de raison » ; ἀσθενής, « sans force, faible » ; ἐϋκνήμις, « aux belles bottines » ; κακόβουλος, « qui a des pensées mauvaises » ; πολύπους, « à plusieurs pieds », τρίπους, « qui a trois pieds » ; λευκόλενος, « aux bras blancs », etc.

Les composés possessifs sont particulièrement bien attestés dans la langue épique. C'est pourquoi nous commencerons notre analyse par un exemple typiquement homérique, cité par Lucien. Nous poursuivrons par l'étude des composés appréciatifs, quantitatifs, privatifs, intensifs et terminerons par quelques types isolés du point de vue sémantique.

Ἠΰκομος

Lucien aime faire référence à d'autres auteurs de l'Antiquité grecque, spécialement à Homère qu'il cite souvent. À la fin du *De Luctu*, il reprend le vers 602 du dernier chant de l'*Iliade* dans lequel nous trouvons Ἠΰκομος, un composé épique qui signifie « à la belle chevelure » et qualifie Niobé, fille de Tantale, qui malgré son deuil immense n'avait pas oublié de manger. Érasme et Gesner se sont prêtés au jeu de Lucien et proposent dans leur traduction des vers en hexamètres dactyliques. Érasme traduit Ἠΰκομος par *auricapilla* et Gesner par *pulchricoma*, l'un et l'autre étant des composés possessifs en latin :

Lucien p. 128, § 24, 13 : καὶ γὰρ τ' Ἠΰκομος Νιόβη ἐμνήσατο σίτου

Érasme p. 398, 22 : Nam coepit meminisse cibi Niobe **auricapilla**

Gesner p. 934, § 24 : **Pulchricoma** haud Niobe tamen est oblita ciborum

Le composé possessif Ἠΰκομος est formé de l'adjectif épique ἐΰς ou Ἠΰς « de bonne qualité, brave à la guerre » (à l'origine de l'adverbe neutre εὖ « bien ») et du second terme κόμη

« chevelure » qui se distingue de θρίξ qui désigne plutôt un « poil » ou les « cheveux »²⁹⁸. La forme ἐϋ- est très fréquente au premier terme de composés et peut subir un allongement métrique comme dans ce cas-ci²⁹⁹. Il existe une quarantaine de composés en -κομος à ne pas confondre avec les composés paroxytons en -κόμος provenant du verbe κομέω « prendre soin de »³⁰⁰.

La traduction d'Érasme est remarquable dans la mesure où elle consiste en une création néologique, à savoir *auricapillus*, construite sur *capillus* « cheveu » avec un premier terme *aurum* « or ». Le choix de l'élément *auri-* (pour rendre ἐϋ-) est manifestement dû à une contrainte métrique : il fallait une initiale vocalique, permettant l'élision ; d'autre part, le second terme *-capillus* est très rare en latin, ne fournissant pratiquement que des *hapax legomena*³⁰¹. Quant à la solution *pulchricomus* de Gesner, elle est construite sur le second terme *coma* (un emprunt au grec κόμη) qui est très fréquent en finale des composés possessifs et a donné notamment des mots comme *auricomus* (et *auricomans*)³⁰², mais cette fois-ci, c'est le premier membre *pulchri-* qui est singulier, dans la mesure où il ne figure jamais à l'initiale des composés dans la littérature latine.

Εὐσχήμων

Pour décrire l'aspect du corps du défunt exposé une dernière fois, Lucien se sert de l'adjectif composé εὐσχήμων qui signifie proprement « de belle contenance, de bonne apparence ». Érasme et Gesner rendent l'un et l'autre ce terme par *decorus* « qui convient, qui sied » :

Lucien p. 118-119, § 12, 8-11 : ὁ δ' εὐσχήμων καὶ καλὸς καὶ καθ' ὑπερβολὴν ἐστεφανωμένος

Érasme p. 396, 21-23 : Hic vero **decorus** ac formosus ac diligentissime coronatus

Gesner p. 927, § 12 : ... at iste **decorus** et pulcher, et ultra quam fas est coronatus

²⁹⁸ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique* ..., p. 560.

²⁹⁹ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique* ..., p. 388.

³⁰⁰ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique* ..., p. 561.

³⁰¹ Cf. LINDNER Thomas, *Lateinische Komposita. Morphologische, historische und lexikalische Studien*, Innsbruck, Institut für Sprachen und Literaturen der Universität Innsbruck, 2002, p. 66.

³⁰² Cf. Th. LINDNER, *Lateinische composita* ..., p. 76 (qui cite le grec χρυσό-κομος, χρυσο-κόμης comme modèles des créations latines).

L'adjectif εὐσχήμων est formé du préfixe εὐ- qui marque la réussite ³⁰³ et du neutre σχῆμα « manière d'être, forme, maintien, gestes, aspect, attitude » (dérivé de ἔχω « se tenir ») et répond assez bien au *habitus* latin ³⁰⁴.

L'adjectif *decorus* provient indifféremment de *decus* et *decor*, deux mots se rattachant à *decet* et qui désignent « la bienséance, la dignité, l'honneur, la beauté » physique ou morale ³⁰⁵. L'adjectif dérivé a pris le sens général de « qui convient, qui sied », ce qui correspond assez bien avec le mot grec.

Εὐπορος (dans le verbe dérivé εὐπορεῖν)

Le fils décédé explique à son père pourquoi la condition des morts est préférable à celle des vivants. Certes, les défunts ne peuvent plus jouir des plaisirs de la vie, mais ils ne subissent plus les nombreux désagréments de la vie tels que la faim, la soif ou le froid. À ce propos, il précise qu'il préfère ne pas avoir à souffrir le froid plutôt que de posséder de nombreux vêtements. Lucien utilise alors le verbe εὐπορεῖν « être dans l'abondance » pour parler du nombre considérable d'habits nécessaires pour protéger les vivants de la froidure. Érasme a recours à *abundare* « avoir en abondance » et Gesner à *copiam habere* « avoir des ressources » :

Lucien p. 122, § 16, 20-22 : οὐκ ἐννοεῖς δὲ ὅτι τὸ μὴ διψῆν τοῦ πιεῖν πολὺ κάλλιον καὶ τὸ μὴ πεινῆν τοῦ φαγεῖν καὶ τὸ μὴ ῥιγοῦν τοῦ ἀμπεχόνης εὐπορεῖν ;

Érasme p. 397, 14-15 : Non cogitas autem longe bellius esse non sitire quam bibere, non esurire quam edere, non algere quam vestibus **abundare**.

Gesner p. 929-930, § 16 : Non cogitas autem, non sitire multo esse, quam bibere, melius ; et non esurire, quam edere ; et non rigere, quam **copiam habere** vestium ?

Εὐπορεῖν est un dérivé de εὐπορος, qui signifie « riche en ressources, abondant » et qui a donné par ailleurs l'abstrait εὐπορία « le fait d'être pourvu de moyens ». La base πόρος signifie au départ un « passage », avant de prendre le sens de « moyen (pour arriver à un but) », d'où « moyens, ressources ».

C'est l'idée de « moyens abondants » qu'a manifestement voulu rendre Érasme par le verbe *abundare*, alors que Gesner a judicieusement opté pour la racine latine *op-* « moyens,

³⁰³ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 388.

³⁰⁴ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 393.

³⁰⁵ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 166-167.

ressources », qui a donné les composés possessifs **co-ops* dans *cōps* « riche, qui abonde » (d'où *cōpia*) et *in-ops* « indigent, dépourvu » (d'où *inopia*)³⁰⁶.

Voir plus loin pour les traductions de ἀπορία.

Δυσώδης (dans l'abstrait dérivé δυσωδία)

Le terme *δυσωδία* « odeur fétide, puanteur » est employé par Lucien pour qualifier l'odeur que dégage un cadavre. Érasme traduit ce terme par le composé *graeolentia* « odeur forte, mauvaise odeur » et Gesner par *foetor* « mauvaise odeur, puanteur, infection » :

Lucien p. 118, § 11, 3-4 : ... καὶ μύρω τῷ καλλίστῳ χρίσαντες τὸ σῶμα πρὸς **δυσωδίαν** ἤδη βιαζόμενον ...

Érasme p. 396, 15-16 : ... et vnguentis optimis vncto corpore iamque victa **graeolentia** ...

Gesner p. 927, § 11 : ... et unguento optimo unxerunt proclive jam ad **foetorem** corpus ...

Δυσωδία est un abstrait dérivé du composé possessif *δυσώδης* « qui a une mauvaise odeur », formé du préfixe *δύσ-* et d'un ancien neutre **ᾠδος* « odeur »³⁰⁷ (cf. l'opposé *εὐ-ώδης*, « odorant »). Le préfixe *δύσ-* exprime l'idée de « mal, manque »³⁰⁸.

Érasme utilise un composé de structure assez parallèle, à savoir *graeolentia*, construit sur l'adjectif virgilien *graeolens*, « dont l'odeur est forte, fétide »³⁰⁹ ; or cet adjectif est en réalité un ancien juxtaposé *grave olens*, avec *grave* fonctionnant comme adverbe. L'abstrait dérivé en *-ia*, assez rare, n'est attesté dans la littérature classique que chez Virgile³¹⁰, Pline l'Ancien³¹¹ et plus tard, chez saint Augustin³¹² ainsi qu'une seule fois chez Apulée³¹³.

Gesner rend *δυσωδία* par le mot simple *foetor*, nom de procès dérivé de *foetere* « puer »³¹⁴.

³⁰⁶ Voir A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 463-464.

³⁰⁷ Pour la famille du grec ὄζω « sentir », cf. P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 777, qui note qu'avec le temps l'élément -ώδης est devenu un « suffixoïde », indiquant la ressemblance.

³⁰⁸ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 302.

³⁰⁹ Pour les composés latins en *-olens*, cf. Th. LINDNER, *Lateinische Komposita ...*, p. 127, qui relève aussi *beneolens*, *suaveolens*, etc.

³¹⁰ VIRG. *En.* 6, 201 ; VIRG. *G.* 4, 267

³¹¹ PLIN. *Nat. Hist.* 20, 92 ; PLIN. *Nat. Hist.* 22, 87 ; PLIN. *Nat. Hist.* 22, 88 ; PLIN. *Nat. Hist.* 23, 165 ; PLIN. *Nat. Hist.* 24, 76 ; PLIN. *Nat. Hist.* 24, 187 ; PLIN. *Nat. Hist.* 27, 53 ; PLIN. *Nat. Hist.* 28, 178 ; PLIN. *Nat. Hist.* 28, 194 ; PLIN. *Nat. Hist.* 29, 137.

³¹² AUG. *Serm.* 112, 46 ; AUG. *Jul.* 4, 31.

³¹³ APUL. *Mund.* 35, 18.

³¹⁴ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 244.

Δύσμορος

Le *De Luctu* est une occasion de choix saisie par Lucien pour présenter un point de vue totalement opposé aux idées admises par le plus grand nombre. De fait, au moment où Lucien fait parler le fils décédé, celui-ci ne comprend pas pourquoi les vivants pensent que les morts subissent un destin malheureux. En effet, les défunts ont bien moins de soucis et sont bien plus heureux que les vivants. Pour exprimer la condition censément malheureuse des morts, Lucien emploie l'adjectif composé δύσμορος « malheureux, infortuné », qu'Érasme rend par l'adjectif *infortunatus* « malheureux, infortuné », alors que Gesner le traduit par une périphrase *fato malo usus*, littéralement « ayant connu un mauvais destin » :

Lucien p. 122, § 16, 7-10 : τί μοι λοιδορῆ καὶ ἄθλιον ἀποκαλεῖς καὶ δύσμορον πολὺ σου βελτίω καὶ μακαριώτερον γεγεννημένον ;

Érasme p. 397, 6-8 : Quur mihi convitium facis ac miserum appelas et **infortunatum**, qui iam sim te multo tum melior, tum foelicior ?

Gesner p. 929, § 16 : Quid maledicis mihi, et miserum me vocas, et **fato malo usum**, qui multum te melior factus sim ac beatior ?

Δύσμορος « dont le destin est mauvais » est un adjectif composé du préfixe δυσ- et du nom μόρος, le « destin », presque toujours utilisé en mauvaise part, un dérivé en vocalisme -o- du verbe μείρομαι « obtenir en partage » (cf. aussi μοῖρα, « part assignée à chacun, sort, destinée »). Il existe de nombreux composés en -μόρος, dont entre autres ἄμμορος « au mauvais destin »³¹⁵ (présent chez Homère³¹⁶) ou même δυσάμμορος³¹⁷ « très malheureux » (également chez Homère³¹⁸).

Érasme traduit le terme grec par l'adjectif *infortunatus*, formé à partir du préfixe négatif *in-* et de l'adjectif possessif *fortuna-tus* tiré du nom *fortuna* « la fortune »³¹⁹. L'adjectif retenu par Érasme est donc très proche du modèle grec, mais on notera que *fortuna* n'a pas le sens fondamentalement négatif de μόρος.

Gesner utilise, quant à lui, une périphrase, à savoir *fato malo usus*, qui répond très exactement à δύσμορος, mais de façon analytique : *fatum* « le destin », qui a lui aussi une valeur péjorative

³¹⁵ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 678.

³¹⁶ Par exemple HOM. *Il.* 6, 408.

³¹⁷ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 302.

³¹⁸ Par exemple HOM. *Il.* 19, 315.

³¹⁹ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 249.

de « destinée malheureuse, mort »³²⁰, *malum* qui répond au préfixe grec et *usus* qui donne à l'ensemble une valeur possessive.

Les solutions de traduction d'Érasme et Gesner paraissent, au premier abord, assez divergentes. Cependant, au-delà de la différence de forme, les deux traductions cernent pleinement le sens du mot grec et parviennent à rendre les différents éléments qui le composent.

Κακοδαίμων

Lorsque Lucien décrit le sort de Tantale aux enfers, il l'appelle *κακοδαίμων*, « malheureux ». Érasme rend ce mot par *infoelix* et Gesner par *miser*, ces deux adjectifs ayant globalement le même sens que le modèle grec :

Lucien p. 116, § 8, 7-9 : ὁ μὲν γὰρ Τάνταλος ἐπ' αὐτῇ τῇ λίμνῃ αἴος ἔστηκεν κινδυνεύων ὑπὸ δίψους ὁ *κακοδαίμων* ἀποθανεῖν.

Érasme p. 396, 2-3 : Nam Tantalus ipse ad paludem stat in periculum adductus ne siti moriatur *infoelix*.

Gesner p. 925-926, § 8 : Tantalus quidem, ad ipsum stans lacum siccus, siti *miser* metuit.

L'adjectif *κακοδαίμων* est un composé de type possessif formé sur *κακός* « mauvais » et *δαίμων* « puissance divine, génie, destin » ; le tout signifie donc « qui a un mauvais génie, poursuivi par un mauvais génie », puis par extension « malheureux »³²¹ ; à ce titre, il est l'opposé de *εὐδαίμων*, « dont le génie est bon », d'où « heureux, fortuné ».

C'est à l'évidence l'opposition latente avec *εὐδαίμων* qui a inspiré à Érasme la traduction par le composé *infoelix*, négation de *felix* « prospère, favorisé des dieux, heureux ». Dans la poésie impériale, l'adjectif *felix* est utilisé comme équivalent de *μακάριος* pour qualifier « les bienheureux »³²², c'est-à-dire les morts qui se sont bien comportés sur terre et jouissent de privilèges aux enfers ; à l'inverse, les « méchants » subissent un châtement dans le monde infernal.

Gesner quant à lui, a traduit *κακοδαίμων* par l'adjectif simple *miser*, mot courant en latin pour signifier « malheureux, misérable »³²³.

³²⁰ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 220.

³²¹ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 246.

³²² A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 224.

³²³ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 407.

Plus loin dans le dialogue, l'adjectif *κακοδαίμων* est encore utilisé à deux reprises ; il est alors traduit uniformément par nos deux traducteurs comme *infelix*. Une première fois, quand le fils s'adresse à son père, au vocatif :

Lucien p. 122, § 16, 4-5 : ὦ κακοδαίμων ἄνθρωπε, τί κέκραγας ; τί δέ μοι παρέχεις πράγματα ;

Érasme p. 397, 5 : Homo **infelix**, quid clamas ? Quid mihi molestus es ?

Gesner p. 929, § 16 : Quid clamas homo **infelix** ? Quid molestias mihi facessis ?

et une seconde fois, lorsque c'est au contraire le père qui se lamente devant son fils :

Lucien p. 124, § 17, 4-6 : Τέκνον ἄθλιον [...] οἴχη μοι κακοδαίμων ἐκφυγὼν τὰς νόσους, οὐ πυρετὸν ἔτι δεδιώς, οὐ πολέμιον, οὐ τύραννον

Érasme p. 397, 17-19 : Fili miser [...] Peristi mihi **infoelix** quod morbos effugeris. Qui febrem iam non timeas, non hostem, non tyrannum.

Gesner p. 930, § 17 : Fili miser [...] Abiisti mihi, **infelix**, effugisti morbos, febrim non amplius metuis, non hostem, non tyrannum.

Mais dans ce dernier cas, il faut observer que l'adjectif *miser* n'était plus disponible, étant donné qu'il venait d'être utilisé comme traduction de ἄθλιος.

Τρικέφαλος

Τρικέφαλος « à trois têtes » est un adjectif qui qualifie Cerbère, le chien à trois têtes chargé de garder l'entrée des enfers. Érasme et Gesner traduisent tous les deux ce composé par la formation parallèle *triceps* :

Lucien p. 114, § 4, 2-4 : Αἰακὸς ἔστηκε [...] καὶ παρ' αὐτῷ κύων **τρικέφαλος** μάλα κάρχαρος ...

Érasme p. 395, 24-25 : Aeacus est [...] ; iuxtaque hunc canis **triceps**, saeuus admodum ...

Gesner p. 924, § 4 : Aeacus est [...] et prope illum **triceps** canis, asperrimus ...

Dans le composé possessif τρικέφαλος, nous reconnaissons aisément le thème numéral τρι- et κεφαλή, le nom de la « tête »³²⁴.

L'adjectif latin *triceps* (gén. *tricipitis*) qu'utilisent nos deux traducteurs est la réplique parfaite de τρικέφαλος : il s'agit d'un composé **tri-caput-s*, avec le second terme issu du mot *caput* désignant la « tête »³²⁵.

Πολύχωρος

Pour suggérer l'étendue du royaume d'Hadès, Lucien utilise l'adjectif πολύχωρος signifiant « très vaste », que les deux traducteurs latins ont choisi de rendre par *spatiosus*, « spacieux, large, étendu » :

Lucien p. 112, § 2, 4-6 : ... τόπον τινα ὑπὸ τῆ γῆ βαθὺν Ἰαίδην ὑπειλήφασιν, μέγαν δὲ καὶ πολύχωρον τοῦτον εἶναι καὶ ζοφερόν καὶ ἀνήλιον...

Érasme p. 395, 7-9 : ... locum quendam subter terram profundum esse putant, quem Tartarum vocant. Eum existimant magnum et **spatiosum** esse, caliginosum atque opacum...

Gesner p. 923, § 2 : ... locum quendam sub terra profundum esse putant inferos, eumque magnum et **spatiosum** esse, et tenebricosum, ac sole carentem...

L'adjectif πολύχωρος « qui a une grande étendue », d'emploi très rare³²⁶, est un composé possessif, formé à partir de χώρα, « espace fini, intervalle ; territoire » ou de χῶρος, même sens, avec πολυ- comme premier terme. Il existe d'autres composés en -χωρος³²⁷ qui sont plus fréquemment attestés comme πλησιό-χωρος « limitrophe », στενό-χωρος « étroit » ou encore περί-χωρος « limitrophe » ; quant au terme initial πολυ-, devenu quasiment un préfixe, il est très courant dans la composition, en particulier dans les formations possessives (une soixantaine d'exemples dans l'épopée homérique)³²⁸.

La traduction choisie par les deux traducteurs nous semble particulièrement heureuse : non seulement, Érasme et Gesner établissent une séquence d'adjectifs marquée par une finale identique (Érasme : *spatiosum ... caliginosum* ; Gesner : *spatiosum ... tenebricosum*), mais le

³²⁴ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 1131.

³²⁵ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 98-99. — Pour l'élément *-ceps* final de composé, cf. Th. LINDNER, *Lateinische Komposita ...*, p. 221.

³²⁶ Il est attesté uniquement chez Lucien et au superlatif dans l'œuvre de Galien (GAL. 4, 499).

³²⁷ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 1281-1282.

³²⁸ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 927.

suffixe *-osus*, ajouté à la base lexicale *spatium* « espace, distance, intervalle », est une marque équivalente de la « possession abondante »³²⁹. Il convient de remarquer par ailleurs que *spatiosus* est attesté depuis l'époque impériale³³⁰.

Ἄπορος (dans l'abstrait dérivé ἀπορία)

Traitant des coutumes égyptiennes, Lucien fait observer qu'un défunt momifié peut servir de gage contre un emprunt d'argent (cette coutume nous est également décrite par Hérodote³³¹ et le philosophe cynique Télès³³²). Un Égyptien pouvait donc prêter un proche momifié contre de l'argent lorsqu'il était dans le besoin. Pour désigner ce « manque d'argent » qu'il faut pallier, Lucien se sert du terme ἀπορία, qu'Érasme traduit par *egestas* et Gesner par *inopia* :

Lucien p. 126-128, § 21, 7-10 : πολλάκις δὲ καὶ δεομένῳ χρημάτων ἀνδρὶ Αἰγυπτίῳ ἔλυσε τὴν ἀπορίαν ἐνέχυρον ἢ ὁ ἀδελφὸς ἢ ὁ πατήρ ἐν καιρῷ γενόμενος.

Érasme p. 398, 10-11 : Fit autem frequenter vt Aegyptium aliquem indigentem pecuniae leuet **egestate** pignus frater aut pater in tempore factus.

Gesner p. 932-933, § 21 : Saepe etiam pecuniae indigenti Aegyptio solvit **inopiam** pignori oppositus in tempore frater paterve.

Ἀπορία est l'abstrait dérivé de ἄπορος, adjectif composé formé d'un ἀ- privatif et du nom πόρος, qui désigne au départ le « le passage » (voir plus haut, sous εὔπορος), avant d'arriver au sens de « moyens, ressources », d'où en particulier « ressources financières »³³³.

Egestas, la traduction retenue par Érasme, signifie proprement « le manque, le besoin », et provient de la même racine que le verbe *egere*, *indigere* « être dans le besoin, être privé de, manquer de » ; ce mot est formé sur un thème en *-es-*, comme d'ailleurs aussi *egēnus* provenant d'un **egesnos*, « qui est dans le besoin »³³⁴.

Face à ἀπορία, Gesner propose très opportunément *inopia*, abstrait dérivé du composé privatif *inops* dont la structure correspond tout à fait à celle de ἄπορος. On se souvient d'ailleurs qu'il

³²⁹ Sur ce suffixe, cf. ERNOUT Alfred, *Les adjectifs latins en -osus et -ulentus*, Paris, Klincksieck, 1949 (en particulier p. 50).

³³⁰ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 639.

³³¹ HDT II, 136.

³³² TÉLÈS, p. 32 : [...] οἱ δὲ σκελετεύσαντες ἔνδον ἔχουσιν ὡς καλὸν τι καὶ ἐνέχυρα τοὺς νεκροὺς λαμβάνουσιν. (cf. TELES, *the cynic teacher*, éd. et traduit par O'NEIL Edward, Scholars Press, Missoula, Montana, 1977, p. 32-33)

³³³ Pour cette famille lexicale, cf. P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 929.

³³⁴ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 192.

avait traduit εὐπορεῖν par *copiam habere*, en faisant appel à un autre composé du nom latin **ops* « abondance, ressources, richesses, aide »³³⁵.

Ἀνήλιος

Lucien aime mettre en évidence les croyances naïves et paradoxales de son temps, prenant souvent racine dans les récits des anciens poètes. Ainsi, notre auteur trouve ridicule de penser que le royaume d'Hadès est plongé dans l'ombre comme le prétendent les poètes, puisque ces derniers n'auraient alors pas pu le décrire. C'est le composé ἀνήλιος qui est utilisé ici, adjectif qui se traduit comme « privé de soleil » ou « sombre ». Érasme le rend par *opacus* « ombragé, ténébreux, obscur » et Gesner par l'expression *sole carens* « qui n'a pas de soleil » :

Lucien p. 112, § 2, 4-6 : ... τόπον τινα ὑπὸ τῆ γῆ βαθὺν Ἄιδην ὑπειλήφασιν, μέγαν δὲ καὶ πολύχωρον τοῦτον εἶναι καὶ ζοφερὸν καὶ ἀνήλιον ...

Érasme p. 395, 7-9 : ... locum quendam subter terram profundum esse putant, quem Tartarum vocant. Eum existimant magnum et spatiosum esse, caliginosum atque **opacum** ...

Gesner p. 923, § 2 : ... locum quendam sub terra profundum esse putant inferos, eumque magnum et spatiosum esse, et tenebricosum, ac **sole carentem** ...

L'adjectif ἀνήλιος est un composé construit à partir du mot ἥλιος et d'un ἀ- privatif ; il signifie donc « qui n'a pas de soleil » et est tout à fait classique dans sa formation³³⁶.

Érasme traduit ce terme par l'adjectif *opacus*, « qui est à l'ombre, obscur, où la lumière ne rentre pas », qui rend bien l'idée de l'absence de clarté³³⁷. Le syntagme *locum ... opacum* rappelle d'ailleurs l'expression de Virgile : *opaca locorum*³³⁸.

Pour sa part, Gesner opte pour une traduction analytique, plus proche de l'original grec, car elle garde l'image explicite du « soleil » (*sol*) qui « fait défaut » (*carere*). Cette expression se retrouve entre autres chez Ovide³³⁹.

Nous sommes donc face à deux choix de traduction qui répondent à des logiques différentes. D'un côté, Gesner cherche à rester proche du sens du composé grec qu'il paraphrase en quelque sorte, mais ce faisant s'éloigne du style de Lucien, qui privilégie dans cet extrait une

³³⁵ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 463-464.

³³⁶ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 410-411.

³³⁷ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 462.

³³⁸ VIRG. *En.* II, 725.

³³⁹ OV. *M.* 2, 762, mais aussi chez : PLIN. *Ep.* 2, 17, 19 ; TERT. *Scorp.* 19 ; PRUD. *Cath.* 9, 46.

accumulation d'adjectifs. De son côté, Érasme ne dénature pas cette énumération et conserve le sens général d'ἀνήλιος.

Ἄδικος (dans l'abstrait ἀδικία)

L'abstrait ἀδικία est un mot fréquent dans la littérature qui désigne proprement le « manquement à la justice », d'où aussi, plus concrètement, le « tort » ou la « faute ». En l'occurrence, Lucien parle des châtiments qui attendent les impies, châtiments plus ou moins lourds en proportion des fautes commises. Si l'option de Gesner qui rend ἀδικία par *injustitia* ne nous surprend guère, Érasme s'écarte quelque peu de Lucien en préférant *malefactum* « mauvaise action » :

Lucien p. 116, § 8, 1-3 : ἂν δέ τις τῶν πονηρῶν λάβῃσι, ταῖς Ἐρινύσι παραδόντες εἰς τὸν τῶν ἀσεβῶν χώρον εἰσπέμπουσι κατὰ λόγον τῆς ἀδικίας κολασθησομένους.

Érasme p. 395, 40- p. 396, 1 : Quod si malos aliquos ceperint, hos Furiis traditos in impiorum locum eiciunt pro ratione **malefactorum** puniendos.

Gesner p. 925, § 8 : Si vero malos deprehendant, traditos Furiis in impiorum locum detrudent, pro portione suae **injustitiae** puniendos.

Le nom ἀδικία repose sur l'adjectif privatif ἄ-δικος « injuste, qui commet une injustice », dont la base est évidemment δίκη. Chez Homère, ce terme a le sens de « règle, usage » d'où se développera ensuite la notion de « justice ». Cette justice se distingue de la θέμις divine par son niveau plus humain ; la preuve en est l'emploi plus pratique et concret de δίκη comme la « justice prononcée »³⁴⁰. Dans le même ordre d'idées, Lucien utilise ici le mot ἀδικία, dans un sens judiciaire en parlant des méfaits pour lesquels les impies doivent payer.

Érasme semble avoir perçu cette nuance contenue dans ἀδικία, puisqu'il traduit ce mot par *malefactum* « mauvaise action », un ancien juxtaposé très proche des composés grecs en κακο-³⁴¹ ; cette traduction rend plus visibles et concrètes les fautes commises.

En revanche, Gesner a choisi de rendre ἀδικία par l'abstrait *injustitia*, ce qui colle davantage à la forme grecque originale. En effet, le substantif *injustitia* est un nom de qualité dérivé de

³⁴⁰ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 283.

³⁴¹ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 380.

l'adjectif *injustus* ; il faut noter cependant que, dans la mesure où il repose sur *justus*, cet adjectif est un composé déterminatif, non pas possessif ³⁴².

ἄσιτος

Lorsque Lucien décrit les morts qui errent dans les Champs Élysées, il nous raconte que certains sont nourris par les sacrifices et les libations offerts par les vivants qu'ils ont laissés sur terre, alors que les autres, qui n'ont plus de proches vivants, souffrent de la faim. Pour qualifier un défunt de cette seconde catégorie, Lucien utilise l'adjectif ἄσιτος « qui ne mange pas, qui n'a pas mangé, à jeun ». Érasme rend ce terme par *ieiunus*, adjectif signifiant « qui est à jeun, qui n'a pas mangé ». Gesner, quant à lui, transforme la structure de la phrase grecque et reporte l'idée de faim sur le verbe *esurit* qui signifie « avoir faim, être affamé » :

Lucien p. 118, § 9, 5-8 : ὡς εἴ τῳ μὴ εἶη καταλελειμμένος ὑπὲρ γῆς φίλος ἢ συγγενής, ἄσιτος οὗτος νεκρὸς καὶ λιμώττων ἐν αὐτοῖς πολιτεύεται.

Érasme p. 396, 6-8 : Adeo vt si cui nullus sit in terra reliquus amicus aut cognatus, hic mortuus, **ieiunus** ac famelicus inter illos versatur.

Gesner p. 926, § 9 : Itaque si cui non sit relictus supra terram amicus aut cognatus, ille **esurit** mortuus, et fame cruciatus inter illos vitam agit.

ἄσιτος, proprement « qui n'a pas de nourriture », est un composé privatif basé sur le nom σῖτος qui a signifié d'abord « le grain de céréales » ³⁴³. Chez Homère, σῖτος est utilisé pour désigner « le pain », en tant qu'aliment s'opposant à la viande ou au vin ³⁴⁴.

Pour rendre cet adjectif composé, Érasme choisit l'adjectif *ieiunus* « qui est à jeun, affamé », équivalent sémantique parfait de ἄσιτος ³⁴⁵.

Alors que Lucien et, à sa suite, Érasme accolent plusieurs apposés au sujet d'un verbe unique, Gesner choisit de multiplier les verbes de la proposition principale, en ajoutant *esurit* à *vitam*

³⁴² Pour la famille étymologique de *ius*, cf. A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 329-330.

³⁴³ Ce nom est ancien et se retrouve déjà en mycénien dans plusieurs composés, sous la forme *si-to*.

³⁴⁴ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 1007.

³⁴⁵ Cf. A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 307, qui note la parenté avec le verbe *ientare* ou *ieientare* « faire son premier déjeuner » ; cf. aussi le verbe *ieiuno* « jeûner », qui apparaît à la basse époque et plus particulièrement dans la langue de l'Eglise.

agit. Le verbe *esurire* « avoir faim » est un dérivé désidératif en *-turio* formé sur le verbe *edere* « manger »³⁴⁶ ; on peut considérer qu'à ce titre, il est plus expressif que l'adjectif *ieiunus*.

Il nous faut ajouter ici une remarque concernant l'adjectif ἀπόσιτος « qui s'abstient de manger », proche de ἄσιτος par le sens, mais qui s'en écarte par la formation, dans la mesure où il s'agit plutôt d'une hypostase à partir de ἀπό σίτου « [renonçant] à la nourriture ». Lucien utilise cet adjectif, par ailleurs rare, au § 24 (αὐτοῦ γε τούτου ἕνεκα **χρή μὴ ἀπόσιτον εἶναι**), au moment où il juge bon de rappeler la nécessité d'avoir des forces suffisantes avant de s'abandonner au deuil. Cette recommandation est exprimée au moyen d'une litote, tournure fort bien rendue par Gesner, qui garde aussi les éléments constitutifs de l'adjectif grec (*illius ipsius rei caussa oportet cibo non abstinere*), alors qu'Érasme s'écarte sensiblement du texte original en proposant une solution qui ne garde ni le verbe impersonnel *χρή* ni la double négation (*vel ob hoc ipsum **cibus est capiendus***).

ἄμετρος (dans l'abstrait dérivé ἀμετρία)

Une fois de plus, dans l'extrait qui suit, Lucien exprime les excès des hommes. Après avoir employé déjà le terme ὑπερβολή, il recourt à présent au nom abstrait ἀμετρία, construit comme tête d'un syntagme, à savoir ἡ ... περὶ τὸν θρηῆνον ἀμετρία. Dans leur traduction, Érasme et Gesner inversent tous deux la structure hiérarchique de ce syntagme, en faisant des « chants plaintifs » le nom recteur et de la notion de « démesure » l'épithète qualificative : pour ce faire, Érasme choisit l'adjectif *immodicus* « démesuré, excessif », alors que Gesner préfère *immoderatus* « qui est sans bornes, sans mesure, excessif » :

Lucien p. 124, § 19, 1-4 : τί δέ με ὁ κωκυτὸς ὑμῶν ὀνίνησι καὶ ἡ πρὸς τὸν αὐλὸν αὐτῆ στερνοτυπία καὶ ἡ τῶν γυναικῶν περὶ τὸν θρηῆνον **ἀμετρία** ;

Érasme p. 397, 28-29 : Aut quid ista pectorum ad tibiae modos percussio ? Aut quid mulierum **immodica** lamentatio ?

Gesner p. 932, § 19 : Quid vero [...] ille ad tibiam planctus pectorum, et mulierum illa **immoderata** lamentatio ?

³⁴⁶ MEILLET Antoine et VENDRYES Joseph, *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, Paris, Champion, 1924, p. 268.

Ἀμετρία est l'abstrait de ἄμετρος, composé négatif construit sur le nom μέτρον désignant la « mesure », la « limite », d'où aussi « la juste mesure »³⁴⁷. C'est dans ce dernier sens qu'il convient de comprendre ici ἀμετρία, qui peut également signifier l' « immensité » ou l' « inaptitude ».

L'adjectif donné par Érasme, *immodicus*, est un composé négatif, tiré de l'adjectif *modicus* « mesuré » (qui a aussi un sens restrictif « modeste, parcimonieux, modique »). Le mot qui se trouve à la base de cette famille lexicale est *modus* qui désigne « la mesure » d'une façon concrète, mais revêt souvent aussi un sens moral de « modération ». Enfin, il exprime parfois une « limite » ou une « mesure musicale », ce qui le rapproche justement de son équivalent grec μέτρον³⁴⁸.

Immoderatus, l'adjectif pour lequel Gesner a opté, est la forme négative du participe parfait des verbes *moderare / moderari* « tenir dans la mesure, modérer, régler »³⁴⁹, formés eux aussi sur la base nominale *modus*. Pris comme adjectif, *immoderatus* s'applique à des personnes ou des choses, en les qualifiant de « dépourvues de juste mesure, excessives »³⁵⁰.

Fondés sur la même notion de base, les deux choix de traduction d'Érasme et de Gesner sont également très proches de leur modèle grec, étant donné que le latin *modus* est l'équivalent attitré du grec μέτρον, jusque dans ses différentes acceptions.

ἄσπορος et ἄκαρπος

Dans le discours que le fils défunt fait à son père, Lucien rapporte une description du monde infernal riche en détail. Rien ne manque dans les régions d'en bas et la terre y est assez fertile pour subvenir à tous les besoins en nourriture ; ce fait est exprimé par les tournures οὐκ ἄσπορος et οὐδὲ ἄκαρπος, qui qualifient le royaume de Pluton et qui sont traduites par *non ... sterile neque (atque) infrugiferum* par Érasme et Gesner :

³⁴⁷ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique* ..., p. 691-692.

³⁴⁸ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique* ..., p. 408-409.

³⁴⁹ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique* ..., p. 409.

³⁵⁰ Cf. F. GAFFIOT, *Dictionnaire* ..., p. 777.

Lucien p. 126, § 19, 13-16 : οὐχ οὕτως ἄσπορος οὐδὲ ἄκαρπος ἢ τοῦ Πλούτωνος ἀρχή, οὐδὲ ἐπιλέλοιπεν ἡμᾶς ὁ ἀσφόδελος, ἵνα παρ' ὑμῶν τὰ σιτία μεταστελλώμεθα.

Érasme p. 397, 35-37 : Non est vsqueadeo **sterile** neque **infrugiferum** Plutonis regnum, neque nos destituit asphodelus, vt a vobis cibos huc deportemus.

Gesner p. 932, § 19 : Non adeo **sterile** nobis atque **infrugiferum** Ditis imperium est, neque asphodelus nobis deficit, a vobis cibos ut arcessamus.

L'adjectif ἄσπορος est formé sur la base σπορά ou σπόρος, signifiant l' « ensemencement » et provenant elle-même du verbe σπείρω « semer, engendrer, répandre ». On recense une soixantaine de composés avec -σπορος en second terme ; la plupart des composés de ce type peuvent avoir un sens propre ou figuré, comme ἄσπορος qui signifie à la fois « qui n'est pas semé » et « inculte », également au sens intellectuel ³⁵¹. Or, dans le contexte où il est utilisé par Lucien, cet adjectif doit signifier plus précisément « impropre aux semailles, qui ne peut être ensemencé ». Érasme et Gesner le traduisent pareillement par *sterilis* « infécond, stérile », dont l'acception est un peu différente, car le sens de base est plutôt « qui ne peut porter fruit » ; il est légitime de penser que le verbe *serere* en latin n'offrait aucune possibilité viable de traduction. Bien qu'un participe *insitus* existe, le *in-* n'y est pas privatif.

Or, l'idée que le champ de Pluton porte des fruits est rendue par une autre litote, c'est-à-dire : οὐδὲ ἄκαρπος, « qui n'est pas improductif ». Parallèle à ἄ-σπορος, l'adjectif ἄ-καρπος est également un composé privatif, sur la base cette fois-ci de καρπός, « fruit » en général, puis plus particulièrement « céréales, récoltes, raisins, olives, etc. » ³⁵². La traduction latine de cet adjectif est la même chez Érasme et Gesner, à savoir *infrugifer*, mot rarissime. Cet adjectif est la forme niée de *frugifer*, « qui produit des fruits », type de composé agentif en *-fer* très usuel ³⁵³ ; le premier terme de cette formation est *frux*, qui désigne « la force fécondante du sol, la récolte », puis dans un sens plus concret et au pluriel, « les produits du sol », particulièrement les « céréales » ³⁵⁴. Cette traduction ne paraît pas particulièrement réussie ; outre qu'*infrugifer* représente un mot virtuellement inexistant, le recours à cette traduction rompt, dans son association avec *sterilis*, le parallélisme de la version grecque οὐχ ... ἄσπορος οὐδὲ ἄκαρπος.

³⁵¹ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 1035.

³⁵² P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 500, qui note que le nom a aussi le sens figuré de « profit, avantage ».

³⁵³ Voir à ce sujet, Th. LINDNER, *Lateinische Komposita ...*, p. 84-91.

³⁵⁴ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 257.

Par ailleurs, nous avons sans doute ici un des rares endroits où on peut admettre de manière plausible que Gesner s'est inspiré de la traduction d'Érasme.

ἄνοος (dans l'abstrait dérivé ἄνοια)

Dans un passage déjà vu plus haut, Lucien fait dépendre ἄνοια « déraison, sottise, folie » du nom de χορηγός. Les cérémonies plaintives pour honorer le mort n'ont aucun sens, dit-il, car le sort du monde inférieur est plus enviable que celui des vivants. Érasme et Gesner proposent une même traduction latine, *amentia* « absence de raison, démence, égarement » :

Lucien p. 126, § 20, 4-9 : ἀλλ' ὅμως οἱ μάταιοι καὶ βοῶσι καὶ μεταστειλόμενοι τινα θρήνων σοφιστὴν πολλὰς συνειλοχότα παλαιὰς συμφορὰς τούτῳ συναγωνιστῆ καὶ χορηγῷ τῆς ἄνοίας καταχρῶνται, ὅπη ἂν ἐκεῖνος ἐξάρχη πρὸς τὸ μέλος ἐπαιάζοντες.

Érasme p. 398, 4-9 : Attamen vecordes isti vociferantur et accersito quopiam lamentorum artifice, qui multas antiquas calamitates in vnum congerat, certaminis adiutore et **amentiae** chorago abutuntur, vbicunque coeperit ille, ipsi ad melos eiulatu respondentes.

Gesner p. 932, § 20 : Sed tamen stolidi homines et vociferantur, et arcessito quodam lamentationum Sophista, qui veteres multas calamitates collegerit, hoc adiutore et praecentore quasi suae **amentiae** utuntur, et ubi ille incepit, suas querelas illius cantui subjiciunt.

ἄνοια est l'abstrait dérivé de ἄνοος « insensé, irréfléchi », composé privatif formé à partir du nom νοῦς (νόος) qui désigne « l'intelligence, l'esprit » en tant qu'élément qui permet de percevoir et de penser (son sens peut également empiéter sur celui de θυμός dans le domaine des sentiments) ; il existe une centaine de composés avec -νοος, -νοος (d'où -νοια) au second terme³⁵⁵. Le terme ἄνοια a le sens général de « déraison » et révèle un état malade des perceptions et des pensées.

La traduction donnée par Érasme et Gesner est de structure tout à fait semblable au composé grec. L'abstrait *amentia* est tiré de l'adjectif *amens* « qui a perdu l'esprit », composé négatif avec *abs-* (marquant l'absence, comme *de-* dans *demens*) sur la base de *mens*, « pensée, l'intelligence », par la suite également « intention »³⁵⁶. Somme toute, ce mot s'offrait presque naturellement comme équivalent du grec ἄνοια.

³⁵⁵ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 756.

³⁵⁶ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 396-397.

Ἀσεβής

Une grande partie des civilisations envisagent une différence de traitement des bons et des méchants dans l'au-delà. Lucien désigne les « impies » par le mot grec ἀσεβής, qu'Érasme et Gesner traduisent pareillement en recourant à l'adjectif *impius* :

Lucien p. 116, § 8, 1-3 : ἄν δέ τινας τῶν πονηρῶν λάβωσι, ταῖς Ἐρινύσι παραδόντες εἰς τὸν τῶν ἀσεβῶν χῶρον εἰσπέμπουσι κατὰ λόγον τῆς ἀδικίας κολασθησομένου.

Érasme p. 395, 40- p. 396, 1 : Quod si malos aliquos ceperint, hos Furiis traditos in **impiorum** locum eiiciunt pro ratione malefactorum puniendos.

Gesner p. 925, § 8 : Si vero malos deprehendant, traditos Furiis in **impiorum** locum detrudunt, pro portione suae iniustitiae puniendos.

Ἀσεβής est un composé usuel, créé sur le nom σέβας « crainte religieuse ; respect des dieux, culte divin » (cf. le verbe σέβομαι qui signifie dans un premier temps « éprouver une crainte respectueuse », puis « respecter, témoigner un respect religieux » et finalement « honorer, vénérer, rendre un culte »)³⁵⁷. Avec l'ἀ- négatif, l'adjectif composé désigne une personne (ou une chose) « qui ne respecte pas les dieux », c'est-à-dire « impie » ; l'idée qui prédomine est l'absence du respect que l'on doit aux dieux.

Nos deux traducteurs rendent l'adjectif grec par l'adjectif privatif *impius*, gardant ainsi cette idée négative. Même si le sens et l'emploi des deux adjectifs sont très proches, il convient cependant de noter qu'*impius* implique une atteinte à la pureté rituelle³⁵⁸ alors que ἀσεβής exprime davantage le manque de respect.

Ἀηδής (dans l'adverbe ἀηδῶς)

L'adverbe ἀηδῶς « avec déplaisir, à contrecœur, contre son gré » apparaît, vers la fin du *De Luctu*, dans une construction de litote, pour indiquer que les parents qui ont fait jeûne après le décès de leur fils se laissent facilement convaincre de manger et de participer au banquet funéraire. L'adverbe en question a été traduit par deux adjectifs apposés au sujet, à savoir *illibens* chez Érasme et *invitus* chez Gesner :

³⁵⁷ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 992.

³⁵⁸ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 501.

Lucien p. 128, § 24, 1-5 : ... καὶ πάρεισιν οἱ προσήκοντες [...] καὶ πείθουσι γεύσασθαι, οὐκ ἀηδῶς μὰ Δία οὐδ' αὐτοὺς ἀναγκαζομένους, ἀλλὰ ἤδη ὑπὸ λιμοῦ τριῶν ἐξῆς ἡμερῶν ἀπηυδηκότας.

Érasme p. 398, 15-18 : Iamque adsunt necessarii [...] suadentque vti cibum capiant, quanquam illi, per Iouem, **non illibentes** ad id compelluntur, quippe perpetuum iam triduum enecti fame.

Gesner p. 933, § 24 : Adsunt cognati [...] et gustare illos cogunt, ut qui **non invitati**, per Jovem, cogendos se praebeant, sed jam trium dierum fame macerati ferre inedia[m] diutius non possint.

Ἀηδῶς est lié à l'adjectif ἀηδής « désagréable, déplaisant », composé privatif tiré du neutre ἡδός « plaisir, charme ». Cette famille lexicale comporte des mots courants comme ἡδύς « qui plaît, agréable » et ἡδομαι « se réjouir, être charmé »³⁵⁹.

Érasme emploie *illibens*, forme niée de *libens*, mais qui n'est pas attestée ; la création néologique avec *in-* privatif provient évidemment du désir de respecter la litote expressive du texte grec tout en offrant, avec la base verbale *libet*, un équivalent reconnaissable du groupe de ἡδομαι.

L'adjectif *in-vitus* donné par Gesner procède de la même intention, mais il a opté pour un vocable existant, bien attesté dans la littérature ; cependant, comme l'étymologie de ce mot n'est pas transparente³⁶⁰, le lien avec l'idée de « plaisir » ou de « déplaisir » n'est pas aussi visible que chez Érasme.

Συνήθης (dans l'abstrait dérivé συνήθεια)

Les gens croient-ils vraiment que la mort mérite d'être pleurée, ou au contraire ne s'adonnent-ils au chagrin qu'en sacrifiant aux usages et à l'habitude, dans la pensée que c'est un événement heureux ? C'est la question à la base de la réflexion de Lucien sur le deuil. En effet, le composé συνήθεια (ici uni à νόμος) signifie « l'habitude » et Érasme le traduit par *consuetudine* (uni à *ex more*) et Gesner par *consuetudini* (uni à *institutis*) :

³⁵⁹ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 406.

³⁶⁰ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 321.

Lucien p. 112, § 1, 7-10 : κατ' οὐδὲν ἐπιστάμενοι σαφῶς οὔτε εἰ πονηρὰ ταῦτα καὶ λύπης ἄξια οὔτε εἰ τούναντίον ἡδέα καὶ βελτίω τοῖς παθοῦσι, νόμῳ δὲ καὶ **συνήθειά** τὴν λύπην ἐπιτρέποντες.

Érasme p. 395, 1-3 : quum haudquaquam pernouerint malane sint ista, ac dolenda, an contra iucundiora melioraque iis quibus accidunt, sed ex more et **consuetudine** dolorem accersunt.

Gesner p. 922, § 1 : non illi [...] ulla ex parte scientes dilucide, nec sintne mala ista ac dolore digna, neque an contra ea suaviora sint ac meliora his, quibus eveniunt ; sed institutis et **consuetudini** illum dolorem suum condonantes.

Συνήθεια est l'abstrait dérivé de συνήθης, qui signifie proprement « qui partage une manière de vivre », d'où « familier, habituel »³⁶¹.

La traduction latine par *consuetudo* d'Érasme et Gesner apparaît naturelle et n'appelle pas de remarque particulière, si ce n'est que *consuetus* se superpose exactement à συνήθης, du point de vue de l'étymologie et de la nature du préverbe. La traduction de νόμος « usage » par *mos* est judicieuse, dans la mesure où ce nom désigne une « manière d'être, déterminée par l'usage »³⁶² ; la forme *instituta* choisie par Gesner souligne plus directement l'aspect conventionnel des coutumes établies.

Συγγενής

Une des croyances communes rapportées par Lucien est que les libations et les sacrifices offerts par les vivants aux morts leur servent de nourriture ; dès lors, le défunt qui ne reçoit rien de ses amis ou de ses parents demeure affamé dans la prairie infernale. Pour désigner le parent du défunt, Lucien emploie le composé συγγενής, qu'Érasme et Gesner traduisent tous deux par *cognatus* :

Lucien p. 118, § 9, 5-8 : ὡς εἴ τῳ μὴ εἶη καταλελειμμένος ὑπὲρ γῆς φίλος ἢ **συγγενής**, ἄσιτος οὗτος νεκρὸς καὶ λιμώτων ἐν αὐτοῖς πολιτεύεται.

Érasme p. 396, 6-8 : Adeo vt si cui nullus sit in terra reliquus amicus aut **cognatus**, hic mortuus, ieiunus ac famelicus inter illos versatur.

Gesner p. 926, § 9 : Itaque si cui non sit relictus supra terram amicus aut **cognatus**, ille esurit mortuus, et fame cruciatus inter illos vitam agit.

³⁶¹ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 407.

³⁶² A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 415-416.

Συγγενής est un adjectif composé formé d'un préfixe συν- (marquant l'accompagnement) et du nom γένος « famille, race, origine, etc. », d'où le sens « qui est de la même famille », « qui partage une même origine » et, comme substantif, « parent ». La racine de ce mot a produit quantité de dérivés et de composés, gravitant tous autour du verbe γίγνομαι « naître, devenir »³⁶³.

Tout comme συγγενής, le mot latin *cognatus* est un adjectif composé formé sur le simple *gnatus*, désignant un « parent par le sang » et différent d'*affinis* qui s'applique à un « parent par alliance »³⁶⁴. Ce mot *cognatus* (proprement « uni par la naissance ») est donc tout à fait adéquat pour traduire συγγενής et il est facilement compréhensible que nos deux traducteurs n'aient pas opté pour une autre solution.

La même solution naturelle se vérifie d'ailleurs dans une autre occurrence du même mot συγγενής :

Lucien p. 120, § 13, 1-2 : Εἶθ' ἢ μήτηρ ἢ καὶ νῆ Δία ὁ πατήρ ἐκ μέσων τῶν **συγγενῶν** προελθὼν ...

Érasme p. 396, 23-24 : Deinde mater atque adeo pater quoque ex mediis **cognatis** progressus ac mortuo circumfusus ...

Gesner p. 927, § 13 : Tum mater, et, per Jovem, pater, de medio **cognatorum** agmine progressus, eumque complexus ...

Σύνδειπνος

Chaque peuple a ses propres pratiques pour honorer ses morts, comme l'explique Lucien au paragraphe 21 du *De Luctu*. Parmi d'autres civilisations, il cite l'exemple des Égyptiens qui, après avoir embaumé un mort, en font un convive à leur table. Ce défunt est à la fois σύνδειπνος « convive pour le repas » et συμπότης « compagnon de boisson » (qui a été analysé plus haut). Érasme et Gesner traduisent tous deux σύνδειπνος par *conviva* « convive » :

³⁶³ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p 221-222.

³⁶⁴ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 429-430.

Lucien p. 126, § 21, 6-7 : οὗτος μὲν γε — λέγω δὲ ἰδῶν — ξηράνας τὸν νεκρὸν **σύνδειπνον** καὶ συμπότην ἐποίησατο.

Érasme p. 398, 8-10 : Atque hic quidem (rem a me visam narro) desiccatum cadauer **conuiuum** et compotorem adhibet

Gesner p. 932, § 21 : Hic vero, quae vidi narro, siccatum cadaver **convivam** suum et compotorem solet facere.

L'adjectif σύνδειπνος est composé du préfixe d'accompagnement σύν- et du nom du « repas » δειπνον ; en tant que formation possessive, il désigne logiquement la personne « qui partage le même repas », d'où le « convive »³⁶⁵.

Le terme latin *conviva* est également construit avec un préfixe d'accompagnement, mais contrairement à son pendant grec, le second terme est un nom d'agent issu du verbe *vivere* « vivre »³⁶⁶. Cicéron explique l'étymologie de *conviva* dans le *De Senectute* 13, 45 : « *Bene enim maiores accubitionem epularem amicorum, quia uitae coniunctionem haberet, conuiuium nominauerunt, melius quam Graeci, qui hoc idem tum computationem, tum concenationem uocant, ut, quod in eo genere minimum est, id maxime probare uideantur* »³⁶⁷. Cependant, il nous semble plutôt que l'idée de « manger » vient du sens bien attesté pour *vivere* de « se nourrir, tirer sa subsistance ». Quoi qu'il en soit, *conviva* était le candidat tout indiqué pour traduire σύνδειπνος, malgré une étymologie distincte.

Παμμεγέθης

Le rire est une composante importante de l'œuvre de Lucien. À la fin de ses propos, notre jeune défunt avoue qu'il s'est retenu à grand-peine de rire aux éclats lors du discours funèbre en son honneur. Très éloigné en effet de la réalité, ce discours dépeignait un portrait déplorable des enfers. Lucien rend l'intensité de cet éclat de rire grâce à l'adverbe παμμέγεθες signifiant « très, fortement, considérablement ». Pour traduire ce dernier, Érasme a opté pour *vehementer* « avec emportement, fortement » et Gesner pour *clarum* « de façon claire, manifeste » :

³⁶⁵ Sur le groupe de δειπνον, voir P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 258 ; il est à noter que le δειπνον semble avoir un lien privilégié avec les coutumes mortuaires, comme le montre le nom περιδειπνον « le festin funéraire » et εὔδειπνος qui qualifie généralement un « défunt à qui un repas est offert ».

³⁶⁶ Cf. Fr. BADER, *La formation des composés nominaux...*, p. 76, 85.

³⁶⁷ « *Nos ancêtres ont eu bien raison de donner le nom de « vie en commun » à une réunion d'amis accoudés autour d'une table, en pensant qu'elle implique une communion de vie ; ils firent mieux que les Grecs, qui l'appellent soit « beuverie en commun » soit « manger en commun », semblant priser surtout ce qui en l'espèce compte le moins* ». Ce texte est cité chez A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 743.

Lucien p. 126, § 19, 16-18 : ὥστε μοι νῆ τὴν Τισιφόνην πάλαι δὴ ἐφ' οἷς ἐποιεῖτε καὶ ἐλέγετε **παμμέγεθες** ἐπήει ἀνακαγχάσαι ...

Érasme p. 397, 37-38 : Itaque iuro per Tisiphonem, iampridem mihi libeat **vehementer** exclamare super his quae et faciebatis et dicebatis ...

Gesner p. 932, § 19 : Itaque, sic me Tisiphone, olim propter ea quae faciebatis dicebatisque **clarum** cachinnari subiit.

Παμμέγεθες est un accusatif adverbial provenant de l'adjectif παμμεγέθης « très grand », qui représente quant à lui un adjectif possessif formé sur μέγεθος, « grandeur, force, puissance », avec un premier terme παν- à valeur intensive ³⁶⁸.

Érasme traduit παμμέγεθες par *vehementer*, un adverbe dérivé de *vehemens* « emporté, violent » qui s'applique autant aux personnes qu'aux choses. L'adverbe signifiant donc « avec violence, fortement » est devenu un synonyme expressif de *valde* ³⁶⁹.

L'adverbe *clarum*, dans la version de Gesner, est un adverbe reposant également sur la forme neutre d'un adjectif. En l'occurrence, *clarus* est à rapprocher du verbe *clamare* et a dû s'appliquer d'abord à la voix et aux sons, d'où le sens premier « sonore, éclatant ». La signification « clair, brillant » qui appartient au domaine de la vue est secondaire de même que la valeur « illustre, brillant, glorieux », apparaissant pour qualifier des choses de l'esprit comme *exempla*, et même des individus ou des objets ³⁷⁰. Le choix de Gesner est visiblement fondé sur l'acception sonore de l'adjectif et trouve un modèle remarquable dans la formule d'Apulée : « [...] in clarum cachinum uideret effusos » ³⁷¹.

Du point de vue sémantique, le choix d'Érasme, qui privilégie l'intensité sous une forme plus abstraite, semble plus proche de l'original ; mais la solution préconisée par Gesner, inscrite dans le domaine sensible, recherche davantage l'expressivité.

Ἀλλόκοτος

Dans le *De Luctu*, Lucien insiste plus d'une fois sur l'exagération et les excès dans le comportement des proches du défunt, notamment dans la manifestation de leur chagrin.

³⁶⁸ P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 859 ; E. SCHWYZER, *Griechische Grammatik...*, p. 437.

³⁶⁹ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 717.

³⁷⁰ A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 125.

³⁷¹ APUL. *M.* 2, 14.

Souvent, dit l'auteur, père et mère poussent des cris aussi inutiles qu'étranges. C'est sur l'adjectif ἀλλόκοτος « étrange, monstrueux » que nous nous arrêterons ici. Érasme et Gesner traduisent, tous les deux, ce mot par *absurdus* « qui a un son faux, qui détonne, qui jure » :

Lucien p. 120, § 13, 1-6 : Εἶθ' ἡ μήτηρ ἢ καὶ νῆ Δία ὁ πατήρ ... φωνὰς ἀλλοκότους καὶ ματαίας ἀφήσι, πρὸς ἃς ὁ νεκρὸς αὐτὸς ἀποκρίναιτ' ἄν, εἰ λάβοι φωνήν·

Érasme p. 396, 23-26 : Deinde mater atque adeo pater quoque ... **absurdas** ac stultas voces emittit. Ad quas mortuus ipse responsurus sit, si contingat vocem recipere.

Gesner p. 927, § 13 : Tum mater, et, per Jovem, pater ... voces quasdam **absurdas** ac vanas edit, ad quas ipse mortuus, vocis usu impetrato, respondeat.

L'adjectif composé ἀλλόκοτος n'est pas facile à analyser. Il est formé sur un second terme -κοτος, qui, malgré des difficultés sémantiques, pourrait correspondre à une base κότος, qui a le sens de « ressentiment, rancune, haine » ; d'après Chantraine, dans une formation comme ἀλλόκοτος « étrange, monstrueux », le sens du second terme du composé est « très affaibli »³⁷². Peut-être doit-on partir, pour ce type possessif, d'un sens original « qui a la haine d'autrui » d'où « farouche, pas sociable » et finalement « qui s'écarte de la norme ». Quoiqu'il en soit, Lucien insiste sur l'étrangeté, voire la monstruosité du cri de douleur des parents du défunt.

Pour traduire cet adjectif en latin, Érasme et Gesner donnent tout deux *absurdus*. Cet adjectif, très proche d'*absonus* comme le précise Cicéron³⁷³, signifie d'abord « discordant » et appartient ainsi au domaine sonore ; c'est à partir de là que l'adjectif, d'étymologie d'ailleurs contestée³⁷⁴, a pris également le sens de « qui ne convient pas, hors de propos, saugrenu » d'où finalement « absurde », c'est-à-dire « qui s'écarte de la raison ». Le choix de traduire ἀλλόκοτος par *absurdus* apparaît donc très judicieux. En effet, l'adjectif latin, pris dans son sens premier, se prête particulièrement bien à la description de « cris discordants et violents », dépassant le registre normal du chant humain, comme le suggère de son côté le modèle grec.

³⁷² P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique...*, p. 572.

³⁷³ CIC. *De Or.* 3, 41.

³⁷⁴ Voir notamment A. ERNOUT & A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique...*, p. 4.

V. En guise de conclusion :

Cette analyse de différentes versions d'un même texte nous montre que l'exercice de traduction est très personnel et donne des résultats propres à chaque traducteur. Celui-ci comprend le texte d'origine d'une façon qui lui est particulière, avant même de fournir une nouvelle version et de poser des choix de méthode. C'est ainsi que nous nous retrouvons aujourd'hui avec moult traductions d'œuvres antiques fort différentes. La traduction de l'Iliade de Philippe Brunet en hexamètres français qui désire rendre compte de la forme épique grecque en français est très éloignée de celle proposée dans l'édition des Belles Lettres, qui poursuit un but scientifique. Chaque traducteur possède donc un profil spécifique qui se manifeste à travers des options et des procédures de traduction. C'est ce profil de traducteur que nous allons tenter de dresser pour Érasme et Gesner respectivement, à la lumière de l'analyse des traductions des composés du *De Luctu* de Lucien.

Ce qu'il convient de dire d'abord à propos d'Érasme et Gesner, c'est que ce sont à l'évidence de bons traducteurs, reconnus comme tels par la postérité. En effet, la qualité des traductions d'Érasme fut déterminante pour la réédition de sa version pendant de longues années ; il en va de même pour Gesner, dont nous retrouvons le texte jusque dans l'édition de Didot de 1842. Doués l'un et l'autre d'une excellente maîtrise du grec et du latin, ils parvinrent à s'imposer comme des modèles dans le domaine des traductions.

Si l'on examine la liste de la cinquantaine de composés que nous avons analysés dans ce travail, nous remarquons, que pour une vingtaine de ceux-ci, soit entre un tiers et la moitié, Érasme et Gesner proposent la même traduction ou en tout cas une traduction proche sur le plan lexical. Il serait facile de supposer que Gesner ait copié Érasme. Pourtant, dans l'introduction du volume dédié à Lucien, il nous rappelle qu'il ne s'est inspiré d'aucune traduction existante. De plus, sa vision très pédagogique de l'exercice de traduction semble s'opposer au principe de plagiat : n'est-il pas davantage formateur de se lancer dans une traduction en ne se reposant que sur sa propre maîtrise de la langue ? D'ailleurs, l'examen de cette vingtaine de mots communs aux deux traducteurs, nous dévoile qu'il s'agit avant tout de traductions tout à fait attendues. Le terme ἄνοια (§ 20), par exemple, appelle naturellement *amentia* ; même constatation pour συγγενής et *cognatus*, équivalence que nous retrouvons à deux endroits du texte (§§ 9 et 13). Cependant, d'autres cas nous semblent particuliers. Le choix de rendre ἄκαρπος (§ 19) par *infrugifer* n'est pas tout à fait heureux et il est étonnant que Gesner n'ait pas opté pour un autre terme.

Les autres traductions latines divergent. Érasme aime les mots rares, voire les néologismes : *postliminium* pour ἀναπόμπιμος (§ 10), *compotatio* pour συμπόσιον (§ 13), *exequialis* pour περίδειπνον (§ 24), *graveolentia* pour δυσωδία (§ 11), etc. Gesner emploie également des mots rares comme *pocillator* pour οἰνοχόους (§ 14), mais dans une moindre mesure seulement. Lorsqu'Érasme traduit ἠύκομος (§ 24) par *auricapilla*, sa virtuosité et sa compréhension de la langue grecque sont remarquables. L'équivalence proposée pour le préfixe du composé grec est inhabituel, mais pourtant si bien pensé.

Un autre processus auquel recourt Érasme est la transcription du terme grec en latin ; citons entre autres *choragus* (§ 20) et *pincernas* (§ 14). Ces choix montrent la volonté d'Érasme d'ajouter une tonalité grecque à sa traduction. Gesner n'agit jamais de la sorte, mais privilégie les tournures classiques apprises à la lecture des auteurs antiques.

De manière générale, Érasme préfère des formules compactes, mais de temps à autre, il n'hésite pas à mettre en œuvre des amplifications, voire des ajouts. Sa traduction du verbe συνδιαπράττω (§ 6) par l'expression *in administrando adjuvare* multiplie les mots latins et manifeste le souci d'Érasme pour rendre pleinement le sens du mot grec. L'ajout de *certaminis* à *adjutor* pour traduire συναγωνιστής (§ 20) va dans le même sens. Prenons encore le cas tout à fait particulier des verbes composés συγκαταφλέγω et συγκατορύσσω (§ 14) qu'Érasme traduit par *pariter in rogum iniectum exurere et una cum cadauere sepelire*. Cette traduction est remarquable, puisque, tout en s'éloignant de l'expression dense du grec, il arrive à rendre parfaitement le sens complexe de ces verbes à double suffixe et à conserver l'intention de Lucien.

Gesner, quant à lui, fait preuve souvent d'un esprit analytique. En effet, il donne l'impression qu'il décompose le mot grec et rend ensuite chaque élément qui le constitue soit en un seul mot latin, soit en multipliant les termes. Certains exemples sont communs à Érasme et Gesner comme μυθοποιός (§ 2) traduit par *fabularum auctor*, où se ressent bien la décomposition du terme grec. Chez Gesner, ce phénomène est plus fréquent : *tragica voce / proclamare* pour τραγωδέω (§ 15), *sole carentem* pour ἀνήλιος, *quae effugere nemo possit* pour ἀφύκτος, *fato malo usum* pour δύσμορος, etc.

Grâce à ces éléments, nous pouvons donc esquisser à grands traits le profil de traducteur d'Érasme et Gesner, mais seulement à grands traits, puisqu'établir leurs méthodes et pratiques de traduction avec précision nécessiterait de travailler sur un corpus plus important de leurs versions latines et sur une liste plus étendue de critères. Cependant, nous pouvons dégager quelques points remarquables. Érasme donne l'impression de « sentir » son modèle, de comprendre en profondeur le mot composé, ses nuances spécifiques et sa force expressive. Sa traduction tend à garder ce caractère grec du texte, ce qui explique l'emploi de mots latins rares,

et le recours à des néologismes ou des ajouts pour conserver toutes les nuances du grec. Au contraire, Gesner semble posséder un esprit analytique. Il décompose les mots grecs complexes et rend chaque élément de ceux-ci par un équivalent latin. Sa traduction est aussi juste que celle d'Érasme, mais la méthode semble moins intuitive et plus mécanique.

Cet exercice de comparaison de traductions latines d'un même texte grec nous a appris de nombreuses choses sur le génie propre de chacune des deux langues classiques, sur les procédures de la formation des mots en grec et en latin et sur l'histoire du vocabulaire ; mais nous avons aussi pu apprécier chaque traduction comme un objet unique. Il s'est vérifié qu'une traduction n'est pas l'autre, et la confrontation de deux versions différentes nous a permis d'entrer un peu plus dans l'intimité de chaque traducteur et, en dernière analyse, de Lucien lui-même.

Annexe : tableau comparatif des trois versions étudiées

Lucien	Érasme	Johann Matthias Gesner
<p>[1] Ἄξιόν γε παρατηρεῖν τὰ ὑπὸ τῶν πολλῶν ἐν τοῖς πένθεσι γιγνόμενα καὶ λεγόμενα καὶ τὰ ὑπὸ τῶν παραμυθουμένων δῆθεν αὐτοὺς αὔθις λεγόμενα, καὶ ὡς ἀφόρητα ἠγοῦνται τὰ συμβαίνοντα σφίσι τε αὐτοῖς οἱ ὀδυρόμενοι καὶ ἐκείνοις οὗς ὀδύρονται, οὐ μὰ τὸν Πλούτωνα καὶ Φερσεφόνην κατ' οὐδὲν ἐπιστάμενοι σαφῶς οὔτ' εἰ πονηρὰ ταῦτα καὶ λύπης ἄξια οὔτε εἰ τὸναντίον ἡδέα καὶ βελτίω τοῖς παθοῦσι, νόμφ δὲ καὶ συνηθεία τὴν λύπην ἐπιτρέποντες. Ἐπειδὴν τοίνυν ἀποθάνῃ τις, οὔτω ποιοῦσιν—μᾶλλον δὲ πρότερον εἰπεῖν βούλομαι ἄστινας περὶ αὐτοῦ τοῦ θανάτου δόξας ἔχουσιν· οὔτω γὰρ ἔσται φανερόν οὔτινος ἕνεκα τὰ περιττὰ ἐκεῖνα ἐπιτηδεύουσιν.</p>	<p>[1] Operaepretium sane fuerit obseruare ea quae in luctu vulgo tum dicantur, tum fiant, item quae dicantur ab iis qui eos consolantur scilicet, quamque non ferenda putent lugentes ea quae sibi acciderunt et sibi ipsis et iis quos flent ; quum haudquaquam pernouerint malane sint ista, ac dolenda, an contra iucundiora melioraque iis quibus accidunt, sed ex more et consuetudine dolorem accersunt. Itaque quum mortuus fuerit aliquis, faciunt ad hunc modum. Quin prius volo tibi narrare quas habeant de morte ipsa opiniones. Sic enim palam fiet qua gratia superuacanea ista moliantur.</p>	<p>[1] Operae pretium sane fuerit obseruare, quae a vulgo fiunt in luctu ac dicuntur, quaeque vicissim ab his, qui consolantur istos, dicuntur ; et ut intolerabilia lamentantes putant, cum quae sibi eveniunt ipsis, tum quae illis, quorum vicem dolent : non illi, per Plutonem ac Proserpinam ! ulla ex parte scientes dilucide, nec sintne mala ista ac dolore digna, neque an contra ea suaviora sint ac meliora his, quibus eveniunt ; sed institutis & consuetudini illum dolorem suum condonantes. Cum igitur mortuus fuerit aliquis, sic faciunt. Quin illud prius volo dicere, de morte ipsa quas habeant sententias : sic enim apparebit, cuius rei causa in supervacuis illis elaborent.</p>

<p>[2] Ὁ μὲν δὴ πολὺς ὄμιλος, οὓς ἰδιώτας οἱ σοφοὶ καλοῦσιν, Ὁμήρῳ τε καὶ Ἡσιόδῳ καὶ τοῖς ἄλλοις μυθοποιοῖς περὶ τούτων πειθόμενοι καὶ νόμον θέμενοι τὴν ποίησιν αὐτῶν, τόπον τινα ὑπὸ τῆ γῆ βαθὺν Ἄιδην ὑπειλήφασιν, μέγαν δὲ καὶ πολύχωρον τοῦτον εἶναι καὶ ζοφερὸν καὶ ἀνήλιον, οὐκ οἶδ' ὅπως αὐτοῖς φωτίζεσθαι δοκοῦντα πρὸς τὸ καὶ καθορᾶν τῶν ἐνότων ἕκαστον· βασιλεύειν δὲ τοῦ χάσματος ἀδελφὸν τοῦ Διὸς Πλούτωνα κεκλημένον, ὧς μοι τῶν τὰ τοιαῦτα δεινῶν τις ἔλεγε, διὰ τὸ πλουτεῖν τοῖς νεκροῖς τῆ προσηγορία τετιμημένον. Τοῦτον δὲ τὸν Πλούτωνα τὴν παρ' αὐτῷ πολιτείαν καὶ τὸν κάτω βίον καταστήσασθαι τοιοῦτον· κεκληρῶσθαι μὲν γὰρ αὐτὸν ἄρχειν τῶν ἀποθανόντων, καταδεξάμενον δὲ αὐτοὺς καὶ παραλαβόντα κατέχειν δεσμοῖς ἀφύκτοις, οὐδενὶ τὸ παράπαν τῆς ἄνω ὁδοῦ ὑφιέμενον πλὴν ἐξ ἅπαντος τοῦ αἰῶνος πάνυ ὀλίγων ἐπὶ μεγίσταις αἰτίαις.</p>	<p>[2] Vulgi quidem hominum multitudo quos sapientes isti vocant idiotas, Homero, Hesiodo, reliquisque fabularum auctoribus super his fidem habentes et illorum poesim pro lege ducentes, locum quendam subter terram profundum esse putant, quem Tartarum vocant. Eum existimant magnum et spatiosum esse, caliginosum atque opacum, qui tamen istis haud scio quo pacto illustrari videtur, quo singula quae illic sunt introspiciant. Tum regnare in hoc specu Iouis fratrem cui nomen Plutoni, vt mihi rettulit quidam harum rerum mire peritus, ob id eo vocabulo honestatum, quod mortuorum copia diues esset. Porro Plutonem hunc inferorum rempublicam et manium vitam constituisse in hanc formam. Nam sorte obtigisse huic vt vita defunctis imperaret. Quos vbi demissos receperit, arreptos vinculis ineffugibilibus coercet, nulli prorsus permittens vt ad superos redeat</p>	<p>[2] Vulgus igitur promiscuum, quos idiotas appellant docti, Homero atque Hesiodo, et fabularum auctoribus caeteris, fidem qui habeant, et legem sibi statuunt illorum fictionem, locum quendam sub terra profundum esse putant inferos, eumque magnum et spatiosum esse, et tenebricosum, ac sole carentem; eundem tamen nescio qua ratione illustrem in tantum, ut quae in eo sunt conspici possint omnia. Imperare autem in magno illo hiatu fratrem Jovis, Plutonem <i>f.</i> Ditem nomine, qua quidem appellatione (ut aliquis mihi talium peritissimus retulit) ideo cohonestatus est, quod <i>dives</i> sit mortuis. Hunc porro Ditem suae civitatis, et vitae illius apud inferos, haec habere instituta. Nam forte ipsi obtigisse mortuorum imperium, quos ille receptos atque assumptos vinculis contineat, quae effugere nemo possit, nec ulli omnino redeundi facultatem tribuat, nisi ob maximas caussas quibusdam ab omni aevo paucissimis.</p>
---	---	---

<p>[3] Περιρρεῖσθαι δὲ τὴν χώραν αὐτοῦ ποταμοῖς μεγάλοις τε καὶ φοβεροῖς καὶ ἐκ μόνων τῶν ὀνομάτων· Κωκυτοὶ γὰρ καὶ Πυριφλεγέθοντες καὶ τὰ τοιαῦτα κέκληνται. Τὸ δὲ μέγιστον, ἡ Ἀχερουσία λίμνη πρόκειται πρώτη δεχομένη τοὺς ἀπαντῶντας, ἣν οὐκ ἐνὶ διαπλευσῆσαι ἢ παρελθεῖν ἄνευ τοῦ πορθμέως· βαθεῖά τε γὰρ περᾶσαι τοῖς ποσὶν καὶ διανήξασθαι πολλή, καὶ ὅλως οὐκ ἂν αὐτὴν διαπταίη οὐδὲ τὰ νεκρὰ τῶν ὀρνέων.</p> <p>[4] Πρὸς δὲ αὐτῇ τῇ καθόδῳ καὶ πύλῃ οὔση ἀδαμαντίνη ἀδελφιδουῶς τοῦ βασιλέως Αἰακὸς ἔστηκε τὴν φρουρὰν ἐπιτετραμμένος καὶ παρ' αὐτῷ κύων τρικέφαλος μάλα κάρχαρος, τοὺς μὲν ἀφικνουμένους φίλιόν τι καὶ εἰρηνικὸν προσβλέπων, τοὺς δὲ πειρῶντας ἀποδιδράσκειν ὑλακτῶν καὶ τῷ χάσματι δεδιττόμενος.</p>	<p>praeterquam admodum paucis ex vniuerso aeuo, idque gruissimis de causis.</p> <p>[3] Interluitur autem regio illius fluuiis et magnis et horrendis vel solo nomine. Siquidem Cocyti, Phlegethontes atque huiusmodi vocabulis appellantur. Quodque est grauissimum, praeiacet Acherontica palus quae prima excipit obuios, quam non possis neque transmittere neque transire sine vectore. Nam et profundior est quam vt pedibus transiri possit et spatiosior quam vt tranari queat. In summa, huiusmodi est vt nec auium manes possint eam transuolare.</p> <p>[4] In ipso vero descensu portaque quae quidem est adamantina, Aeacus est, regis patruelis, cui mandata est custodia ; iuxtaque hunc canis triceps, saeuus admodum. Is aduenientes satis amice pacateque intuentur. Caeterum si quis conetur aufugere, latrat, territosque in specum redigit.</p>	<p>[3] Circumflui autem ipsius regionem fluuiis magnis, et terrorem vel ipso nomine injicientibus ; Cocyti enim (<i>ploratus</i>) et Pyriphlegethontes (<i>ignicremi</i>) et similiter appellantur. Quod vero maximum, Acherusia palus objacet, quae primum venientes excipit, quam trajicere non licet, nec praeterire sine portitore ; cum profundior sit, quam ut pedibus transiri possit, et latior, quam ut natatu trajicias ; adeo ut neque volucres mortui eam transvolare possint.</p> <p>[4] Ad ipsum porro descensum et portam, quae adamantina est, Aeacus est fratre regis genitus, cui custodia illius credita, et prope illum triceps canis, asperrimus, qui aduenientes quidem amico vultu et pacato adspiciat, fugere autem si qui conentur, latratu atque rictu terreat.</p>
---	---	---

<p>[5] Περαιωθέντας δὲ τὴν λίμνην εἰς τὸ εἶσω λειμῶν ὑποδέχεται μέγας τῷ ἀσφοδέλω κατάφυτος καὶ ποτὸν μνήμης πολέμιον· Λήθης γοῦν διὰ τοῦτο ὠνόμασται. Ταῦτα γὰρ ἀμέλει διηγήσαντο τοῖς πάλαι ἐκεῖθεν ἀφιγμένοι Ἄλκηστis τε καὶ Πρωτεσίλαος οἱ Θετταλοὶ καὶ Θησεύς ὁ τοῦ Αἰγέως καὶ ὁ τοῦ Ὀμήρου Ὀδυσσεύς, μάλα σεμνοὶ καὶ ἀξιόπιστοι μάρτυρες, ἐμοὶ δοκεῖν οὐ πίνοντες τῆς πηγῆς· οὐ γὰρ ἂν ἐμέμνητο αὐτῶν.</p>	<p>[5] Iam qui transmissa palude ingressi sunt, eos excipit pratum ingens asphodelo consitum, ac fluuius memoriae hostis, eoque Lethe nomen est inditum. Nam haec videlicet priscis illis mortalibus narrarunt qui illinc redierant. Nempe Alcestis et Protesilaus, Thessalus vterque, neque non Theseus Aegei prognatus et Homericus Vlysses, testes admodum graues dignique quibus habeatur fides, qui mihi non videntur e fonte illo bibisse ; alioqui non meminissent horum.</p>	<p>[5] Hunc qui lacum superarunt, eos intus pratum suscipit magnum, consitum asphodelo, et potus expugnator memoriae, Lethes (<i>oblivionis</i>) enim <i>potus</i> propter hoc ipsum appellatus est. Haec nimirum narrarunt antiquis, qui inde redierunt, Alcestis atque Protesilaus, Thessali, et Aegei Theseus filius, et Homericus Ulysses, graves et digni fide testes, ut mihi videtur, qui de fonte illo non biberunt, neque enim alias memoria eorum retinuissent.</p>
<p>[6] Ὁ μὲν οὖν Πλούτων, ὡς ἐκεῖνοι ἔφασαν, καὶ ἡ Φερσεφόνη δυναστεύουσι καὶ τὴν τῶν ὄλων δεσποτείαν ἔχουσιν, ὑπηρετοῦσι δ' αὐτοῖς καὶ τὴν ἀρχὴν συνδιαπράττουσιν ὄχλος πολὺς, Ἐρινύες τε καὶ Ποινὰ καὶ Φόβοι καὶ ὁ Ἑρμῆς, οὗτος μὲν γε οὐκ ἀεὶ συμπαρών.</p>	<p>[6] Itaque Pluto et Proserpina, vt aiebant illi, rempublicam administrant, rerumque omnium dominatum obtinent. Sed inseruiunt his et inadministrando principatu adiuuant ingens turba, Furiae, Poenae, Terrores ac Mercurius, quanquam is sane non adest perpetuo.</p>	<p>[6] Dis ergo, ut illi dixerunt, et Proserpina, imperant, atque in dominio habent omnia ; ministrant vero illis, et imperium una exercent, turba multa, Furiae, Peonae, Terrores, et Mercurius : hic quidem non semper praesens.</p>
<p>[7] Ὑπαρχοὶ δὲ καὶ σατράπαι καὶ δικασταὶ κάθηνται δύο, Μίνως τε καὶ Ῥαδάμανθος οἱ Κρηῆτες, ὄντες υἱοὶ τοῦ Διός. Οὗτοι δὲ τοὺς μὲν ἀγαθοὺς τῶν ἀνδρῶν καὶ δικαίους καὶ κατ'</p>	<p>[7] Praefecti autem et satrapae et iudices sedent duo, Minos et Rhadamanthus, vterque Cretensis, vterque Iouis filius. Atque hi quidem bonos ac iustos viros qui cum virtute</p>	<p>[7] Magistratus vero et Satrapae et iudices sedent duo Minos ac Rhadamanthus Cretenses, et Jovis filii. Hi vero bonos quidem viros et justos, qui cum virtute vixere, ubi plures</p>

<p>ἀρετὴν βεβιωκότας, ἐπειδὴν συναλισθῶσι πολλοί, καθάπερ εἰς ἀποικίαν τινὰ πέμπουσιν εἰς τὸ Ἡλύσιον πεδίον τῷ ἀρίστῳ βίῳ συνεσομένους.</p> <p>[8] Ἄν δέ τις τῶν πονηρῶν λάβῃ, ταῖς Ἐρινύσι παραδόντες εἰς τὸν τῶν ἀσεβῶν χῶρον εἰσπέμπουσιν κατὰ λόγον τῆς ἀδικίας κολασθησομένους. Ἐνθα δὴ τί κακῶν οὐ πάσχουσιν στρεβλούμενοί τε καὶ καιόμενοι καὶ ὑπὸ γυπῶν ἐσθιόμενοι καὶ τροχῶ συμπεριφερόμενοι καὶ λίθους ἀνακυλίοντες; ὁ μὲν γὰρ Τάνταλος ἐπ’ αὐτῇ τῇ λίμνῃ αὔριος ἔστηκεν κινδυνεύων ὑπὸ δίψους ὁ κακοδαίμων ἀποθανεῖν.</p> <p>[9] Οἱ δὲ τοῦ μέσου βίου, πολλοὶ ὄντες οὗτοι, ἐν τῷ λειμῶνι πλανῶνται ἄνευ τῶν σωμάτων σκιαὶ γενόμενοι καὶ ὑπὸ τῇ ἀφῆ καθάπερ καπνὸς ἀφανιζόμενοι. Τρέφονται δὲ ἄρα ταῖς παρ’ ἡμῶν χοαῖς καὶ τοῖς καθαγιζομένοις ἐπὶ τῶν τάφων· ὡς εἶ τῷ μὴ εἶη καταλειμμένος</p>	<p>vitam peregrissent, vbi iam iam multi collecti fuerint, velut in coloniam quandam emittunt in campum Elysium, vitam optimam inibi victuros.</p> <p>[8] Quod si malos aliquos ceperint, hos Furiis traditos in impiorum locum eiciunt pro ratione malefactorum puniendos. Quo quidem in loco, quid tandem mali non patiuntur, torti, exusti, a vulturibus arrosi, rota circumacti, saxa sursum volentes ! Nam Tantalus ipse ad paludem stat in periculum adductus ne siti moriatur infoelix.</p> <p>[9] Rursum alii mediocris vitae, sunt autem hi complures, vagantur in prato sine corporibus iam vmbrae fracti et ad tactum ceu fumus evanescentes. Aluntur autem videlicet nostris libationibus inferiisque quae sepulchris inferuntur. Adeo vt si cui nullus sit in terra</p>	<p>convenerunt, tanquam in coloniam quandam mittunt in campum Elysium, ubi vitam agant beatissimam.</p> <p>[8] Si vero malos deprehendant, traditos Furiis in impiorum locum detrudunt, pro portione suae injustitiae puniendos. Ibi vero quid non malorum patiuntur ? torti, ustulati, carpti a vulturibus, a rota circumacti, saxa per arduum volentes. Tantalus quidem, ad ipsum stans lacum siccus, siti miser metuit.</p> <p>[9] Sed mediae cujusdam vitae homines, magnus sane numerus, per pratum oberrant sine corporibus, umbrae facti, quique sub ipso tactu fumi instar evanescant. Nutriuntur ergo libaminibus nostris, et inferiis quas tumulis illorum mittimus. Itaque si cui non sit relictus supra terram amicus aut cognatus, ille esurit</p>
---	--	---

<p>ὑπὲρ γῆς φίλος ἢ συγγενής, ἄσιτος οὗτος νεκρὸς καὶ λιμώτων ἐν αὐτοῖς πολιτεύεται.</p> <p>[10] Ταῦτα οὕτως ἰσχυρῶς περιελήλυθε τοὺς πολλοὺς ὥστε ἐπειδὴν τις ἀποθάνῃ τῶν οἰκείων, πρῶτα μὲν φέροντες ὄβολόν εἰς τὸ στόμα κατέθηκαν αὐτῷ, μισθὸν τῷ πορθμεῖ τῆς ναυτιλίας γενησόμενον, οὐ πρότερον ἐξετάσαντες ὅποιον τὸ νόμισμα νομίζεται καὶ διαχωρεῖ παρὰ τοῖς κάτω, καὶ εἰ δύναται παρ' ἐκείνοις Ἀττικὸς ἢ Μακεδονικὸς ἢ Αἰγίναϊος ὀβολός, οὐδ' ὅτι πολὺ κάλλιον ἦν μὴ ἔχειν τὰ πορθμεῖα καταβαλεῖν· οὕτω γὰρ ἂν οὐ παραδεξαμένου τοῦ πορθμέως ἀναπόμπιμοι πάλιν εἰς τὸν βίον ἀφικνοῦντο.</p> <p>[11] Μετὰ ταῦτα δὲ λούσαντες αὐτούς, ὡς οὐχ ἰκανῆς τῆς κάτω λίμνης λουτρὸν εἶναι τοῖς ἐκεῖ, καὶ μύρω τῷ καλλίστῳ χρίσαντες τὸ σῶμα πρὸς δυσωδίαν ἤδη βιαζόμενον καὶ στεφανώσαντες τοῖς ὠραίοις ἄνθεσι προτίθενται λαμπρῶς ἀμφιέσαντες, ἵνα μὴ</p>	<p>reliquus amicus aut cognatus, hic mortuus, ieiunus ac famelicus inter illos versatur.</p> <p>[10] Haec vsqueado valide vulgi animos persuaderunt vt, simulatque familiaris quispiam mortuus fuerit, primum obolum illi in os imponant, traiectionis mercedem, quam vectori daturus sit, nec illud prius expendunt cuiusmodi nomisma legitimum sit ambuletque apud inferos et apud illos valeat, Atticus an Macedonicus an Aeginensis obolus. At ne id quidem cogitant, multo satius esse non posse naulum reddere. Sic enim fiat vt non recipiente portiore postliminio redeant in vitam.</p> <p>[11] Post haec lotos eos, perinde quasi Tartarea palus non satis sit idonea lauandis his qui illic degunt, et vnguentis optimis vncto corpore iamque victa graeolentia, tum coronatos pulcherrimis floribus proponunt splendide vestitos, ne videlicet algeant per viam, neue nudi conspiciantur a Cerbero.</p>	<p>mortuus, et fame cruciatus inter illos vitam agit.</p> <p>[10] Haec firmiter adeo occuparunt vulgus, ut si quis moriatur familiarium, primo quidem obolum in os illi imponant, mercedem futuram portitori trajectus, non explorato prius, quod numi genus lege ibi receptum sit? an apud inferos commeet? valeatne apud illos Atticus, an Macedonicus, an Aegineticus obolus; neque illud cogitant, multo esse melius, si qui pro vectura solvere non possint, sic enim portitore non admittente rejecti in vitam rursus redeant.</p> <p>[11] Postea vero cum abluerunt illos, (quasi non sufficiat pro lavacro infernus iste lacus his, qui ibi sunt) et unguento optimo unxerunt proclive jam ad foetorem corpus, et floribus illud tempestivis coronarunt, splendide vestitum proponunt, ne videlicet in via frigeant, vel nudi conspiciantur a Cerbero.</p>
---	---	--

<p>ρίγῳεν δῆλον ὅτι παρὰ τὴν ὁδὸν μηδὲ γυμνοὶ βλέποιντο τῷ Κερβέρῳ.</p> <p>[12] Οἰμωγαὶ δὲ ἐπὶ τούτοις καὶ κωκυτὸς γυναικῶν καὶ παρὰ πάντων δάκρυα καὶ στέρνα τυπτόμενα καὶ σπαραττομένη κόμη καὶ φοινισσόμεναι παρειαί· καὶ πού καὶ ἐσθῆς καταρρήγνυται καὶ κόνις ἐπὶ τῇ κεφαλῇ πάσσεται, καὶ οἱ ζῶντες οἰκτρότεροι τοῦ νεκροῦ· οἱ μὲν γὰρ χαμαὶ κυλινδοῦνται πολλάκις καὶ τὰς κεφαλὰς ἀράττουσι πρὸς τὸ ἔδαφος, ὁ δ' εὐσχήμων καὶ καλὸς καὶ καθ' ὑπερβολὴν ἐστεφανωμένος ὑψηλὸς πρόκειται καὶ μετέωρος ὥσπερ εἰς πομπὴν κεκοσμημένος.</p> <p>[13] Εἴθ' ἡ μήτηρ ἢ καὶ νῆ Δία ὁ πατὴρ ἐκ μέσων τῶν συγγενῶν προελθὼν καὶ περιχυθεὶς αὐτῷ—προκείσθω γὰρ τις νέος καὶ καλός, ἵνα καὶ ἀκμαιότερον τὸ ἐπ' αὐτῷ δρᾶμα ᾗ—φωνὰς ἀλλοκότους καὶ ματαίας ἀφήσι, πρὸς ἃς ὁ νεκρὸς αὐτὸς ἀποκρίναιτ' ἄν, εἰ λάβοι φωνήν· φήσει γὰρ ὁ πατὴρ γοερὸν τι φθεγγόμενος καὶ</p>	<p>[12] Accedunt ad haec mulierum eiulatus, omnium certe lachrimae, pectorum planctus, comae dilaniatio, genarum cruentatio. Aliis autem et vestis discerpitur et pulvis capiti inspergitur, adeo vt viuentes miserabiliores sint mortuo. Nam illi humi voluntatur saepenumero, capita solo allidunt. Hic vero decorus ac formosus ac diligentissime coronatus, sublimis propositus est et excelsus, velunt ad pompam adornatus.</p> <p>[13] Deinde mater atque adeo pater quoque ex mediis cognatis progressus ac mortuo circumfusus (nam finge iuuenem aliquem ac formosum propositum esse, quo magis in hunc competat actio fabulae) absurdas ac stultas voces emittit. Ad quas mortuus ipse responsurus sit, si contingat vocem recipere.</p>	<p>[12] Inter haec ploratus, et fletus mulierum, et lacrimae a omnibus, et planctus pectorum, et laceratae comae, et genae cruentatae : alicubi vestis etiam laceratur, et pulvis inspergitur capiti, et miseriores vivi mortuo. Nam illi quidem humi saepe volvuntur, et capita allidunt solo : at iste decorus et pulcher, et ultra quam fas est coronatus, sublimis jacet et elatus, ornatus quasi ad pompam.</p> <p>[13] Tum mater, et, per Jovem, pater, de medio cognatorum agmine progressus, eumque complexus (propositum enim fingamus juvenem, et pulchrum aliquem, ut magis in eo actus quasi fabulae vigeat) voces quasdam absurdas ac vanas edit, ad quas ipse mortuus, vocis usu impetrato, respondeat. Dicit enim</p>
---	---	--

<p>παρατείνων ἕκαστον τῶν ὀνομάτων, "Τέκνον ἡδιστον, οἴχη μοι καὶ τέθνηκας καὶ πρὸ ὥρας ἀνηπάσθης, μόνον ἐμὲ τὸν ἄθλιον καταλιπών, οὐ γαμήσας, οὐ παιδοποιησάμενος, οὐ στρατευσάμενος, οὐ γεωργήσας, οὐκ εἰς γῆρας ἐλθών· οὐ κωμάση πάλιν οὐδὲ ἐρασθήση, τέκνον, οὐδὲ ἐν συμποσίοις μετὰ τῶν ἡλικιωτῶν μεθυσθήση."</p>	<p>Ait enim pater, flebili quadam voce, verbum vnumquodque producens in longum : « Fili iucundissime, peristi mihi, mortuus es, ante diem praereptus es, me super haec misero solo relicto. Non duxisti vxorem, non parasti liberos, non militasti, non coluisti agros, non ad senectam peruenisti, non comessaberis posthac, non amabis, fili, neque cum aequalibus in comptatione inebriaberis. »</p>	<p>pater lugubri voce productis singulis nominibus, « Fili dulcissime, sic ne abis mihi, et mortuus es, et ante maturam aetatem abreptus es, solo me relicto infelici, non uxore ducta, non susceptis liberis, non attigisti militiam, agrum non coluisti, non pervenisti ad senectutem ! Non comissabis iterum, non amabis, fili, non inebriaberis in convivio cum aequalibus. »</p>
<p>[14] Ταῦτα δὲ καὶ τὰ τοιαῦτα φήσει οἰόμενος τὸν υἱὸν δεῖσθαι μὲν ἔτι τούτων καὶ ἐπιθυμεῖν καὶ μετὰ τὴν τελευτήν, οὐ δύνασθαι δὲ μετέχειν αὐτῶν. Καίτοι τί ταῦτα φημί; πόσοι γὰρ καὶ ἵππους καὶ παλλακίδας, οἱ δὲ καὶ οἰνοχόους ἐπικατέσφαξαν καὶ ἐσθῆτα καὶ τὸν ἄλλον κόσμον συγκατέφλεξαν ἢ συγκατώρυξαν ὡς χρησομένοις ἐκεῖ καὶ ἀπολαύσουσιν αὐτῶν κάτω;</p>	<p>[14] Porro haec atque id genus alia dicet, quasi putet filium adhuc rebus his egere post obitum ac desiderare quidem, verum potiri non posse. Sed qui haec loquor ? Quot enim sunt qui equos ac concubinas, rursus alii qui pincernas etiam in funere mactarunt, qui vestem reliquumque mundum pariter in rogam iniectum exusserunt, aut vna cum cadauere sepelierunt, perinde quasi illic sit vsurus et apud inferos fruiturus ?</p>	<p>[14] Haec autem atque his similia dicet, putans, filium suum adhuc indigere talibus, et appetere ea etiam post mortem, participem autem eorum non posse fieri. Quamquam, quid ista dico ? Quot enim etiam equos, et pellices, alii vero etiam pocillatores jugularunt in funere, veltemque et alium mundum una combusserunt, defoderuntve, quasi usuris ibi et fruituris apud inferos ?</p>
<p>[15] Ὁ δ' οὖν πρεσβύτης ὁ πενθῶν οὕτως ταῦτα πάντα ὀπόσα εἶρηκα καὶ ἔτι τούτων</p>	<p>[15] At senex iste luctum agens haec omnia atque his etiam plura quae dicit, neque filii</p>	<p>[15] Senex igitur iste lugens, quaecumque dixit, et his etiam plura, neque filii causa</p>

<p>πλείονα οὔτε τοῦ παιδὸς ἔνεκα τραγωδεῖν ἔοικεν—οἶδε γὰρ οὐκ ἀκουσόμενον οὐδ' ἂν μεῖζον ἐμβόησῃ τοῦ Στέντορος—οὔτε μὴν αὐτοῦ· φρονεῖν γὰρ οὔτω καὶ γινώσκειν ἰκανὸν ἦν καὶ ἄνευ τῆς βοῆς· οὐδεὶς γὰρ δὴ πρὸς ἑαυτὸν δεῖται βοᾶν. Λοιπὸν οὖν ἐστὶν αὐτὸν τῶν παρόντων ἔνεκα ταῦτα ληρεῖν οὔθ' ὅ τι πέπονθεν αὐτῷ ὁ παῖς εἰδότα οὔθ' ὅποι κεχώρηκε, μᾶλλον δὲ οὐδὲ τὸν βίον αὐτὸν ἐξετάσαντα ὁποῖός ἐστιν· οὐ γὰρ ἂν τὴν ἐξ αὐτοῦ μετάστασιν ὥς τι τῶν δεινῶν ἐδυσχέραιεν.</p> <p>[16] Εἴποι δ' ἂν οὖν πρὸς αὐτὸν ὁ παῖς παραιτησάμενος τὸν Αἰακὸν καὶ τὸν Αἰδωνέα πρὸς ὀλίγον τοῦ στομίου ὑπερκῦψαι καὶ τὸν πατέρα παῦσαι ματαιάζοντα, "ὦ κακόδαιμον ἄνθρωπε, τί κέκραγας; τί δέ μοι παρέχεις πράγματα; παῦσαι τιλλόμενος τὴν κόμην καὶ τὸ πρόσωπον ἐξ ἐπιπολῆς ἀμύσσω. τί μοι λιοιδορῆ καὶ ἄθλιον ἀποκαλεῖς καὶ δύσμορον πολὺ σου βελτίω καὶ μακαριώτερον</p>	<p>causa iactare videtur, vt quem sciat non auditurum etiam si Stentorem clamore vincat, neque rursum sua ipsius gratia. Satis enim erat illi cogitare et cognoscere, vel sine voce. Nihil enim opus est ut quis apud sese clamet. Superest igitur vt ad hunc modum deliret ob eos qui adsunt, quum nesciat neque quid acciderit ipsi filio neque quo concesserit : imo, quum ne suam quidem ipsius vitam cuiusmodi sit perpenderit. Neque enim alioqui ceu rem acerbam grauiter ferret illum ex hac demigrasse.</p> <p>[16] Filius igitur hui cita responderit, exorato Aeaco atque Orco, quo liceat tantisper e specu proferre caput, dum patrem insanientem compescat. « Homo infelix, quid clamas ? Quid mihi molestus es ? Desine vellicare coma mac vultus etiam cutem lacerare. Quur mihi conuitium facis ac miserum appelas et infortunatum, qui iam sim te multo tum melior, tum foelicior ? Aut quid acerbi mihi putas</p>	<p>tragica voce proclamisse videtur ; novit enim non auditurum, etsi plusquam Stentorea voce inclamet ; neque sua ipsius, cum sic sentire et arbitrari etiam sine clamore sufficiat : nemo quippe, ut ad se ipse clamet, opus habet. Relinquitur ergo, illum praesentium caussa sic delirare, qui neque quid filio acciderit sciat, neque quorsum abierit ; quin, qui neque vitam illius, qualis fuerit, explorarit ; alioquin enim ipsius inde transitum non tanquam malum quiddam graviter ferrer.</p> <p>[16] Dicat ergo illi filius, exortato Aeaco et Dite, ut paullum prospicere de illo inferorum ostio sibi liceat, et a vanis querelis patrem revocare, « Quid clamas homo infelix ? quid molestias mihi facessis ? Define comas vellere, et faciei cutem cruentare. Quid maledicis mihi, et miserum me vocas, et fato malo usum, qui multum te melior factus sim ac beatior ? Aut quid mali pati tibi videor ?</p>
---	--	--

<p>γεγενημένον; ἢ τί σοι δεινὸν πάσχειν δοκῶ; ἢ διότι μὴ τοιουτοσὶ γέρων ἐγενόμην οἷος εἶ σύ, φαλακρὸς μὲν τὴν κεφαλὴν, τὴν δὲ ὄψιν ἐρρυτιδωμένος, κυφὸς καὶ τὰ γόνατα νωθῆς, καὶ ὄλωσ ὑπὸ τοῦ χρόνου σαθρὸς πολλὰς τριακάδας καὶ ὀλυμπιάδας ἀναπλήσας, καὶ τὰ τελευταῖα δὴ ταῦτα παραπαίων ἐπὶ τοσοῦτων μαρτύρων; ὦ μάταιε, τί σοι χρηστὸν εἶναι δοκεῖ παρὰ τὸν βίον οὗ μηκέτι μεθέξομεν; ἢ τοὺς πότους ἐρεῖς δῆλον ὅτι καὶ τὰ δεῖπνα καὶ ἐσθῆτα καὶ ἀφροδίσια, καὶ δέδιας μὴ τούτων ἐνδεὴς γενόμενος ἀπόλωμαι. Οὐκ ἐννοεῖς δὲ ὅτι τὸ μὴ διψῆν τοῦ πιεῖν πολὺ κάλλιον καὶ τὸ μὴ πεινῆν τοῦ φαγεῖν καὶ τὸ μὴ ρίγοῦν τοῦ ἀμπεχόνης εὐπορεῖν;</p> <p>[17] Φέρε τοίνυν, ἐπειδὴ ἔοικας ἀγνοεῖν, διδάξομαί σε θρηνεῖν ἀληθέστερον, καὶ δὴ ἀναλαβὼν ἐξ ὑπαρχῆς βόα, "Τέκνον ἄθλιον, οὐκέτι διψήσεις, οὐκέτι πεινήσεις οὐδὲ ριγώσεις. Οἴχη μοι κακοδαίμων ἐκφυγὼν τὰς νόσους, οὐ πυρετὸν ἔτι δεδιώς, οὐ πολέμιον,</p>	<p>accidisse ? An quia non sim factus senex talis qualis es tu, capite caluo, facie rugosa, incuruus genibus, segnis, in summa totus aetate putris, multis expletis Triacadibus et Olympiadibus, denique ad istum modum delirans apud testes tam multos ? O demens, quid tibi videtur in vita boni quo post hac non simus potituri ? Nimirum computationes dicis ac coenas, vestemque et concubitus, eoque metuis ne rerum harum inopia peream. Non cogitas autem longe bellius esse non sitire quam bibere, non esurire quam edere, non algere quam vestibus abundare.</p> <p>[17] Age igitur, quandoquidem ignarus videris, docebo te lugere verius. Iamque denuo incepto luctu, clama : Fili miser, no amplius sities, non amplius esuries, non amplius algebis. Peristi mihi infoelix quod morbos effugeris. qui febrem iam non timeas, non hostem, non</p>	<p>illudne quod non talis, qualis tu es, senex factus sum, calvo capite, facie rugosa, incurvus, imbecillis genibus, atque in universum a tempore ipso veterosus, post menses multos atque Olympiadas impletas denique sic delirans sub tot testibus ? Stolide, quid boni tibi videtur in vita, cujus non amplius futurus sim particeps ? Potationes dices nimirum et coenas, et vestes, et res Venereas ; ac metuis, ne hisce carens miser sim ? Non cogitas autem, non sitire multo esse, quam bibere, melius ; et non esurire, quam edere ; et non rigere, quam copiam habere vestium ?</p> <p>[17] Age vero, quandoquidem ignorare videris, docebo te lamentari verius. Itaque repetito initio clama, Fili miser, non amplius sities, non esuries amplius, non algebis. Abiisti mihi, infelix, effugisti morbos, febrem non amplius metuis, non hostem, non tyrannum. Non amor</p>
--	---	--

<p>οὐ τύραννον· οὐκ ἔρωσ σε ἀνιάσει οὐδὲ συνουσία διαστρέψει, οὐδὲ σπαθήσεις ἐπὶ τούτῳ δις ἢ τρίς τῆς ἡμέρας, ὡς τῆς συμφορᾶς. οὐ καταφρονηθήσῃ γέρον γενόμενος οὐδὲ ὀχληρὸς ἔσῃ τοῖς νέοις βλεπόμενος."</p>	<p>tyrannum. Non amor discruciat te, non auocabit coitus, neque huius rei causa bis aut ter quotidie perdes impensam. Heu calamitatem ! Neque contemneris factus senex, neque molestus eris iuuenibus, si quando conspiciaris.</p>	<p>tibi facesset negotium, non coitus te atteret, neque insuper infercies te bis aut ter in die : o miseriam ! Neque senex factus contemneris, neque molestus eris ipso conspectu juvenibus.</p>
<p>[18] Ἄν ταῦτα λέγῃς, ὦ πάτερ, οὐκ οἶμι πολὺ ἀληθέστερα καὶ γενναιότερα ἐκείνων ἐρεῖν; ἀλλ' ἄρα μὴ τόδε σε ἀνιά, καὶ διανοῆ τὸν παρ' ἡμῖν ζόφον καὶ τὸ πολὺ σκότος, κᾶτα δέδιας μὴ σοι ἀποπνιγῶ κατακλεισθεὶς ἐν τῷ μνήματι; χρὴ δὲ πρὸς ταῦτα λογίζεσθαι ὅτι τῶν ὀφθαλμῶν διασαπέντων ἢ καὶ νῆ Δία καέντων μετ' ὀλίγον, εἴ γε καῦσαί με διεγνώκατε, οὔτε σκότος οὔτε φῶς ὀρᾶν δεησόμεθα.</p>	<p>[18] Haec si dixeris, pater, an non putas te multo veriora magisque ridicula dicturum quam ista quae modo ? At vide ne illud te male habeat, dum noctem quae apud nos est magnamque cogitas caliginem. Proinde metuis ne tibi praefocer conclusus in monumento. Verum in his illud oportebat perpendere : oculis putrefactis atque adeo exustis (si quidem paulo post exurere me decreuistis) nihil opus erit nec ad tenebras nec ad lumen inspiciendum. Atque ista fortassis vtcunque ferenda.</p>	<p>[18] Haec si dicas, pater, nonne putas te multo veriora istis et magis ridicula dicturum ? Verum vide an non illud te cruciet, et cogites tenebras, quae apud nos sunt, et multam caliginem ; deinde illud metuas, ne tibi suffocer in sepulcro conclusus ? Oportet autem ad cogitare illud, putrefactis oculis, aut etiam, per Jovem, combustis paulo post, si quidem cremare me decrevistis, neque tenebras neque lucem videre poterimus. Ac ista forte quidem tolerabilia.</p>
<p>[19] Καὶ ταῦτα μὲν ἴσως μέτρια· τί δέ με ὁ κωκυτὸς ὑμῶν ὀνίνησι καὶ ἡ πρὸς τὸν αὐλὸν αὕτη στερνοτυπία καὶ ἡ τῶν γυναικῶν περὶ τὸν</p>	<p>[19] Verum eiulatus iste vester quid mihi confert ? Aut quid ista pectorum ad tibiae modos percussio ? Aut quid mulierum</p>	<p>[19] Quid vero me fletus ille vester iuvat, et ille ad tibiam planctus pectorum, et mulierum illa immoderata lamentatio ? Quid vero coronatum</p>

<p>θρήνον ἀμετρία; τί δὲ ὁ ὑπὲρ τοῦ τάφου λίθος ἐστεφανωμένος; ἢ τί ὑμῖν δύναται τὸν ἄκρατον ἐπιχεῖν; ἢ νομίζετε καταστάζειν αὐτὸν πρὸς ἡμᾶς καὶ μέχρι τοῦ Ἄιδου διίξεσθαι; τὰ μὲν γὰρ ἐπὶ τῶν καθαγισμῶν καὶ αὐτοὶ ὁρᾶτε, οἴμαι, ὡς τὸ μὲν νοστιμώτατον τῶν παρεσκευασμένων ὁ καπνὸς παραλαβὼν ἄνω εἰς τὸν οὐρανὸν οἴχεται μηδὲν τι ἡμᾶς ὄνῃσαν τοὺς κάτω, τὸ δὲ καταλειπόμενον, ἢ κόνις, ἀχρεῖον, ἐκτὸς εἰ μὴ τὴν σποδὸν ἡμᾶς σιτεῖσθαι πεπιστεύκατε. Οὐχ οὕτως ἄσπορος οὐδὲ ἄκαρπος ἢ τοῦ Πλούτωνος ἀρχή, οὐδὲ ἐπιλέλοιπεν ἡμᾶς ὁ ἀσφόδελος, ἵνα παρ' ὑμῶν τὰ σιτία μεταστελλώμεθα. Ὡστε μοι νῆ τὴν Τισιφόνην πάλαι δὴ ἐφ' οἷς ἐποιεῖτε καὶ ἐλέγετε παμμέγεθες ἐπήει ἀνακαγχάσαι, διεκώλυσε δὲ ἡ ὀθόνη καὶ τὰ ἔρια, οἷς μου τὰς σιαγόνας ἀπεσφίγξατε."</p> <p>[20] Ὡς ἄρα μιν εἰπόντα τέλος θανάτοιο κάλυψε.</p>	<p>immodica lamentatio ? Quid autem saxum quod sepulchro imponitur coronis ornatum ? Aut quid valet quod merum infunditis ? Num putatis illud ad nos destillaturum et ad Orcum vsque permeaturus ? Nam de parentalibus ipsi quoque, ni fallor, videtis, quod ex apparatu potissimum ad nos redire debuerat, id fumo correptum sursum in coelum abire, neque quicquam iuuare nos qui inferne agimus. Porro quod superest, puluis est inutilis, nisi creditis nos cinere vesci. Non est vsqueadeo sterile neque in frugiferum Plutonis regnum, neque nos destituit asphodelus, vt a vobis cibos huc deportemus. Itaque iuro per Tisiphonem, iampridem mihi libeat vehementer exclamare super his quae et faciebatis et dicebatis, sed vetabat linteum ac lanae quibus mihi fauces obligastis. »</p> <p>[20] <i>Atque ita profato, mors vltima lumina clausit.</i></p>	<p>in sepulcro saxum ? Aut quid apud vos valet infundere illi merum ? an putatis destillaturum illud ad nos, penetraturumque esse ipsos ad inferos ? Quod enim ad inferiarum sacrificia, et ipsi, puto, videtis, cum, quae facillime fugiunt, fumus auferat, ea ad superiora in caelum abire, neque quidquam nobis prodesse inferis : quod autem relinquitur, pulverem inutilem, nisi forte cineribus vesci nos creditis. Non adeo sterile nobis atque infrugiferum Ditis imperium est, neque asphodelus nobis deficit, a vobis cibos ut arcessamus. Itaque, sic me Tisiphone, olim propter ea quae faciebatis dicebatisque clarum cachinnari subiit : at impediit linteum ac lanae, quibus mihi devinxistis maxillas. »</p> <p>[20] <i>Haec orantem atris penitus mors abdidit alis.</i></p>
---	---	---

<p>Πρὸς Διός, ἐὰν λέγῃ ταῦτα ὁ νεκρὸς ἐπιστραφεῖς, ἀνακλίνας αὐτὸν ἐπ' ἀγκῶνος, οὐκ ἂν οἰόμεθα δικαιοτάτα ἂν αὐτὸν εἰπεῖν; ἀλλ' ὅμως οἱ μάταιοι καὶ βοῶσι καὶ μεταστειλάμενοί τινα θρήνων σοφιστὴν πολλὰς συνειλοχότα παλαιὰς συμφορὰς τούτῳ συναγωνιστῇ καὶ χορηγῶ τῆς ἀνοίας καταχρῶνται, ὅπῃ ἂν ἐκεῖνος ἐξάρχη πρὸς τὸ μέλος ἐπαιάζοντες.</p> <p>[21] Καὶ μέχρι μὲν θρήνων ὁ αὐτὸς ἅπασιν νόμος τῆς ἀβελτερίας· τὸ δὲ ἀπὸ τούτου διελόμενοι κατὰ ἔθνη τὰς ταφὰς ὁ μὲν Ἑλλήν ἔκαυσε, ὁ δὲ Πέρσης ἔθαψε, ὁ δὲ Ἰνδὸς ὑάλῳ περιχρῖει, ὁ δὲ Σκύθης κατεσθίει, ταριχεύει δὲ ὁ Αἰγύπτιος· οὗτος μὲν γε—λέγω δὲ ἰδῶν—ξηράνας τὸν νεκρὸν σύνδειπνον καὶ συμπότην ἐποίησατο. Πολλάκις δὲ καὶ δεομένῳ χρημάτων ἀνδρὶ Αἰγυπτίῳ ἔλυσε τὴν ἀπορίαν ἐνέχυρον ἢ ὁ ἀδελφὸς ἢ ὁ πατὴρ ἐν καιρῷ γενόμενος.</p>	<p>Sed dicito, per Iouem, si conuersus ad eos mortuus ille loquatur haec, cubito innitens, an non videbitur rectissime dicturus? Attamen vecordes isti vociferantur et accersito quopiam lamentorum artifice, qui multas antiquas calamitates in vnum congerat, certaminis adiutore et amentiae chorago abutuntur, vbicunque coeperit ille, ipsi ad melos eiulatu respondentes.</p> <p>[21] Verum quantum ad lamentationes attinet, omnibus eadem est ineptiendi consuetudo. At deinceps sepulturae rationem in varios diuidunt modos. Nam Graecus exurit, Persa defodit, Indus vitro oblinit, Scythia deuorat, muria condit Aegyptius. Atque hic quidem (rem a me visam narro) desiccatum cadauer conuiuam et compotorem adhibet. Fit autem frequenter vt Aegyptium aliquem indigentem pecuniae leuet egestate pignus frater aut pater in tempore factus.</p>	<p>At per ego vos Jovem obsecro, si dicat talia conuersus mortuus, et nixus cubito; nonne aequissima nobis videatur dicere? Sed tamen stolidi homines et vociferantur, et arcessito quodam lamentationum Sophista, qui veteres multas calamitates collegerit, hoc adiutore et praecentore quasi suae amentiae utuntur, et ubi ille incepit, suas querelas illius cantui subjiciunt.</p> <p>[21] Et quantum ad lamentationes, eadem omnibus lex ineptiarum. Quod vero superest, divisi per gentes quantum ad sepulturae rationem, Graecus illos cremat, humat Persa, Indus vitro quodam oblinit, Scythia vero edit, succis velut muria condit Aegyptius. Hic vero, quae vidi narro, siccatum cadauer convivam suum et compotorem solet facere. Saepe etiam pecuniae indigenti Aegyptio solvit inopiam pignori oppositus in tempore frater paterve.</p>
--	--	---

<p>[22] Χώματα μὲν γὰρ καὶ πυραμίδες καὶ στῆλαι καὶ ἐπιγράμματα πρὸς ὀλίγον διαρκοῦντα πῶς οὐ περιττὰ καὶ παιδιαῖς προσεικότα;</p> <p>[23] Καίτοι καὶ ἀγῶνας ἔνιοι διέθεσαν καὶ λόγους ἐπιταφίους εἶπον ἐπὶ τῶν μνημάτων ὥσπερ συναγορεύοντες ἢ μαρτυροῦντες παρὰ τοῖς κάτω δικασταῖς τῶ νεκρῶ.</p> <p>[24] Ἐπὶ πᾶσι τούτοις τὸ περιδειπνον, καὶ πάρεσιν οἱ προσήκοντες καὶ τοὺς γονέας παραμυθοῦνται τοῦ τετελευτηκότος καὶ πείθουσι γεύσασθαι, οὐκ ἀηδῶς μὰ Δία οὐδ' αὐτοὺς ἀναγκαζομένους, ἀλλὰ ἤδη ὑπὸ λιμοῦ τριῶν ἑξῆς ἡμερῶν ἀπηυδακτότας. Καί, "Μέχρι μὲν τίνος, ὃ οὔτος, ὀδυρόμεθα; ἔασον ἀναπαύσασθαι τοὺς τοῦ μακαρίτου δαίμονας· εἰ δὲ καὶ τὸ παράπαν κλάειν διέγνωκας, αὐτοῦ γε τούτου ἔνεκα χρὴ μὴ ἀπόσιτον εἶναι, ἵνα καὶ διαρκέσης πρὸς τοῦ πένθους τὸ μέγεθος." τότε</p>	<p>[22] Nam libationes, pyramides, columnae, tituli, ad breue tempus duratura, an non superuacanea et ludicris simillia ?</p> <p>[23] Sunt vero qui ludos quoque constituent ad sepulchrum ac funebres orationes habeant, perinde quasi patrocinentur ac testimonium perhibeant defunctos apud inferos iudices.</p> <p>[24] Post haec omnia superest exequialis coena. Iamque adsunt necessarii, vt defuncti parentes consolentur, suadentque vti cibum capiant, quanquam illi, per Iouem, non illibentes ad id compelluntur, quippe perpetuum iam triduum enecti fame. Et « quousque, quaeso, flebimus ? Sine quiescant Plutonis manes. Quod si tibi deliberatum est omnino flere, vel ob hoc ipsum cibus est capiendus, quo tanto luctui par esse possis. » Tum denique, tum ex omnibus contexuntur duo versus Homericici :</p>	<p>[22] Aggesti quidem tumuli, et pyramides, et cippi, et inscriptiones parvo tempore durantes, quei non superflua, et lusibus similia ?</p> <p>[23] Verum etiam ludorum certamina quidem instituerunt, et funebres ad monumenta orationes habuerunt, quasi causam defuncti agerent, aut testimonium illi perhiberent apud illos inferorum iudices.</p> <p>[24] Post haec omnia sunt parentales epulae : Adsunt cognati, et parentes consolantur defuncti, et gustare illos cogunt, ut qui non inviti, per Jovem, cogendos se praebeant, sed jam trium dierum fame macerati ferre inedia diutius non possint. Et, « quo usque tandem, ajunt, lugemus ? amice. Patere requiescere felicis pueri manes. Si vero omnino plorare decrevisti, illius ipsius rei causa oportet cibo non abstinere, ut magnitudini luctus sufficiat. » Tunc sane, tunc in omnium ore sunt duo Homeri versus :</p>
--	---	--

<p>δὴ τότε ῥαψωδοῦνται πρὸς ἀπάντων δύο τοῦ Ὀμήρου στίχοι·</p> <p>καὶ γὰρ τ' ἠὔκομος Νιόβη ἐμνήσατο σίτου·</p> <p>καὶ</p> <p>γαστέρι δ' οὐπὼς ἐστὶ νέκυν πενθήσαι Ἀχαιοῦς.</p> <p>Οἱ δὲ ἄπτονται μὲν, αἰσχυρόμενοι δὲ τὰ πρῶτα καὶ δεδιότες εἰ φανοῦνται μετὰ τὴν τελευτὴν τῶν φιλάτων τοῖς ἀνθρωπίνους πάθεσιν ἐμμένοντες. Ταῦτα καὶ πολὺ τούτων γελοιώτερα εὖροι τις ἂν ἐπιτηρῶν ἐν τοῖς πένθεσι γιγνόμενα διὰ τὸ τοὺς πολλοὺς τὸ μέγιστον τῶν κακῶν τὸν θάνατον οἶεσθαι.</p>	<p><i>Nam coepit meminisse cibi Niobe auricapilla.</i></p> <p>Tum illud :</p> <p><i>Vita defunctos flere haud sinit alius Achiuos.</i></p> <p>At capiunt quidem illi, sed initio pudibundi, verentesque ne post charissimorum obitum videantur adhuc affectibus humanis commoueri. Haec atque his longe magis ridicula reperiet quisquis obseruarit ea quae fiunt in luctu, propterea quod vulgo existiment mortem summum esse malum.</p>	<p><i>Pulchricoma haud Niobe tamen est oblita ciborum.</i></p> <p>Et :</p> <p><i>Non jam ventre licet functos lugere Pelasgis.</i></p> <p>Illi vero attingunt, cum pudore quidem ab initio, et veriti, si videantur post carissimorum mortem humanis tamen passionibus obnoxii. Haec, et multo his magis ridicula, inueniat aliquis si observet, quae in luctu fiunt propterea, quod vulgus maximum malorum putat mortem.</p>
---	---	---

Bibliographie

Editions

- CICÉRON, *De natura deorum, academica*, traduit par RACKHAM Harris, Harvard University, Londres, 1961.
- ERASME, *Opera Omnia*, vol. I, texte éd. par ROBINSON Christopher, Amsterdam, North-Holland Publishing Compagny, 1969.
- GESNER Johann Matthias, *Philopatris dialogus Lucianeus*, Iéna, 1715.
- LUCIEN, *ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ ΤΟΥ ΣΑΜΟΣΑΤΕΩΣ ΤΑ ΣΩΖΟΜΕΝΑ. Luciani Samosatensis opera*, recensé par DINDORF Guillaume, Paris, Didot, 1842.
- LUCIEN, *Œuvres*, texte établi et traduit par BOMPAIRE Jacques en 4 t., Paris, Les Belles Lettres, 1993 (Collection des universités de France).
- LUCIEN, *Sur le deuil*, traduit par HARMON A. M. en 8 t., Londres, Heinemann, 1953, vol. 4 (The Loeb Classical Library), p. 112-128.
- HEMSTERHUIS Tiberius et GESNER Johann Matthias, *ΛΟΥΚΙΑΝΟΥ ΣΑΜΟΑΤΕΩΣ ΑΠΙΛΑΝΤΑ. Luciani Samosatensis opera*, 3 t., Amsterdam, Jacob Wetsten, 1743.
- TELES, *The cynic teacher*, éd. et traduit par O'NEIL Edward, Scholars Press, Missoula, Montana, 1988 ;

Etudes spéciales (Lucien, Humanisme et Renaissance)

- BOTLEY Paul, *Latin Translation in the Renaissance. The Theory and Practice of Leonardo Bruni, Giannozzo Manetti and Desiderius Erasmus*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.
- CITTI Francesco, « Érasme traducteur d'épigrammes », dans BERNARD-PRADELLE Laurence & LECHEVALIER Claire (éd.), *Traduire les Anciens en Europe du Quattrocento à la fin du XVIII^e siècle. D'une renaissance à une révolution ?*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2012, p. 65- 80.
- CAMPBELL Gordon, *The Oxford Dictionary of The Renaissance*, Oxford, Oxford university press, 2003, 862 p.
- DELCOURT Marie, *Erasme*, Bruxelles, Labor, 1986.

- DELCOURT Marie, « Érasme traducteur de Lucien », *Hommages à Marcel Renard*, t. I, Bruxelles, 1969, p. 303-311 (Collection Latomus, 101).
- DELIGIANNIS Ioannis, *Production et diffusion des traductions latines de Lucien à la période de la fin du manuscrit et des débuts de l'imprimé (fin XVe siècle-fin XVIe siècle)*, traduit par FURNO Martine, dans *Astérion* [en ligne], 16, 2017, mis en ligne le 07 juin 2017.
- DUBEL Sandrine, *Lucien de Samosate. Portrait du sophiste en amateur d'art*, Paris, Éditions rue d'Ulm, 2014.
- FOUCHÉ Pascal (éd.) e. a., *Dictionnaire encyclopédique du Livre*, 4 t., Paris, Editions du Cercle de la Librairie, 2002-2011.
- GOLDSCHMIDT Ernest Philip, « The First Edition of Lucian of Samosata », dans *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 14, 1951, p. 7-21.
- HEMERYCK Pascale, « Les Traductions Latines du “Charon” de Lucien au quinzième siècle », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome, Moyen Age - Temps Modernes* 84, 1972, p. 129-200.
- LAUVERGNAT-GAGNIÈRE Christiane, *Lucien de Samosate et le lucianisme en France au XVIe siècle. Athéisme et polémique*, Genève, Droz, 1988 (Travaux d'humanisme et Renaissance, 227).
- LEGASPI Michael, « The Quest for Classical Antiquity at Eighteenth-Century Göttingen », dans *History of universities*, 24, 2009, p. 139-172.
- MARQUIS Émeline et BILLAULT Alain (éd.), *Mixis. Le mélange de genres chez Lucien de Samosate*, Paris, Demopolis, 2017.
- PAPY Jan (éd.), *Le Collège des Trois Langues de Louvain (1517-1797)*, éd. française préparée en collaboration avec ISEBAERT Lambert et NYNS Charles-Henri, Leuven, Peeters, 2017.
- REYNOLDS Leighton Durham & WILSON Nigel Guy, *D'Homère à Erasme. La transmission des classiques grecs et latins*, nouvelle édition revue et augmentée traduite par BERTRAND C. et mise à jour par P. PETITMENGIN, Paris, CNRS, 1984.
- ROBINSON Christopher, « Introduction » aux *Luciani Opera*, dans les *Opera Omnia Desiderii Erasmi Roterodami*, t. 1, Amsterdam 1969, p. 361-378.
- ROBINSON Christopher, *Lucian and his Influence in Europe*, London, 1979.
- ROBINSON Christopher, « The Reputation of Lucian in Sixteenth-Century France », *French Studies* 29, 1975, p. 385-397.
- RUMMEL Erika, *Erasmus as a Translator of the Classics*, Toronto, University of Toronto Press, 1985.
- RUYSSCHAERT José, « A Note on the « First » Edition of the Latin Translation of Some of Lucian of Samosata's Dialogues », dans *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* 15, 1953, p. 161- 162.
- SAÏD Suzanne, TRÉDÉ Monique et LE BOULLUEC Alain, *Histoire de la littérature grecque*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997 (Collection Premier cycle).

- STEVENS L.C., « The Reputation of Lucian in Sixteenth-Century France », *Studi Francesi* 1967, p. 401-406.
- THOMPSON Craig R., « Introduction » aux *The Complete Works of St. Thomas More*, t. 3, I : *Translations of Lucian*, New Haven, London 1974, p. XVII-LXXII.
- VAN HAL Toon, « Lucianus als vroegmoderne sterauteur », in PAPY Jan (éd.), *Erasmus' droom. Het Leuvense Collegium Trilingue, 1517-1797. Catalogus bij de tentoonstelling in de Leuvense Universeitsbibliotheek*, Leuven, Peeters, 2017, p. 286–288.
- VEENMAN René, *Van schoolvoorbeeld tot atheïst. Lucianus in de Nederlanden tot 1700*, dans *De zeventiende eeuw* [en ligne], 15, 1999, Hilversum, Uitgeverij Verloren, p. 175- 196. (https://www.dbnl.org/tekst/_zev001199901_01/_zev001199901_01_0017.php#18)
- WHITMARSH Tim, *Lucian of Samosata*, dans GAGARIN Michael et FANTHAM Elaine, *The Oxford encyclopedia of Ancient Greece and Rome*, t. 4, Oxford, Oxford University Press, 2010, p. 288-291.
- WILPUTTE Kyung, *Erasmie, traducteur de Lucien de Samosate. Etude des mots composés dans la version latine de l'Icaromenippus* (mémoire inédit de master en langues et littératures classiques), Louvain-La-Neuve, Université catholique de Louvain, 2006 (Promoteurs : ISEBAERT Lambert et MUND-DOPCHIE Monique).

Etudes générales (linguistique et philologie)

- BADER Françoise, *Les composés grecs du type de Demiourgos*, Paris, Klincksieck, 1965.
- BADER Françoise, *La formation des composés nominaux du latin*, Paris, 1962.
- BAILLY Anatole, *Dictionnaire grec-français*, éd. revue par SÉCHAN Louis et CHANTRAINE Pierre, Paris, Hachette, 2000.
- BALLEs Irene, *Nominale Wortbildung des Indogermanischen in Grundzügen. Die Wortbildungsmuster ausgewählter indogermanischer Einzelsprachen* (éd. LÜHR Rosemarie), Bd I : *Latein, Altgriechisch*, Hamburg, Kovač, 2008.
- BENVÉNISTE Émile, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes. Pouvoir, droit, religion*, 2. t., Paris, Éd. de Minuit, 1969.
- BENVÉNISTE Émile, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.
- BLANC Alain, *Les adjectifs sigmatiques du grec ancien. Un cas de métamorphisme dérivationnel*, Innsbruck, Institut für Sprachen und Literaturen der Universität Innsbruck, 2018.
- CANCIK Hubert & SCHNEIDER Helmuth, *Brill's New Pauly. Encyclopedia of the Ancient World : Classical Tradition.*, 22 t., Leiden, Brill, 2002- 2010.
- CAPOGROSSI COLOGNESI Luigi, « Tollere liberos », *Mélanges de l'École française de Rome* 102, 1990, p. 107-127.

- CHANTRAINE Pierre, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, 2 t., Paris, Klincksieck, 1968.
- CHANTRAINE Pierre, *Etudes sur le vocabulaire grec*, Paris, Klincksieck, 1956.
- CHANTRAINE Pierre, *La formation des noms en grec ancien* [réimpression], Paris, Klincksieck, 1979.
- DEBRUNNER Albert, *Griechische Wortbildungslehre*, Heidelberg, Winter, 1917.
- ERNOUT Alfred, *Les adjectifs latins en -osus et -ulentus*, Paris, Klincksieck, 1949.
- ERNOUT Alfred & MEILLET Antoine, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, 4^e éd., Paris, Klincksieck, 1979, p. 829.
- ERNOUT Alfred & THOMAS François, *Syntaxe latine*, 2^e éd. revue et corrigée, Paris, Klincksieck, 1953.
- ESTIENNE Henri, *ΘΗΣΑΥΡΟΣ ΤΗΣ ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΓΛΩΣΣΗΣ. Thesaurus Graecae linguae*, 9 t., Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 1954.
- FORCELLINI Edigio, *Lexicon totius latinitatis*, 6 t., Patavii, Typis seminarii, 1970.
- GAFFIOT Félix, *Dictionnaire latin-français*, éd. revue et augmentée sous la dir. de FLOBERT Pierre, Paris, Hachette, 2000.
- GLARE P. G. W., *Oxford Latin Dictionary*, 2^e éd., 2 t., Oxford, Clarendon, 2012.
- KIRCHER-DURAND Chantal, *Création lexicale : la formation des noms par dérivation suffixale* (Grammaire fondamentale du latin, t. 9), Leuven, Peeters, 2002.
- LINDNER Thomas, *Lateinische Komposita. Morphologische, historische und lexikalische Studien*, Innsbruck, Institut für Sprachen und Literaturen der Universität Innsbruck, 2002.
- MEILLET Antoine, « Les adjectifs grecs en -τος », *Verzameling van Opstellen ... opgedragen aan Mgr. Prof. Dr. Jos. Schrijnen*, Nijmegen, Dekker & Van de Vegt, 1929, p. 635-639.
- MEILLET Antoine & VENDRYES Joseph, *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, Paris, Champion, 1924.
- SERBAT Guy, « Les dérivés latins non déverbaux en -tor / -trix », dans *Opera disiecta. Travaux de linguistique générale, de langue et littérature latines*, Louvain-Paris, Peeters, 2001.
- SCHWYZER Eduard, *Griechische Grammatik auf der Grundlage von Karl Brugmanns Griechischer Grammatik*, vol. I, München, Beck, 1959.
- TRIBULATO Olga, *Ancient Greek Verb-Initial Compounds. Their Diachronic Development within the Greek Compound System*, Berlin, Walter de Gruyter, 2015.
- TRIBULATO Olga, « Greek Compounds of the Type ισόθεος ‘Equal to a God’, ἀξιόλογος ‘Worthy of Note’, ἀπειρομάχας ‘Ignorant of War’, etc. », *Mnemosyne* 60, 2007, p. 527-549.

Table des matières

Préface :	1
I. Lucien de Samosate : vie et œuvre.....	3
II. Introduction : Présence de Lucien en Europe (XV ^e - XVIII ^e siècles) : manuscrits, éditions et traductions	5
III. Objet du mémoire :	20
IV. Traduction latine des composés : analyse contrastive.....	28
1. La traduction des composés déterminatifs	29
2. La traduction des composés à rection verbale ou adjectivale.....	52
3. La traduction des composés possessifs.....	65
V. En guise de conclusion :	88
Annexe : tableau comparatif des trois versions étudiées	91
Bibliographie	106
Table des matières	110

